U d'/ of Ottawa
39003001842912

CE

5-49-1A-28

PROFILS DE FEMMES

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

Collection des Grands Écrivains français (Hachette, éditeur).

VAUVENARGUES (*Ouvrage couronné par l'Académie Française*) . . . . . 1 vol.

ALFRED DE VIGNY. . . . . 1 —

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3838-2-95. — (Encre Lorilleux).

PROFILS DE FEMMES

PAR

MAURICE PALÉOLOGUE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1895

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
uOttawa
Ottaviensis

CT
3230
.P3
1895

PROFILS DE FEMMES

LA RELIGIEUSE PORTUGAISE

Parmi les figures du passé que nous nous plaisons à évoquer en nos heures de rêverie, celles-là de préférence nous attirent et nous retiennent, qui laissent toujours quelque chose à deviner d'elles-mêmes et ne dépouillent jamais complètement le voile de mystère qui les tient enveloppées.

Ces ombres indécises ont, de plus, le privilège d'être, en quelque sorte, réservées à l'imagination des esprits délicats et d'échapper aux atteintes du vulgaire. Il n'est pas donné à tout le monde de les comprendre et de les aimer. Un certain effort est nécessaire pour dégager

des apparences sensibles, qu'elles revêtirent jadis, l'idéal qui les transforme et les élève, qui, les laissant reconnaissables et toujours humaines, les fait plus belles, plus poétiques et plus gracieuses encore qu'aux jours rapides de leur vie mortelle. Elles nous charment enfin parce qu'il n'en est pas qui se prêtent mieux à nos songes ni qui incorporent avec plus de complaisance nos sentiments et nos pensées. Nous croyons saisir entre elles et nous quantité de rapports fins, subtils, déliés. Un murmure inarticulé de leur voix, une confidence muette de leur âme suffit parfois à nous ouvrir subitement quelque perspective lointaine, quelque large horizon sur notre propre nature. Nous leur communiquons alors notre émotion personnelle, le meilleur de nous-mêmes, le plus vif de notre pensée et le plus chaud de notre flamme. Et ces images qu'un dernier souffle de vie anime encore à nos yeux deviennent ainsi la représentation idéale de nos rêves les plus intimes.

Ce n'est donc pas sans une crainte pieuse que l'on voit l'historien, qui toujours déflore ou diminue ce qu'il touche, s'approcher de ces

figures aimées et chercher à les dépouiller du voile mystérieux qui les revêtait si gracieusement. Combien peu ont triomphé de la redoutable épreuve!

Mais c'est chose plus grave encore lorsque la critique, appliquant à ces créatures légères ses procédés d'analyse impitoyable, s'efforce de démontrer qu'elles n'ont jamais vécu et qu'elles sont issues tout d'une pièce du cerveau de quelque artisan de la parole ou de la pensée. Pour qu'elles exercent tout leur charme, il est indispensable, en effet, qu'elles aient vécu. Avant que la légende les prenne, il faut qu'elles aient subi l'épreuve de la réalité et que, selon la belle expression des Anciens, elles se soient acquittées de la vie, *defunctæ vita*. Si les êtres de pure fiction, les créations de la fantaisie littéraire, intéressent parfois notre curiosité, elles n'ont droit ni à notre sympathie ni à notre pitié; si elles parlent à notre imagination et séduisent notre esprit, elles ne touchent pas notre cœur. Mais les ombres qui réellement existèrent ont un attrait de vérité et je ne sais quoi de touchant, de presque sacré que rien n'égale ni ne remplace. Elles seules font

entendre l'écho de leur âme à travers les générations; elles seules passent à travers les âges, survivant longtemps à l'ordre de choses dans lequel s'écoula leur vie mortelle, se transformant peu à peu dans la mémoire des hommes et se prêtant ainsi à ce perpétuel besoin qu'a l'esprit humain de refondre et de remodeler les figures dont il a composé sa légende morale. Et si, par surcroît, elles nous ont laissé quelque témoignage écrit de leur âme, alors vraiment on peut dire d'elles :

Spirat adhuc amor
Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

Dans le cortège de ces figures un peu vagues qui survivent du passé, il n'en était guère de plus touchantes que cette Religieuse portugaise dont les lettres ont immortalisé le grand amour. Quelques cris de passion épars dans un fragment de correspondance avaient suffi à lui conquérir la sympathie des cœurs sensibles : on s'était pris de pitié pour une âme jeune et aimante qui avait tant souffert. Et une grâce

singulière, attendrie, un peu mystérieuse, s'était attachée à cette vision d'autrefois.

Mais voici qu'aujourd'hui la critique, lui contestant d'avoir jamais vécu et ne voulant plus voir en elle qu'une héroïne de roman, l'expose à perdre le plus pur de son charme et tous ses titres à notre compassion.

*
* *

Une profonde obscurité a plané, dès l'origine, sur l'aventure d'amour dont les *Lettres portugaises* nous ont conservé le souvenir. Lorsque ces lettres parurent, au nombre de cinq, en 1669, on ne savait ni qui les avait écrites, ni qui les avait reçues. Et pourtant les personnages de ce drame intime vivaient encore, et leur correspondance était toute chaude de passion brûlante.

Le succès de la publication avait été si vif, que le libraire Barbin en lança, dans la même année, une seconde édition, contenant sept lettres nouvelles. « Le bruit qu'a fait la

traduction des cinq *Lettres portugaises* a donné le désir à quelques personnes de qualité d'en traduire quelques nouvelles qui leur sont tombées entre les mains. » Ainsi s'exprimait, dans un *Avis au lecteur*, l'auteur de cette deuxième édition; mais il ajoutait aussitôt : « Les premières ont eu tant de cours dans le monde que l'on devait appréhender avec justice d'exposer celles-ci au public; mais comme *elles sont d'une femme du monde qui écrit d'un style différent d'une Religieuse*, j'ai cru que cette différence pourrait plaire et que peut-être l'ouvrage n'est pas si désagréable qu'on ne sache gré de le donner au public. »

Si nette que fût cette dernière phrase, les lecteurs n'y prirent point garde. Charmés par les détails romanesques et les délicatesses sentimentales des nouvelles lettres qu'on leur offrait, ils ne songèrent pas à en discuter l'authenticité. L'erreur s'accrédita si bien, que les éditions subséquentes insérèrent la partie apocryphe de la correspondance avant la partie originale et qu'il ne fut plus établi de distinction entre les deux.

L'effet de cette confusion fut de dépister les

premières recherches et de donner à l'histoire réelle de la Religieuse portugaise les apparences d'un roman.

Ce n'est qu'en 1810 qu'on découvrit sur la garde d'un exemplaire de l'édition de 1669 cette note manuscrite : « La Religieuse qui a écrit ces lettres se nommait Marianna Alcoforada, religieuse à Béja, entre l'Estramadure et l'Andalousie, » et, sur la foi de cette inscription, on identifia le nom de la Religieuse avec celui de l'ancienne famille des Alcoforado qui résidait, en effet, à Béja, au XVIIe siècle.

Quant à sa vie, on n'en connaissait qu'une page, celle de son amour. Un jour, elle avait aperçu, cavalcadant sous les fenêtres de son couvent, un jeune officier aux régiments français cantonnés dans Béja. Il était revenu : elle l'avait remarqué. Il avait tenté de s'introduire auprès d'elle : elle l'avait reçu dans sa chambre. Les libertés que la règle dissolue des monastères portugais tolérait à cette époque offraient d'ailleurs aux deux jeunes gens l'occasion de faciles entrevues. Bientôt elle devenait sa maîtresse. Elle n'était pas encore éveillée de son rêve, que son amant, sous le

plus futile prétexte, l'abandonnait pour rentrer en France. Elle avait souffert alors de mortelles douleurs, dont ses lettres nous ont transmis la confidence; puis l'ombre et l'oubli s'étaient de nouveau étendus sur sa destinée et l'avaient recouverte à jamais.

A ne se placer que dans l'ordre des faits, rien de plus simple, on le voit, rien de moins intéressant même que cet épisode amoureux. Il se réduit aux proportions des plus vulgaires aventures galantes de la vie de garnison en pays conquis, et certainement le souvenir n'en serait jamais parvenu jusqu'à nous s'il n'avait été le cadre d'un grand drame intime, d'une passion comme il n'en fut pas de plus noble, de plus grave ni de plus ardente, d'une souffrance telle que peu de créatures en ont enduré de plus cruelle et de plus touchante. Tant il est vrai que les événements extérieurs sont peu de chose en soi, à peine des signes, et qu'il suffit à une âme d'avoir atteint à une haute et pleine conscience d'elle-même pour laisser sa trace dans le monde et triompher du temps!

Si l'on était réduit à d'aussi vagues renseignements sur la personne de la Religieuse

portugaise, on croyait du moins connaître l'homme qu'elle avait aimé et qui l'avait délaissée. On le nommait tout haut : le marquis de Chamilly. « Ce fut à lui, dit expressément Saint-Simon, que furent adressées ces fameuses *Lettres portugaises* par une Religieuse qu'il avait connue en Portugal et qui était devenue folle de lui [1]. »

Ce personnage a laissé dans l'histoire militaire du XVIIe siècle un nom qui, pour n'être pas des plus illustres, tient encore une place fort honorable après les Condé, les Turenne, les Villars, les Luxembourg et les Vendôme. Au début de sa carrière, il avait pris part à l'expédition conduite en Portugal pour le soutien des droits de don Alphonse, allié secret de Louis XIV, et il s'y était brillamment comporté. Mais cette campagne n'avait été qu'un épisode dans sa vie militaire : les grandes guerres du siècle lui avaient donné l'occasion de déployer ses talents sur un théâtre plus vaste et dans de plus grands emplois. Élevé rapidement aux premiers rangs, il avait atteint

1. *Mémoires*, année 1715.

en 1703 à la plus haute charge militaire du royaume, à la dignité de maréchal. En plus de l'éclat que de glorieuses actions, particulièrement « cette admirable défense de Graves qui coûta seize mille hommes au prince d'Orange » (comme s'exprime Saint-Simon), avaient jeté sur son nom, la considération lui était venue : on l'appréciait non seulement pour sa bravoure, dont il avait donné tant de marques et pour son expérience militaire, qui, dans l'art des sièges, allait de pair avec celle de Fabert, mais surtout pour sa grandeur d'âme, pour la dignité de sa vie, pour des qualités de noblesse morale et de désintéressement dont nul homme de guerre de l'époque, si ce n'est peut-être Catinat, n'offrit un si haut exemple.

Dans le temps même de sa plus grande réputation, vers les dernières années du siècle, le bruit se répandit que les succès militaires n'étaient pas les seuls qu'il eût remportés, et qu'il en avait encore à son actif qui étaient d'un autre genre et d'un autre aloi : c'était lui, disait-on, le héros des *Lettres portugaises*; il les avait reçues d'une Religieuse de Béja, pendant qu'il guerroyait sous Schomberg dans

la province de l'Alem-Tejo, et il les avait publiées ou laissé publier à son retour, comme on expose les trophées rapportés des pays conquis.

Ainsi, cinq lettres, un nom de femme écrit sur la garde d'un livre, le nom de l'homme qui avait aimé cette femme, — c'est tout ce qu'on savait de la Religieuse portugaise. Voilà par quels liens frêles et mal assurés cette douloureuse figure se rattachait à la réalité.

*
* *

C'est précisément ce qui paraissait établi avec le plus de certitude que la critique a tout d'abord contesté. On a mis en doute le nom présumé du héros de l'aventure, puis l'authenticité des lettres et, par suite, l'existence même de celle qui passait pour les avoir écrites.

Des recherches entreprises récemment sur l'histoire de la famille des Chamilly viennent, en effet, d'absoudre le maréchal qui illustra ce nom, du grave reproche que faisait peser sur sa mémoire la publication de sa correspondance amoureuse [1].

1. E. Beauvois, *la Jeunesse du maréchal de Chamilly.*

Le XVIIe siècle, qui avait un goût si vif pour le genre épistolaire, qui même accrédita dans la société française l'usage de colporter de salon en salon les lettres curieuses, piquantes ou galantes, professait pourtant une morale très sévère sur un point : c'est que les lettres d'amour et de passion vraie échappent par leur caractère intime à la curiosité du monde, qu'elles sont la propriété exclusive de l'auteur et du destinataire, et qu'il est indigne d'un homme d'honneur de les divulguer. « On n'écrit les lettres galantes, disait mademoiselle de Scudéry, que pour être vues de tout le monde, et on n'écrit les lettres d'amour que pour les cacher. Ceux qui reçoivent une belle lettre d'amitié se font honneur en la montrant, et ceux qui reçoivent une belle lettre d'amour se feraient honte en la publiant[1]. » Il est donc à présumer que, lorsqu'on désigna dans les salons de Versailles le marquis de Chamilly comme l'auteur de la publication des *Lettres portugaises*, on prononça sur lui, de ce chef, le jugement que tout esprit bien né por-

1. *Conversations nouvelles*, II, p. 503.

terait aujourd'hui. Si la nature humaine n'était faite de contradictions et si les plus belles âmes n'avaient donné souvent le spectacle des plus étranges défaillances, la postérité serait donc en droit déjà de s'étonner d'une telle indélicatesse chez un homme que Saint-Simon tenait pour « le meilleur du monde et le plus plein d'honneur », et à qui tous les témoins de sa vie reconnaissaient un caractère noble et généreux.

Mais des arguments d'un autre genre, plus précis, puisés dans l'ordre même des faits, ont été invoqués pour la défense du marquis de Chamilly.

On a fait remarquer d'abord que le premier éditeur des *Lettres portugaises* (1669) ignorait le nom de celui à qui elles avaient été adressées; qu'en 1678 un éditeur de Cologne inscrivit sous le titre de l'ouvrage ces mots : « (Lettres) écrites au chevalier de C., officier français en Portugal, » et que c'est seulement en 1690, — vingt et un ans après l'apparition des *Lettres*, — qu'un libraire de La Haye apprit aux lecteurs que « le nom de celui auquel on les a écrites est M. le chevalier

de Chamilly ». Sur quelles preuves le libraire hollandais s'appuyait-il pour désigner ainsi Chamilly comme le destinataire de cette correspondance amoureuse? Il ne le disait pas.

Or le maréchal de Chamilly n'a jamais porté le titre de « chevalier » : les documents officiels l'appellent « comte de Chamilly » dès 1658, — comte de Chamilly Saint-Léger » en 1664, — « marquis de Chamilly » (après la bataille de Villaviciosa) en 1667. On voit par là que, longtemps avant la campagne de Portugal, le titre qui précédait son nom était supérieur à celui de chevalier.

Ce n'est donc certainement pas lui que l'éditeur de 1678 avait voulu désigner par « le chevalier de C... » Non qu'il n'y ait eu au XVIIe siècle des Chamilly portant ce titre, car on en connaît deux, le chevalier de Malte Louis, frère du maréchal, et son neveu François. Mais le premier, outre qu'il ne servit jamais en Portugal, fut tué au siège de Bougie en 1664, c'est-à-dire quatre ans avant la paix d'Aix-la-Chapelle à laquelle fait allusion une des lettres de la Religieuse, et l'autre ne naquit

qu'en 1669, c'est-à-dire l'année même où parurent les *Lettres* [1].

D'autres considérations encore s'opposent à ce que le marquis de Chamilly ait fait traduire et imprimer en 1668 (le privilège de la première édition est du 28 octobre) la correspondance qu'il aurait rapportée ou reçue du Portugal. Comment y aurait-il eu l'esprit ou en eût-il trouvé le loisir? A peine débarqué en France, dès le 11 février 1668, il est aux côtés de son frère devant Dôle, et prend part à cette brillante campagne qui en quinze jours soumit la Franche-Comté à Louis XIV. Aussitôt après (mars 1668), le voici en Flandre où il guerroie contre les Espagnols. La nouvelle de la ratification de la paix d'Aix-la-Chapelle est à peine arrivée à l'armée (juin 1668), qu'il se rend à Marseille pour organiser l'expédition que le duc de La Feuillade va conduire à Can-

1. L'éditeur de 1690 ne s'était probablement fondé que sur l'identité d'initiale du nom pour reconnaître Chamilly dans le « Chevalier de C... » dont parlait l'éditeur de 1678. On pourrait, avec plus d'apparence de raison, désigner comme destinataire des *Lettres portugaises*, le chevalier de Clermont, de la maison de Clermont-Lodève, qui prit part aussi en 1667 à l'expédition de Portugal et qui fut un des plus hardis, un des plus célèbres libertins du temps.

die, et dans les premiers jours de septembre il a déjà pris la mer.

A un autre point de vue, on peut alléguer encore que, si le maréchal de Chamilly avait été homme à livrer à la publicité les lettres intimes d'une femme, il n'aurait pas différé jusqu'à l'âge de cinquante-quatre ans, il n'aurait pas attendu que ses services militaires, sa fortune, son mariage, [1] lui eussent acquis une grande situation de faveur et de considération à la cour, pour révéler qu'il avait été dans sa jeunesse le héros d'une aventure galante et pour en tirer vanité. S'il fallait enfin le défendre de n'avoir pas protesté contre l'abus qu'on avait fait de son nom, on serait en droit de soutenir que, puisque les *Lettres* avaient été attribuées à un certain « chevalier de C... » il ne crut pas sans doute devoir se reconnaître sous un titre qu'il n'avait jamais porté, ou

1. Il avait épousé, en 1677, une femme tout à fait distinguée par le cœur et l'intelligence. « C'était, dit Saint-Simon, une femme d'esprit, de grand sens, de grande piété, de vertu constante, extrêmement aimable et faite pour le grand monde et pour la représentation, qui, avait eu la plus grande part à la fortune de son mari. Elle était fort aimée de nos amis et nous la regrettâmes fort. Elle en avait beaucoup et avait toujours conservé beaucoup d'estime et de considération. » *Mém.*, XIII, p. 65.

plutôt qu'il ne daigna pas réfuter une assertion à laquelle toute sa vie opposait un éclatant démenti.

Dans un ordre de recherches où la certitude absolue n'est presque jamais atteinte, ces diverses considérations paraîtront suffisamment décisives. Elles s'accordent à absoudre le maréchal de Chamilly du seul reproche qui ait atteint son honneur, et à reléguer l'opinion qui le rendait responsable de la divulgation d'une correspondance amoureuse au nombre de « ces injustices qui, suivant l'expression de Renan, forment trop souvent le fond de ce que nous croyons savoir du passé ».

*
* *

Encouragée par ce succès, la critique ne s'y est pas arrêtée. La personne de Chamilly mise hors du débat, celle de la Religieuse a été appelée en cause ; ses lettres ont été déclarées apocryphes, et l'on a nié qu'elle-même ait jamais existé.

A vrai dire, l'idée n'était pas nouvelle. Rousseau l'avait déjà exprimée : « Les femmes,

écrivait-il dans la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, les femmes en général n'aiment aucun art, ne se connaissent à aucun et n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légèreté d'esprit, du goût, de la grâce, quelquefois même de la philosophie et du raisonnement. Elles peuvent acquérir de la science, de l'érudition, des talents et tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleste qui échauffe et embrase l'âme, ce génie qui consume et dévore, cette brûlante éloquence, ces transports sublimes qui portent leurs ravissements jusqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes : ils sont tous froids et jolis comme elles : ils auront tant d'esprit que vous voudrez, jamais d'âme ; ils seront cent fois plus sensés que passionnés. *Elles ne savent ni décrire ni sentir l'amour même.* La seule Sapho, que je sache, et *une autre* mériteraient d'être exceptées. *Je parierais tout au monde que les* Lettres portugaises *ont été écrites par un homme.* »

S'il ne fallait que réfuter ces étranges considérations, il suffirait de rapprocher du nom de

madame d'Houdetot (car c'est bien elle, *l'autre* à laquelle Rousseau fait allusion) le nom de la grande Sapho du XVIIIe siècle, de celle qui était déjà l'amie de d'Alembert lorsqu'il reçut la *Lettre sur les spectacles,* de celle qui allait bientôt « sentir et décrire » d'une façon si puissante toutes les passions de l'amour, — mademoiselle de Lespinasse [1].

Mais c'est par de plus sérieux arguments que la critique contemporaine a contesté à la Religieuse portugaise ses titres de réalité historique. De graves contradictions, que l'on n'avait point encore aperçues dans les *Lettres*, ont servi de base à cette prétention.

C'est un fait que les diverses parties de la correspondance ne s'accordent pas entre elles:

1. La *Lettre sur les spectacles* fut composée au mois de février 1758. Rousseau venait de quitter l'Ermitage. Un passage des *Confessions* (livre X) nous apprend dans quelles conditions morales il l'écrivit : « Plein de tout ce qui venait de m'arriver mon cœur mêlait le sentiment de ses peines aux idées que la méditation de mon sujet m'avait fait naître; mon travail se sentit de ce mélange. Sans m'en apercevoir, j'y décrivis ma situation actuelle, j'y peignis Grimm, madame d'Épinay, *madame d'Houdetot...* » Quant à mademoiselle de Lespinasse, Rousseau ne pouvait encore la connaître que pour les qualités de son esprit. La *Lettre à d'Alembert* est antérieure, en effet, de dix ans au début de sa liaison avec le marquis de Mora, et de quatorze ans à sa passion pour le comte de Guibert.

les premières pages du recueil, par exemple, font allusion à des circonstances dont les dernières ne supposent pas encore l'événement. Et ces incohérences sont trop nombreuses pour qu'on les puisse attribuer à des erreurs de plume ou à des négligences de pensée. D'où cette conclusion que ce ne sont point de véritables lettres, mais l'œuvre maladroite, le roman mal combiné de quelque écrivain anonyme.

Il est surprenant que, depuis deux siècles qu'on lit les *Lettres portugaises*, personne n'eût remarqué ces contradictions ; mais il n'est pas moins singulier que, les ayant enfin signalées, on ne se soit pas avisé de les concilier par un procédé critique d'un usage bien fréquent pourtant dans l'étude des recueils épistolaires : le rétablissement de la suite des lettres dans l'ordre des dates. Un examen quelque peu réfléchi eût bientôt démontré que la succession chronologique avait été troublée par l'éditeur primitif, et que les incohérences constatées ne sont qu'apparentes.

La lettre que l'on considérait jusqu'ici comme la quatrième de la série est évidemment la première. L'amant de la Religieuse vient de

quitter le Portugal; à peine en mer, une tempête l'a jeté sur la côte de l'Algarve. C'est par un de ses lieutenants, demeuré à Béja, que la nouvelle de cet accident arrive jusqu'à sa maîtresse. Comment, lui écrit-elle, n'a-t-il pas pris la peine de l'en informer directement? « Êtes-vous donc persuadé que votre lieutenant prenne plus de part que moi à ce qui vous arrive? Pourquoi ne m'avez-vous point écrit?... Qu'on a de peine à soupçonner la bonne foi de ceux qu'on aime! Vous m'avez consommée par vos assiduités; vous m'avez enflammée par vos transports; vous m'avez charmée par vos complaisances, et les suites de ces commencements si heureux ne sont que des larmes, que des soupirs et qu'une mort funeste, sans que je puisse y apporter aucun remède... »

La lettre classée la deuxième reste à sa place. Elle est presque datée du mois de mai 1668, par l'allusion à « la paix de France [1], » qui vient d'être conclue. Depuis six mois, pas un mot de souvenir n'est parvenu à la Reli-

1. La paix d'Aix-la-Chapelle, signée le 2 mai 1668 et ratifiée le 17 du même mois.

gieuse : « Vous ne devriez pas me maltraiter, comme vous faites, par un oubli qui me met au désespoir. J'attribue tout ce malheur à l'aveuglement avec lequel je me suis abandonnée à m'attacher à vous. Je vois bien le remède à tous mes maux, et j'en serais bientôt délivrée si je ne vous aimais plus. Mais, hélas! quel remède! Non, j'aime mieux souffrir encore davantage que de vous oublier. Je ne puis me reprocher d'avoir souhaité un seul moment de ne plus vous aimer... Pourquoi faut-il qu'il soit possible que je ne vous verrai peut-être plus jamais?... »

Enfin, après une attente désespérée, une lettre arrive de France, et la pauvre créature se reprend à croire aux vagues promesses de retour de son amant. « Hélas! lui écrit-elle dans la première lettre (qui devient ainsi la troisième de la série), hélas! votre dernière lettre réduisit mon cœur en un étrange état : il eut des mouvements si sensibles, qu'il fit, ce me semble, des efforts pour se séparer de moi et pour vous aller trouver. Je fus si accablée de toutes ses émotions violentes, que je demeurai plus de trois heures abandonnée de tous

mes sens... Ne m'écrivez plus de me souvenir de vous. Je ne puis vous oublier, et je n'oublie pas aussi que vous m'avez fait espérer que vous viendriez passer quelque temps avec moi... Aimez-moi toujours et faites-moi souffrir encore plus de maux. »

Mais les illusions dont l'infortunée se flattait encore se dissipent bientôt; et se sentant, cette fois, délaissée à jamais, elle épanche son cœur dans l'admirable lettre (n° 3 des éditions, — n° 4 dans le nouvel ordre) qui commence par ces lignes : « Qu'est-ce que je deviendrai? Et qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Je me trouve bien éloignée de tout ce que j'avais prévu. J'espérais que vous m'écririez de fort longues lettres; que vous soutiendriez ma passion par l'espérance de vous revoir; qu'une entière confiance en votre fidélité me donnerait quelque sorte de repos, et que je demeurerais dans un état supportable, sans d'extrêmes douleurs... »

La cinquième lettre, qui avait été et devait être, en effet, classée la dernière, nous fait assister à la crise suprême de cette âme en détresse. Une froide et banale épître, reçue de

son amant, l'a pour toujours désabusée. « Je vous écris pour la dernière fois, et j'espère vous faire connaître, par la différence des termes et la manière de cette lettre, que vous m'avez enfin persuadée que vous ne m'aimiez plus et qu'ainsi je ne dois plus vous aimer... »

Lues dans cet ordre, les *Lettres portugaises* ne présentent plus ni incohérence ni obscurité ; elles s'éclairent au contraire l'une par l'autre; elles concordent dans leurs moindres détails, et le drame intime qu'elles permettent de reconstituer apparaît plus saisissant et plus pathétique.

Mais, si probante que soit cette méthode, et subsistât-il encore des doutes ou des contradictions dont elle ne pût rendre compte, il n'en faudrait pas moins tenir les *Lettres portugaises* pour vraies ; car elles portent en elles-mêmes, au plus haut degré, les caractères qui révèlent l'authenticité d'une correspondance amoureuse; elles sont de tout point conformes au type, je dirais presque aux règles du genre, si ces sortes d'écrits n'échappaient par nature à toute règle littéraire.

Il est d'abord un signe qui ne trompe guère

dans l'étude des lettres d'amour et qui pourrait même être pris comme principe de critique en cette matière : leur monotonie. On n'y trouve, en effet, rien qui ne se rapporte exclusivement aux intéressés, comme si leurs personnes existaient seules au monde. « Ce qui fait, disait La Rochefoucauld, que les amants et les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes. » N'est-ce pas l'illusion de tous ceux qui aiment, de croire que l'univers tient dans leur passion et que, comme ils la portent partout avec eux, leur passion emplit l'univers? Il ne faut donc chercher, dans les lettres d'amour, ni renseignements historiques, ni tableaux de société, ni impressions littéraires, ni observations mondaines, rien de ce qui fait l'intérêt et la variété des autres recueils épistolaires. De là vient que tant de correspondances amoureuses sont si vite lassantes à lire et que les lettres de mademoiselle de Lespinasse, par exemple, ne peuvent, malgré le grand souffle de passion qui les traverse et les anime, être lues qu'à petites doses. Le lecteur, après tout, ne fait que rendre aux amants le trai-

tement qu'il en reçoit : dans leur « égoïsme à deux », ils ne s'intéressent qu'à eux et jamais à l'indiscret qui les regarde; ils ignorent sa présence, n'ont pas un mot, pas une attention à son adresse. Celui-ci, patient d'abord, parce qu'il est curieux ou charmé, finit par prendre de l'humeur et les laisse à leurs tendresses. Et c'est pourquoi l'on pourrait soutenir, sans paradoxe, que des lettres d'amour ne doivent être tenues pour sincères et véridiques qu'autant que la lecture en paraît quelque peu fastidieuse aux tiers.

En raison de leur petit nombre, les *Lettres portugaises* ne donnent aucune prise à l'ennui; mais elles sont bien conformes au type commun des lettres d'amour; elles émanent bien d'une créature qui, envahie tout entière par la passion, n'a pas assez de tous les instants de sa vie, de toutes les ressources de son esprit, de toutes les puissances de son être pour aimer, aimer encore et toujours aimer, et aux yeux de qui le monde extérieur disparaît dès qu'il n'est plus le reflet ou le cadre des états de son âme.

Le désordre de la composition et l'insou-

ciance du style sont encore la marque de tous les écrits dans lesquels une créature, au moment qu'elle aime, cherche à traduire son rêve et livre le secret de son cœur.

A certaines époques, ces indices d'authenticité prennent une valeur particulière, je veux dire aux époques où les conventions littéraires sont le plus fortes; car c'est alors surtout qu'apparaît la différence des formes qu'emploie la littérature et de celles qu'emprunte la réalité. Or jamais l'expression *littéraire* des sentiments amoureux n'a été plus artificielle qu'au XVIIe siècle. On voulait d'abord que le langage de l'amour fût toujours noble et mesuré; que les sentiments divers qui le composent fussent déduits dans un bel ordre, par des transitions ingénieuses, avec un intérêt gradué, vers un dénouement concluant; qu'il n'y eût point de peinture violente des plus vives émotions, et que, dans ses plus grands troubles, l'âme ne se départît jamais d'une certaine modération et d'une sorte de noblesse : c'était affaire à l'auteur de laisser imaginer les transports véhéments de la passion sous le convenu des phrases régulières et pondérées.

Mais, hors de la littérature, il en allait autrement, et l'on ne saurait admettre sans bien des réserves cette opinion « qu'au XVIIe siècle, les choses excessives avaient disparu de la vie humaine, que les passions s'étaient contenues sous la discipline du devoir, et que jusque dans les moments extrêmes, la nature désespérée subissait l'empire de la raison et des convenances [1]. » Tenez, au contraire, pour assuré que, dans la réalité de la vie, lorsque les âmes étaient directement en présence et comme à nu, la nature reprenait tous ses droits et s'épanchait par les accents qui sont l'éternel langage de la passion humaine.

Un témoignage décisif, à cet égard, nous est fourni par l'une des personnes qui, au XVIIe siècle, ont le plus ennobli, apprêté, « romancé » comme on disait alors, le style de l'amour. « A mon avis, écrit mademoiselle de Scudéry dans un fragment des *Conversations* cité plus haut, il y a beaucoup plus de belles lettres d'amour qu'on ne pense. » Mais ce n'est ni dans Balzac, ni dans Costar, ni dans Voiture

1. TAINE, *Essais de critique et d'histoire*, p. 283.

qu'on en doit chercher le modèle. « Il faut, poursuit-elle, qu'une lettre d'amour ait plus de sentiment que d'esprit, que le style en soit naturel et passionné, et je soutiens même qu'il n'y a rien de plus propre à faire qu'une lettre de cette nature ne touche point que de la faire trop belle... Pour ceux qui écrivent des billets galants, il leur est aisé d'en faire de courts où il y ait pourtant beaucoup d'esprit, parce qu'ayant leur raison toute libre, ils choisissent les choses qu'ils disent, et ils rejettent les pensées qui ne leur plaisent pas ; mais pour un pauvre amant dont la raison est troublée, il ne choisit rien, il dit tout ce qui lui vient en fantaisie, et ne doit même rien choisir, car en cas d'amour, on n'en saurait jamais trop dire et on ne croit jamais en avoir dit assez. »

Considérées à ce point de vue, les *Lettres portugaises* sont bien de vraies lettres d'amour : nul souci de la forme, nulle composition, tout le désordre de la passion. Il suffit d'ailleurs de les comparer, sous ce rapport, aux sept lettres apocryphes qui furent ajoutées à la seconde édition et qui sont vraisemblablement l'œuvre de l'avocat Subligny, l'un des beaux

esprits de l'hôtel de Bouillon. Autant les unes sont libres et naturelles, autant les autres sont précieuses et savantes.

*
* *

L'authenticité des *Lettres* ainsi démontrée, une dernière énigme reste à résoudre. Qui les a écrites? Quelle valeur convient-il d'attribuer à la note mise à la plume sur l'édition de 1669? Une religieuse du nom de Marianna Alcoforada a-t-elle jamais vécu au monastère de Béja?

C'est d'hier seulement que nous avons réponse à ces questions.

Un critique portugais, M. Luciano Cordeiro, vient, en effet, d'établir, pièces en main, que deux filles de Francisco da Costa Alcoforado, chef de la famille de ce nom, vécurent au couvent de la Conception de Béja, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, et que l'aînée, baptisée le 22 avril 1640, portait le nom de Marianna[1]. Nous apprenons, en outre, par le testament de

1. *Soror Marianna.* Lisbonne, 1891.

son père, qu'en 1660 elle était déjà professe au couvent de la Conception, ayant sans doute prononcé ses vœux vers la seizième année, âge fixé par les statuts canoniques [1]. Enfin, nous acquérons la certitude qu'elle se trouvait au couvent, lors du séjour des Français dans l'Alem-Tejo en 1667. Aucun indice particulier n'a été relevé quant au roman intime de la Religieuse. Il est curieux pourtant de noter que, en cette même année 1667, les habitants de Béja sollicitèrent de Dom Pedro l'éloignement de la cavalerie française, et que l'Infant prescrivit à Schomberg de faire droit à leur requête. Ne serait-ce pas Francisco Alcoforado qui prit l'initiative de cette démarche? D'autres scandales s'étaient-ils produits dans la ville? On l'ignore. Mais la coïncidence est au moins singulière.

1. Le couvent Notre-Dame de la Conception de Béja, fondé en 1647, par les infants dom Fernand et dona Brites, appartenait à l'ordre de Sainte Claire et relevait de la juridiction spirituelle des Franciscains. Du XVIe au XVIIIe siècle, il fut l'une des plus magnifiques fondations religieuses du Portugal, et compta parfois jusqu'à trois cents religieuses. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un triste bâtiment, aux cloîtres délabrés, aux fresques effacées, où quelques sœurs donnent asile à des jeunes filles pauvres.

A partir de l'année 1668, on ne sait plus rien de Marianna, jusqu'à l'année 1709. On la retrouve alors, âgée de soixante-neuf ans, vieillie dans la pénitence et la prière, Un scrutin étant ouvert pour l'élection d'une abbesse, elle réunit quarante-huit voix contre cinquante-huit données à doña Joanna Vellosa de Bulhào, qui fut proclamée. Enfin, elle s'éteint, accablée d'années, le 28 juillet 1723, et le registre obituaire du couvent constate sa mort en ces lignes :

« Le vingt-huit du mois de juillet mil sept cent vingt-trois, est décédée, en ce royal couvent de Notre-Dame de la Conception, la Mère D. Marianna Alcaforada, à l'âge de quatre-vingt-sept ans ; elle les employa tous au service de Dieu. Elle fut assidue au chœur et au chapitre, et, en toutes choses, elle s'acquittait de ses obligations et était très exemplaire. Personne n'eut à se plaindre d'elle, car elle était très douce avec toutes. Pendant trente ans, elle fit de rudes pénitences, et elle souffrit de grandes maladies et avec beaucoup de conformité à la volonté divine, désirant avoir davantage à souf-

frir; et sentant que sa dernière heure était arrivée, elle demanda tous les sacrements, qu'elle reçut en parfaite connaissance, rendant beaucoup de grâces à Dieu de ce qu'elle les avait reçus, et ainsi elle finit avec tous les signes de la prédestination, parlant jusqu'à sa dernière heure. En foi de quoi, moi, D. Antonia-Sophia-Baptista de Almeida, greffière du couvent, ai fait cet acte, que j'ai signé le même jour, mois et an *ut suprà.* »

*
* *

Nul doute n'est désormais possible sur l'existence de la Religieuse portugaise. Si pourtant, il s'en produisait encore, on trouverait dans les *Lettres* mêmes, le plus efficace, le plus irréfutable des arguments, celui qui suffit à lui seul et défie toute critique : l'accent inimitable de sincérité qui s'échappe d'elles. Ces pages portent elle-mêmes témoignage de l'âme qui les a inspirées. Si parfaite que soit une œuvre d'art ou de littérature, elle n'est jamais qu'une copie de la vie : elles sont la vie même.

Ce n'est plus de raisonnement qu'il s'agit ici, c'est de sentiment. Il faut lire et relire les *Lettres* non plus avec l'esprit, mais, si je puis dire, avec le cœur. Plus de doute alors que l'amour n'ait passé par là : sa flamme y est encore toute vive. Pour peu qu'on ait le don de sympathie, on sent naître cette émotion particulière, faite de pitié, de tendresse, de retour mélancolique sur soi-même, qu'appelle du fond de notre être la confidence d'une grande douleur. Pour peu qu'on incline au rêve, la douce vision, depuis si longtemps évanouie, semble s'éveiller à la vie, à cette vie idéale qui est peut-être plus vraie que la réalité même. On se plaît à la suivre, d'une pensée recueillie, dans la voie douloureuse, où, lambeau par lambeau, elle laissa tout son cœur, et l'on croit assister au long tourment de cette âme en détresse.

Que ses joies furent courtes! Quelle faible trace elles ont laissée dans sa correspondance! A peine quelques réminiscences, entre lesquelles se détache, avec une précision singulière, le souvenir du jour où pour la première fois elle aperçut l'homme qu'elle allait adorer

et où elle commença de l'aimer en secret. C'est la seule indication de date et de fait que renferment les *Lettres portugaises;* mais comme elle est véridique! N'est-ce pas le propre de l'amour de graver en nous, dans les moindres détails, la mémoire de l'heure et l'image du lieu où il est né? On ignore parfois comment ont fini des passions que toute une existence semblait ne devoir jamais épuiser : elles se sont perdues dans l'ombre, dans l'éloignement, dans la banalité, dans l'oubli, comme ces grands fleuves mystérieux qui, fatigués d'un trop long cours, dispersent leurs eaux lentes et sablonneuses à travers mille embouchures vagues et sans nom. Mais les souvenirs d'un amour à son début sont pareils aux impressions de l'enfance, ils ont une persistance extraordinaire, ils ressuscitent toujours. C'est ainsi que la Religieuse écrit : « J'étais sur ce balcon le jour fatal que je commençai à sentir les premiers effets de ma passion malheureuse. Il me sembla que vous vouliez me plaire, quoique vous ne me connussiez pas : je me persuadai que vous m'aviez remarquée entre toutes celles qui étaient avec moi. Je m'imaginai que,

lorsque vous vous arrêtiez, vous étiez bien aise que je vous visse mieux, et que j'admirasse votre adresse et votre bonne grâce lorsque vous poussiez votre cheval. J'étais surprise de quelque frayeur lorsque vous le faisiez passer dans un endroit difficile; enfin, je m'intéressais secrètement à toutes vos actions, je sentais bien que vous ne m'étiez pas indifférent, et je prenais pour moi tout ce que vous faisiez. » Quel charme de sincérité et de mélancolie dans le souvenir des premières illusions : « J'étais jeune, j'étais crédule; on m'avait enfermée dans ce couvent depuis mon enfance; je n'avais vu que des gens désagréables: je n'avais jamais entendu les louanges que vous me donniez incessamment! » Quelle vérité aussi dans cette déclaration : « Il me semblait que je vous devais les charmes et la beauté dont vous me faisiez apercevoir! » Et dans celle-ci : « Vous me parûtes aimable avant que vous m'eussiez dit que vous m'aimiez; vous me témoignâtes une grande passion, et je m'abandonnai à vous aimer éperdument. » Dans de telles conditions morales, l'on aime et l'on croit d'avance parce que l'on a besoin de

croire et d'aimer. L'âme éprise ne voit jamais dans l'objet de son culte que les qualités dont elle le pare elle-même. Toujours dupe de son rêve, elle cherche des prétextes et non des raisons d'être persuadée.

Quant aux souffrances de la Religieuse, elles furent peu communes. Marianna Alcoforada était de ces âmes nobles qui ne se donnent qu'une fois et ne se reprennent jamais. Du jour où elle ne s'appartint plus, elle comprit clairement qu'il s'agissait désormais pour elle d'être aimée ou de mourir. Quand elle se vit trahie, elle souffrit tout ce que peut endurer une créature humaine. Un long supplice tortura son cœur, et le cher cilice qu'elle avait posé sur sa poitrine délicate la meurtrit jusqu'au sang. L'étrange volupté que l'excès même de la douleur procure parfois aux êtres d'une sensibilité trop exquise fut l'unique allègement de ses maux; elle la goûtait avec délices. Cette âme, faite pour toutes les ardeurs et les jouissances de la vie, trouvait une suavité infinie à « se sentir mourir d'amour ». Les accents qu'elle rendit alors demeureront éternellement touchants et pathétiques dans leur simplicité.

Une rare fierté la soutenait aussi dans ses épreuves. A la différence des amantes vulgaires qui tirent vanité de la passion qu'elles inspirent, elle plaçait tout son orgueil dans la puissance de l'amour qui remplissait son être, de cet amour dédaigné, mais dont elle sentait le prix. « Je vous assure, écrivait-elle à son amant, que vous ferez bien de ne plus aimer personne. Vous trouverez peut-être plus de beauté (vous m'avez pourtant dit autrefois que j'étais assez belle), mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, et tout le reste n'est rien. » Elle écrivait encore, certaine d'avoir imprégné à jamais de son souvenir le cœur de l'homme qui l'avait abandonnée : « Je vous défie de m'oublier entièrement. Je me flatte de vous avoir mis en état de n'avoir plus sans moi que des joies imparfaites. » Elle croyait enfin de sa dignité, « de son honneur et de sa religion », d'aimer toujours parce qu'elle avait commencé d'aimer, et elle se condamnait à souffrir toujours plutôt que de jamais oublier.

Un jour pourtant, elle eut une défailllance. Brisée de douleur, elle exhala cette plainte : « Quand est-ce que mon cœur ne sera plus

déchiré? Quand est-ce que je serai délivrée de cet embarras cruel? » Et, près de succomber, elle murmura ces mots : « M'avez-vous pour toujours abandonnée? Votre pauvre Marianne n'en peut plus, elle s'évanouit en finissant cette lettre. Ayez pitié de moi. » Quelle grâce dans cette faiblesse passagère, dans cet appel désespéré d'une créature jeune, aimante et qui se sent mourir! Sa courageuse nature n'en est en rien diminuée; car les consciences les plus fortes de l'humanité ont eu aussi, au moment des épreuves suprêmes, leur angoisse intime; mais elle nous révèle ainsi qu'elle n'avait pas seulement les ardeurs et les fiertés de l'amour, et que les orages de la passion ne lui avaient pas desséché le cœur.

Le mystère, qui enveloppe les débuts de cette destinée mélancolique, en recouvre aussi la fin, et le charme de cette histoire amoureuse s'en accroît encore. Les souffrances par lesquelles la Religieuse portugaise a acheté le droit de survivre au passé eurent-elles le sort habituel des sentiments humains et s'apaisèrent-elles d'elles-mêmes dans l'oubli? Ou bien eut-elle l'âme assez forte et assez généreuse

pour conserver pieusement sa douleur et la consacrer par le temps? Je croirais plutôt que les exercices réguliers de la vie religieuse ne firent d'abord qu'entretenir sa flamme; que sa passion grandit encore; qu'elle se consuma jusqu'aux cendres, et que, près de s'éteindre, elle se ralluma sous la forme d'un autre amour, éternel, infini, de l'amour qui ravissait sainte Thérèse d'Avila en de sublimes extases. C'est ainsi qu'on aime à se figurer, dans la solitude de sa cellule, la nonne de Béja, récitant comme une douce litanie ces paroles de *l'Imitation* qui versèrent leur baume consolateur à tant de cœurs blessés : « Il n'est au ciel ni en la terre rien de plus doux que l'amour, rien de plus fort, rien de plus haut, rien de plus étendu, rien de plus joyeux, rien de plus rempli, rien de meilleur; car l'amour est né de Dieu et ne se peut reposer qu'en Dieu par-dessus toutes les choses créées. Mon Dieu, mon amour, vous êtes tout à moi et moi tout à vous. »

Lorsqu'on s'est laissé quelque temps aller au charme de cette évocation, lorsqu'on a largement respiré le parfum de tendresse qui, après deux siècles écoutés, s'exhale encore des lettres

de la pauvre amante, on n'hésite plus à affirmer que la Religieuse portugaise a vraiment existé. On se dit même que, si la vie se mesure à la conscience de vivre, peu de femmes furent plus vivantes, car il n'en est guère qui aient plus souffert et plus aimé. On se dit encore que cette frêle créature était douée d'une telle vitalité morale qu'elle aurait eu, s'il eût dépendu d'elle, le courage de recommencer l'existence. Ce serait là, si on la pouvait tenter, la grande épreuve des âmes. Combien en est-il qui, une fois délivrées du fardeau de la vie, consentiraient à le reprendre pour rentrer dans le cercle des vicissitudes humaines?

Lorsque le héros de Virgile, descendu aux Champs élyséens, vit les mânes se presser vers les eaux du Léthé afin d'y puiser, avec l'oubli, le principe d'une nouvelle vie, son cœur s'émut de pitié pour ces pauvres ombres, si follement avides de la clarté des cieux : *Quæ lucis miseris tam dira cupido !* Ah ! qu'une telle compassion irait plus équitablement aux âmes qui, près de revivre, refuseraient d'oublier le passé !

Les plus nombreuses d'entre ces âmes-là ne

seraient pas sans doute celles pour qui le voyage de la vie fut riant et prospère; car ce sont presque toujours les privilégiées du sort qui se disent le plus lasses vers la fin de la route et qui souhaitent le plus ardemment de n'être jamais éveillées du sommeil de la tombe, mais plutôt celles que la réalité a meurtries, les âmes nobles et tendres, les esprits délicats, les consciences pures et timorées, et les cœurs rares qui ont la piété du souvenir. C'est à cette généreuse élite que se rallierait la Religieuse portugaise; car certes elle n'eût voulu revivre que pour sentir éternellement peser sur elle la mémoire tragique, torturante et sacrée, des jours disparus.

ADRIENNE LE COUVREUR

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

Lorsqu'une personne a réalisé un certain type moral dans la société de son temps ; lorsqu'elle a provoqué, chez quelques âmes, des mouvements d'une vivacité ou d'une douceur particulière, il n'est pas rare que les sentiments de tendresse ou d'admiration dont elle était l'objet s'accroissent après sa mort, et que les survivants cherchent à fixer pour la postérité les traits familiers de l'ami disparu. On recueille alors avec un soin pieux les moindres témoignages de l'existence qui vient de finir, tout ce qui peut la révéler, dans son charme intime, à ceux qui ne l'ont pas connue.

C'est à cette préoccupation qu'obéirent les amis de mademoiselle Le Couvreur lorsqu'ils songèrent à réunir et publier sa correspondance. Elle avait laissé à tous ceux qui avaient vécu dans sa sphère d'affection un souvenir si profond, elle revêtait dans leurs regrets un aspect si touchant, qu'ils ne voulurent pas se résigner à laisser disparaître tout entière, après eux, l'image qui hantait leur pensée.

Aussi, quelques mois à peine après sa mort, vers la fin de l'année 1730, l'abbé d'Allainval écrivait à milord *** : « Je ne vous parlerai pas des jolies lettres qu'elle a écrites... Avec l'aide de quelques amis, j'espère en recueillir un assez bon nombre pour les donner au public. » Ce premier recueil a-t-il été composé? On ne sait. Sans doute des copies manuscrites coururent alors dans quelques salons, puisque treize ans plus tard Du Tillet[1] s'exprimait ainsi : « Mademoiselle Le Couvreur joignait à tous ses grands talents pour le théâtre, de la politesse, du savoir-vivre et beaucoup d'esprit. Sa conversation était char-

1. Supplément au *Parnasse français*.

mante, et personne n'a écrit des lettres d'un style plus aimable, plus délicat et digne de celui de Voiture et de madame de Sévigné. »

En 1761, Favart est plus explicite encore : « Mademoiselle Le Couvreur, écrit-il le 20 avril au comte de Durazzo, avait l'esprit fort orné. *On a donné au public un recueil de ses lettres* qui a été fort recherché. »

Pourtant on ne connaît pas une seule lettre de mademoiselle Le Couvreur qui ait été *imprimée* avant 1775, et ce n'est vraisemblablement que dans les dernières années du XVIIIe siècle que l'on commença d'en publier. Ces lettres étaient bien rares lorsque, en 1849, Sainte-Beuve consacra l'une de ses premières *Causeries du Lundi* à la célèbre comédienne. Quelques billets parurent ensuite, de ci de là, dans des recueils d'autographes. Mais c'est tout récemment que, grâce au zèle patient et éclairé de M. Monval, le souhait formé par les anciens amis de mademoiselle Le Couvreur s'est enfin réalisé et qu'une première édition de sa correspondance a été offerte au public[1].

1. *Lettres d'Adrienne Le Couvreur*, réunies pour la première fois et publiées avec notes, etc., par Georges MONVAL. Plon, éditeur.

Un grand charme se dégage de ces lettres improvisées plutôt qu'écrites : naturelles et spontanées, elles ont l'attrait des choses intimes. On sent qu'elles n'étaient pas rédigées en vue de la publicité.

« Pourquoi, écrit-elle un jour à l'un de ses amis, pourquoi avez-vous balancé à me donner de vos nouvelles ? Est-il question de faire des épîtres à imprimer ? Et si vous vous laissiez aller à cette crainte mal fondée de tout point, que faudrait-il donc que je fisse, moi, chétive ? Mais je veux vous instruire de mes principes. Quand il est question d'écrire à mes amis, je ne songe jamais qu'il faille de l'esprit pour leur répondre. Mon cœur suffit à tout ; je l'écoute et puis j'agis, et je m'en suis toujours bien trouvée. »

Mademoiselle Le Couvreur avait ce joli goût de la correspondance qui se perd de jour en jour dans notre société pressée de vivre. Ses lettres sont d'un tour heureux et libre, d'une langue excellente, d'une pensée toujours fine et personnelle. Mais surtout elles ont la grâce et le naturel qui distinguent les lettres de femmes. Pour les hommes, en effet, pour

ceux-là même qui ne font pas métier d'écrivain, écrire est toujours, à quelque titre, une habitude professionnelle. La politique, la diplomatie, les affaires, en les obligeant à composer leurs idées et à en calculer l'expression, les forment, presque à leur insu, aux artifices du style. Les femmes, elles, n'écrivant jamais que par caprice d'esprit ou besoin de cœur, écrivent comme elles pensent ou mieux comme elles sentent, spontanément, sans peine et sans recherche, insouciantes de toute rhétorique, trouvant d'instinct le mot qui traduit le mieux leur pensée ou leur émotion intime. Les lettres d'Adrienne Le Couvreur sont, à cet égard, un précieux exemplaire de correspondance féminine.

Elles présentent enfin, au point de vue psychologique, un intérêt de premier ordre, car elles sont le sincère épanchement d'un cœur de femme. Rien n'y trahit la profession de la signataire. A peine, en les lisant, se douterait-on qu'elle occupa le premier rang sur la scène de son temps. Jamais actrice, dans sa vie privée, ne fut plus dégagée des préoccupations mesquines de son art, plus exempte des

travers habituels aux personnes de théâtre.

La correspondance de mademoiselle Le Couvreur nous offre ainsi, sous une forme charmante, le spectacle toujours si passionnant d'une nature aux prises avec une destinée. Et, dans ce conflit, qui fut parfois tragique, elle nous révèle un être d'une sensibilité supérieure, une âme exquise.

*
* *

Adrienne Le Couvreur était née le samedi saint 5 avril 1692, à Damery-en-Champagne, près Épernay. Son père, qui exerçait la profession de chapelier, alla s'établir peu après à Fismes, entre Reims et Soissons [1], et dix ans plus tard, à Paris, où il se logea dans le faubourg Saint-Germain, non loin de la Comédie-Française.

Ce voisinage offrit à la jeune Adrienne l'occasion de fortifier une vocation qui, s'il en faut croire son premier biographe, semble bien être née avec elle. « Plusieurs bourgeois de Fismes,

1. C'est cette circonstance qui a fait croire jusqu'ici qu'Adrienne Le Couvreur était née à Fismes.

rapporte l'abbé d'Allainval, m'ont dit que dès son enfance, elle se plaisait à réciter des vers et qu'ils l'attiraient souvent dans leurs maisons pour l'entendre. La demoiselle Le Couvreur était de ces personnes extraordinaires qui se créent elles-mêmes. »

Une représentation de *Polyeucte* organisée par quelques jeunes gens du quartier du Temple, où le père Le Couvreur venait de transporter son atelier, mit pour la première fois en lumière les dons dramatiques de sa fille. Elle jouait Pauline. Et, pour représenter la plus touchante des héroïnes cornéliennes, pour traduire les émotions et les alarmes de l'épouse fidèle luttant contre les souvenirs d'un premier amour, elle trouva d'instinct des accents si justes et si profonds, que l'assistance en demeura étonnée autant que charmée. Intéressé par les dons précoces de l'enfant, un sociétaire de la Comédie-Française, Legrand, lui donna des leçons, la produisit sur quelques scènes particulières, et la fit bientôt engager au théâtre de Lille.

Alors commença pour mademoiselle Le Couvreur l'existence lamentable des comédiens de

province, avec ses contacts vulgaires, ses aventures banales et ses tristes promiscuités. Pendant dix ans, elle courut les Flandres, la Lorraine et l'Alsace, jouant et voyageant sans cesse, acquérant à ce rude apprentissage la connaissance sérieuse de son art et l'expérience cruelle de la vie.

Sa vocation intime, en effet, n'avait pas été plus tardive à se déclarer que sa vocation dramatique. Tout, en elle, indiquait déjà qu'elle aurait une destinée de tendresse et d'émotion ; car la nature lui avait donné une sensibilité délicate, un cœur loyal, une âme ardente, expansive et désintéressée. Et les vulgarités de tout ordre, parmi lesquelles sa profession l'avait jetée dès l'enfance, loin de contrarier ces dispositions natives, les avait plutôt développées. Comme il arrive souvent aux êtres que leur milieu froisse, elle s'était, par réaction, repliée sur elle-même et affinée intérieurement.

Sa personne physique s'accordait assez bien à sa physionomie morale. « Sans être grande, écrivait en 1719 l'auteur des *Lettres historiques*, elle est fort bien faite et a cet air de noblesse

qui prévient en sa faveur ; elle a des grâces autant que personne au monde. » C'est le témoignage unanime des contemporains : elle était infiniment élégante et gracieuse. Les portraits qui nous restent d'elle[1] nous la représentent svelte de corps, avec la tête fine, les traits délicats, le front haut, le nez un peu busqué, la bouche étroite et joliment dessinée. Mais c'est par les yeux que cet ensemble agréable recevait son expression et s'achevait en beauté, des yeux dont l'on remarquait moins la couleur que le vif et profond regard, et dans lesquels, quand elle parlait, on voyait passer l'onde lumineuse de l'émotion intime.

Elle avait ainsi trop d'attrait pour n'être pas remarquée de bonne heure et courtisée ; elle était, d'autre part, trop évidemment des-

1. Le portrait de mademoiselle Le Couvreur a été peint par les principaux artistes du temps : Coypel, Fontaine, de Troy, Van Loo, et peut-être Nattier. Mais nulle de ces toiles n'est venue jusqu'à nous. On connaît toutefois par la gravure les portraits de Coypel et de Fontaine : le premier est plutôt une figure allégorique, une étude d'expression, qu'un portrait d'après nature. Le second est une œuvre charmante, d'un caractère individuel, intime et vrai. — Voir la notice de M. Monval sur l'*Iconographie d'Adrienne Le Couvreur*, à la suite des *Lettres*, page 261.

tinée à la vie passionnelle pour y échapper longtemps.

Le premier de ses adorateurs fut le baron D..., jeune officier du régiment de Picardie, en garnison à Lille. On ne sait rien de lui, sinon qu'après quelques mois d'un bonheur partagé, il mourut subitement, laissant au cœur de sa maîtresse un désespoir violent. Elle se donna ensuite à un officier du duc de Lorraine, Philippe Le Roy, dont elle eut, en 1710, une fille baptisée Élisabeth-Adrienne. Quelques biographes désignent comme père de cette enfant le comédien Clavel, qui fut peut-être l'amant de mademoiselle Le Couvreur et faillit devenir son époux. Après une assez longue solitude morale, elle accepta, en 1716, l'amour exalté que lui offrait François de Klinglin, fils du préteur royal de Strasbourg, le premier magistrat de la ville. Un an plus tard elle mettait au monde une seconde fille, Françoise-Catherine-Ursule, et presque au même moment le comte de Klinglin, cédant aux instances de sa famille, abandonnait la mère de son enfant pour contracter un mariage avantageux.

Au premier abord, ces liaisons successives, tant d'expériences sentimentales en si peu d'années déconcertent chez une personne aussi distinguée moralement que mademoiselle Le Couvreur nous est tout à l'heure apparue. Mais, plus que les autres, les natures de sa race sont exposées aux brusques surprises du cœur et de la volonté. Elles sont victimes de leurs qualités mêmes : car toujours quelque émotion morale s'associe en elles au plaisir, et donne le change à leur insatiable besoin d'aimer, à leur continuel élan vers le bonheur. Leur âme, d'ailleurs, est ainsi faite qu'elle se résigne à tout, hormis à une activité sans aliment et au vide moral. De là ces passions plutôt subies qu'acceptées, ces ivresses passagères, qui, le réveil venu, demeurent inexplicables à celles-là mêmes qui les ont ressenties. De là ces résolutions folles qui n'ont d'autre raison que d'être des résolutions, c'est-à-dire de mettre fin, d'une manière quelconque, à un état de souffrance jugé intolérable.

C'est ainsi que la chronique du temps put prêter encore pour amants à mademoiselle Le Couvreur le chevalier de Rohan et ce grossier

Anglais, lord Peterborough, dont on connaît l'apostrophe à sa maîtresse : « Allons ! qu'on me montre beaucoup d'amour et beaucoup d'esprit ! »

Le nom de Voltaire fut aussi prononcé. L'un des premiers, il avait apprécié le caractère de mademoiselle Le Couvreur et subi son charme. Plus tard, dans une lettre écrite à Thiériot au sujet de la mort d'Adrienne, il déclarera avoir été « son admirateur, son ami, son amant ». Que faut-il conclure de ce dernier qualificatif? Doit-on prendre le mot au sens platonique et poétique qui avait cours à l'époque ?

On ne sait. Mais, quels qu'aient pu être les rapports passagers de la comédienne et de l'écrivain, un fait reste acquis, c'est qu'elle eut en lui le plus dévoué et le plus ferme des amis. Toujours il lui demeura fidèle et tendrement attaché. Avec une sincérité profonde il lui parlera sans cesse

De la pauvre amitié que son cœur a pour elle.

A l'heure de la mort, il recueillera son dernier souffle et, quand le corps de la mal-

heureuse comédienne sera jeté à la voirie, la douleur lui arrachera les vers qui sont dans toutes les mémoires :

Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels...
. . . . . .
Elle a charmé le monde et vous l'en punissez !

*
* *

Vers 1720, une période nouvelle commença dans la vie de mademoiselle Le Couvreur.

Elle approchait de la trentième année, de cet âge où la femme réalise, avec le complet épanouissement de sa beauté physique, la pleine conscience de sa personnalité morale.

De même que le milieu où elle avait vécu n'avait pu altérer la finesse native de ses sensations, les aventures où elle avait risqué son cœur ne l'avaient ni avilie ni déparée moralement. Mais elle avait gardé de ces épreuves intimes un dégoût amer. Elle avait trop souffert de s'être si souvent trompée sur elle-même et sur les autres, de s'être montrée si crédule et si faible. L'égoïsme des hommes lui

avait infligé la pire des humiliations pour une créature aimante et fière, celle d'être délaissée comme une fantaisie épuisée, quand elle avait cru se donner pour toujours. Aussi, avec une sincérité parfaite, s'était-elle juré de ne plus jamais aimer. Elle entendait bien rester maîtresse désormais de ses actions et de son cœur.

Et depuis quelques mois, en effet, installée définitivement à Paris, se réservant tout entière au culte de son art et aux soins de la simple amitié, elle goûtait en pleine sécurité un calme intérieur qu'elle n'avait jamais connu.

Mais elle avait compté sans ces réveils soudains, ces retours inattendus de notre nature première, qui font d'un être sensible l'objet le plus fragile, le plus illogique et le plus misérable qui soit au monde.

En 1721, elle rencontra Maurice de Saxe.

Du jour qu'elle le connut, elle fut charmée, subjuguée, ravie; il lui sembla qu'elle commençait seulement de vivre. Elle se donna comme elle ne s'était jamais donnée. De ce jour aussi, elle entra dans cet état singulier où l'âme, sans cesse partagée entre la vue de l'extrême félicité et celle de l'extrême infortune

ne connaît plus de repos sans alarme ni de joie sans effroi. Jamais, je crois, le caractère aveugle, inexplicable et impératif de l'amour n'apparut plus évident. Jamais non plus ne fut plus clairement énoncée l'énigme ironique que l'amour semble proposer aux analystes du sentiment humain, en se plaisant à naître aussi bien de la différence que de l'analogie des caractères, du contraste que de la similitude des tempéraments.

Entre mademoiselle Le Couvreur et le comte de Saxe, tout faisait disparate ; sous aucun rapport ces deux êtres ne semblaient faits pour s'apparier.

Physiquement, d'abord, le fils d'Auguste de Pologne et d'Aurore de Kœnigsmarck était d'une carrure et d'une vigueur au-dessus de la moyenne. Passionné pour les exercices du corps, il était capable, en chasse, en campagne, d'accomplir des prodiges de force et d'endurance. C'était un jeu pour lui de rompre entre ses doigts un écu d'argent ou un fer à cheval. Lors de son arrivée à Paris, son air sauvage et ses manières brusques lui avaient fait donner dans les salons le surnom de « san-

glier ». Ce n'est qu'après un long séjour en France, et par l'influence persistante d'Adrienne Le Couvreur, que la fougue animale qui était le fond de sa nature finit par s'amortir et se discipliner.

Elle, au contraire, n'était que fragilité. Ses forces minces, ses traits ténus et la pâleur habituelle de son teint disaient assez la délicatesse de son organisme.

Au moral, les dissemblances se marquaient encore plus fortement. Voluptueux et sceptique, violent dans ses désirs, capable même de cruauté dans la passion, Maurice de Saxe alliait aux instincts qu'il tenait de son père les travers du *mondain* de la Régence. Il y eut toujours en lui du Sarmate et du roué, ou, comme disait Voltaire, « du Lucullus et du Houssar ».

Par quelles raisons secrètes s'éprit-il donc de mademoiselle Le Couvreur au point de lui rester, sinon fidèle, du moins attaché pendant neuf années et lui inspira-t-il, en retour, une passion qui ne s'éteignit qu'avec la vie ? Comment une si forte chaîne fut-elle nouée entre deux êtres de complexion si contraire ? Sans

doute, mademoiselle Le Couvreur subit d'abord l'attrait mystérieux, la sorte de fascination et de magnétisme que le libertin, quand il n'est pas de race vulgaire, exerce toujours sur l'âme féminine. Or, ce n'était pas un libertin ordinaire que Maurice de Saxe. Il cherchait le plaisir sous toutes ses formes ; mais il n'en goûtait pleinement qu'un seul, celui que procure l'action superbe, l'exercice audacieux de la volonté, la domination sur les femmes et sur les hommes. Jusque dans ses pires excès, il gardait quelque chose de royal.

Sous ces dehors légers et blasés, sa maîtresse découvrit très vite le grand caractère, les qualités fortes et géniales qu'il devait déployer vingt-cinq ans plus tard sur les champs de Fontenoy, de Raucoux et de Lawfeld. Et la perspective d'une influence salutaire à exercer sur un tel homme était bien faite pour tenter une imagination aussi généreuse que celle de mademoiselle Le Couvreur.

Lui, de son côté, goûtait auprès d'elle le bien-être intime que nous éprouvons à nous sentir devinés, compris, sollicités dans nos penchants et nos rêves secrets. Par elle, il prenait

conscience de sa personnalité vraie. Elle entretenait en lui l'instinct d'héroïsme et d'idéal qui était au fond de sa nature, et qui, faute d'emploi, s'égarait en débauches et en frivolités. Et comme, de plus, elle était exquise de grâce amoureuse, comme elle flattait ses sens et son orgueil autant que son intelligence et son ambition, il portait sans impatience le joug charmant qu'elle avait posé sur lui.

Les événements qui marquèrent leur liaison sont connus. L'expédition de Maurice en Courlande, à la conquête d'une couronne ducale, en est le plus saillant. On savait déjà les encouragements qu'Adrienne lui prodigua dans cette circonstance et avec quelle fierté elle inspira son héros. On n'ignorait pas non plus le concours généreux qu'elle lui prêta en lui expédiant un subside de quarante mille livres, prix de sa vaisselle et de ses bijoux. Et certes, elle avait quelque mérite à le seconder ainsi, instruite qu'elle était des intrigues matrimoniales ourdies autour de l'aventureux prétendant, et qui, par une singulière rencontre, faillirent tour à tour lui faire épouser deux futures impératrices de Russie, la prin-

cesse Anna Ivanovna et la princesse Élisabeth Petrovna, l'une nièce et l'autre fille de Pierre le Grand.

Mais ce qu'on savait moins bien, et ce que nous apprend la correspondance nouvellement publiée, c'est l'intelligence pratique, l'esprit de sagesse et de décision qu'elle mit au service de son amant. L'amour avait fait de cette jeune femme, experte seulement aux fictions de l'art, une conseillère excellente dans les choses de la politique et de la diplomatie. On perçoit, dans telle lettre d'elle, la sûreté du coup d'œil et le sang-froid, l'aptitude à juger les hommes et les choses, l'intuition des caractères et des événements, qui assurera aux femmes du XVIIIe siècle un rôle si important dans la conduite des affaires publiques.

Enfin, après trois ans d'absence, Maurice revint à Paris, ayant déployé autant d'héroïsme à perdre sa souveraineté de Courlande qu'il en avait montré à la conquérir. Et l'intimité reprit entre les deux amants.

Que pendant cette longue séparation Maurice soit resté fidèle à sa maîtresse, rien de moins vraisemblable. Il avait soulevé, en Saxe,

en Pologne, en Courlande et en Lithuanie, un véritable enthousiasme parmi les femmes. Toutes les grandes dames de Dresde, de Varsovie, de Mittau et de Riga avaient pris parti pour lui et entraîné leurs maris dans sa cause. « Le comte Pociey[1], disait un des ministres de Frédéric-Auguste, s'est engagé dans cette affaire comme Adam dans le péché, séduit par sa femme. » Elles l'avaient aidé de leurs vœux d'abord, puis de leur influence, enfin de leur bourse. Aussi, lorsque, le 28 juin 1726, la Diète de Mittau l'avait proclamé duc de Courlande et Sémigalle, elles avaient exulté d'allégresse. « Les femelles n'en dorment pas de joie, écrit l'ambassadeur de Saxe à Saint-Pétersbourg. S'il ne vient pas bientôt, j'appréhende qu'elles ne lui courent au-devant. Autant de mille écus que notre héros va faire d'Actéons m'accomoderaient fort. »

Et pourtant mademoiselle Le Couvreur recevait de Maurice des messages fréquents et affectueux. Au milieu des intrigues les plus compliquées et des équipées les plus aventu-

1. Grand maréchal de Lithuanie.

reuses, il pensait à elle et lui expédiait quelques mots de souvenir. C'est que la femme qui a su se faire aimer d'un libertin trouve dans l'inconstance même de son amant la garantie de son amour. Si elle a, en effet, toutes les femmes pour rivales, elle n'en a aucune en particulier. Elle peut être souvent trompée, elle n'est pas supplantée.

C'est le 23 octobre 1728 que le comte de Saxe rentra dans Paris, et le soir même il était chez sa maîtresse. « Une personne attendue depuis très longtemps, écrit Adrienne à cette date, arrive enfin ce soir. Un courrier vient de devancer, parce que la berline est cassée à trente lieues. *On* a fait partir une chaise, et ce soir *on* sera ici. » Leurs relations reprirent dès lors comme par le passé.

Il paraît bien, toutefois, que plus d'un nuage obscurcit le ciel de leur intimité. Le comte de Saxe était, en effet, à une heure critique de sa vie. Il traversait la plus dure des épreuves pour les hommes de tempérament héroïque : l'inaction. Mal consolé de son insuccès en Courlande, il essayait de tuer le temps par le travail, par l'étude des mathématiques et de

l'art militaire, par la composition de ses curieuses *Rêveries*. L'avenir lui paraissait sombre; son étoile s'était voilée. Blasé sur les plaisirs du monde, doutant de tout et de lui-même, il s'ennuyait.

Adrienne Le Couvreur eut plus d'une fois à ressentir les effets de cet ennui. Une querelle violente, qu'il lui chercha un jour sous le plus futile prétexte, arracha à la pauvre amante des accents d'une douleur indignée. Elle écrivait à l'un de ses confidents :

« Je suis outrée de colère et d'affliction ; j'ai fondu en larmes toute cette nuit. Peut-être y a-t-il de la déraison, puisque je n'ai rien à me reprocher, mais je ne puis supporter des injustices si peu méritées... On me soupçonne; on fait plus, on m'accuse ; on fait pis encore, on me veut convaincre, et c'est sans me donner la facilité de me défendre; de sorte que si le hasard ne me veut faire apprendre et découvrir ce qui se passe, je serai couverte de la plus horrible calomnie qui fut jamais, par un homme qui porte le nom de mon ami depuis dix ans. On ne veut pas que je vous le dise. Je respecte et j'aime tendrement celui qui

m'en empêche, mais je n'y saurais tenir, je suis trop touchée, trop blessée et trop effrayée pour l'avenir, pour ne pas éclater, au moins avec vous. J'ai besoin de conseil. Un homme capable de cette noirceur peut très bien en imaginer d'autres ; et, ce qui me désole le plus, c'est la nécessité de dissimuler. Il est naturel de crier contre la perfidie, et j'aimerais mieux la pardonner que d'être obligée de contraindre et ma douleur et mon sentiment. On a beau me dire que c'est sa façon de penser, qu'il ne compte point me faire tort en me confondant avec toutes les femmes. Je ne puis me faire à cette idée. Ce n'est pas là le langage qu'il m'a tenu depuis dix ans, et ce ne doit pas être là le prix de mon attention à lui plaire, et à m'en faire estimer, au moins selon ce que je mérite. Que me peut-on faire au bout du compte, que de me blesser mortellement dans ce qui m'est le plus sensible ? Je puis détruire, en un instant, l'erreur dont il s'agit. Mais comment me consoler de l'intention de la noirceur ? C'est un homme qui me doit connaître et qui me devrait aimer. Ce n'est point un soupçon échappé par hasard ; c'est une confidence faite

et détaillée à un homme qui n'a que de l'amitié pour moi, mais dont l'amitié m'est plus chère que toutes les passions du monde, dont l'estime m'est plus précieuse que ma vie, et dont la société m'est plus nécessaire que toutes les fortunes de l'univers. C'est devant lui que l'on me fait passer pour fausse et méprisable. Quoi qu'il dise, on atteste mon prétendu crime. O mon Dieu ! Qu'est-ce que de nous ? »

Ce n'était donc pas une tâche aisée, de contenter et de retenir un amant tel que Maurice de Saxe. La jeune femme avait, on le voit, fort à faire, certains jours, pour défendre et garder son bonheur.

*
* *

Après un siècle et demi d'obscurité, les documents publiés par M. Monval jettent enfin un peu de lumière sur l'énigmatique aventure qui troubla les derniers jours d'Adrienne Le Couvreur.

On se rappelle la version ordinaire de cet incident.

Une dame du plus haut rang, la duchesse

de Bouillon, s'étant prise de goût pour le comte de Saxe et le trouvant insensible à ses avances, en aurait conçu contre mademoiselle Le Couvreur un tel ressentiment, qu'elle se serait résolue à se défaire d'elle par le poison. Elle aurait choisi, comme instrument de sa vengeance, un jeune abbé, Bouret, que deux hommes mystérieux auraient abordé, un soir, aux Tuileries, pour l'instruire de ce qu'on attendait de lui :

« Le pauvre abbé, écrit mademoiselle Aïssé dans une de ses lettres, se défendit beaucoup sur la noirceur du crime : les deux hommes lui répondirent qu'il ne dépendait plus de lui de refuser, qu'il lui en coûterait la vie s'il n'exécutait pas ce qu'on lui demandait. L'abbé, effrayé, promit tout. On le conduisit chez madame de Bouillon qui lui confirma les promesses et les menaces, et lui remit les pastilles. L'abbé demanda quelques jours pour l'exécution de ces projets... Mademoiselle Le Couvreur reçoit un jour, en rentrant chez elle, une lettre anonyme par où on la prie instamment de venir seule, ou avec quelqu'un de sûr, au jardin du Luxem-

bourg, et qu'au cinquième arbre d'une des grandes allées, elle trouvera un homme qui avait des choses de la dernière conséquence à lui apprendre. Comme c'était précisément l'heure du rendez-vous, elle remonte en carrosse et y va... Elle trouve l'abbé qui l'aborde et lui raconte l'odieuse commission dont il est chargé, et qu'il est incapable d'un crime comme celui-là ; mais qu'il est dans une grande perplexité, parce qu'il était sûr d'être assassiné. La Le Couvreur lui dit qu'il fallait, pour la sûreté de l'un et de l'autre, dénoncer toute cette affaire au lieutenant de police. L'abbé répondit qu'il craignait, en le faisant, de se faire des ennemis qui étaient trop puissants pour qu'il y pût résister ; mais que, du moment qu'elle croyait cette précaution nécessaire pour sa vie, il ne balancerait point à soutenir ce qu'il lui avait dit. La Le Couvreur le mena dans son carrosse chez M. Hérault, qui, sur l'exposition du fait, demanda à l'abbé les pastilles et les jeta à un chien qui creva un quart d'heure après... »

Si invraisemblable que soit l'aventure, si étrangement romanesque qu'elle nous paraisse,

elle est exactement rapportée dans ses traits principaux. Les documents que M. Monval a extraits des archives de la Bastille ne laissent plus guère de doute à cet égard. L'entrevue des Tuileries, les pourparlers avec la duchesse de Bouillon, les pastilles suspectes, tout cela est vrai. L'abbé Bouret, incarcéré à Saint-Lazare, l'a confirmé dans une série d'interrogatoires.

Sur ces entrefaites, mademoiselle Le Couvreur meurt presque subitement, le 20 mars 1730, et Bouret, transféré à la Bastille, persiste dans ses premières dispositions. En vain essaie-t-on d'obtenir de lui une rétractation, l'aveu que toute son histoire n'était que calomnie. Il refuse de se dédire, et le Père de Couvrigny, jésuite, confesseur de la prison, écrit au lieutenant de police ce billet significatif :

« J'ai vu aussi et entretenu longtemps le jeune abbé sorti de Saint-Lazare ; je l'ai fort prêché sur la noirceur de la calomnie ; *il paraît très ferme à soutenir qu'il n'en fait pas contre les autres, mais qu'il n'en peut pas faire aussi contre lui-même ; la chose est bien terrible et sérieuse.* »

Enfin, après quatre mois de détention, Bouret, à bout de forces, convient que « très mal à propos, il a chargé par ses précédentes déclarations, madame la duchesse de Bouillon des faits graves qui y sont énoncés; qu'il lui en demande pardon et la supplie très humblement de vouloir bien lui pardonner ». Ce n'est pourtant que dix mois plus tard, le 3 juin 1731, alors que la mort d'Adrienne est depuis longtemps oubliée, que le malheureux est remis en liberté. Et, depuis, on perd sa trace.

Qu'Adrienne Lecouvreur ait été, de la part de madame de Bouillon, l'objet d'une tentative d'empoisonnement, le fait paraît aujourd'hui démontré; et ce que nous savons, d'autre part, du caractère emporté, vindicatif et sans scrupule de la duchesse n'y contredit pas. Que la tentative ait été renouvelée à quelques mois d'intervalle, et qu'Adrienne y ait succombé cette fois, comme on l'affirma dans le temps et comme quelques personnes le croient encore, la chose apparaît plus douteuse.

Toujours est-il que, le 15 mars 1730, au cours d'une représentation d'*Œdipe*, mademoi-

selle Le Couvreur fut prise de violentes douleurs internes. Mademoiselle Aïssé, qui assistait à la pièce avec madame de Parabère, nous apprend qu'elle faisait pitié par son abattement et sa faiblesse.

« Quoique j'ignorasse son incommodité, je dis deux ou trois fois à madame de Parabère qu'elle me faisait grand'pitié. Entre les deux pièces on nous dit son mal. Ce qui nous surprit, c'est qu'elle reparut dans la petite pièce, et joua, dans le *Florentin*, un rôle très long et très difficile, et dont elle s'acquitta à merveille, et où elle paraissait se divertir elle-même. On lui sut un gré infini d'avoir continué pour que l'on ne dît pas, comme on l'avait fait autrefois, qu'elle avait été empoisonnée. La pauvre créature s'en alla chez elle, et quatre jours après, à une heure après midi, elle mourut, lorsqu'on la croyait hors d'affaire. »

C'est le 20 mars, dans l'après-midi, qu'elle expira, dans des convulsions atroces. Maurice de Saxe, Voltaire, d'Argental et le chirurgien Faget étaient auprès d'elles. Le bruit qui avait couru de son empoisonnement détermina l'autorité à ordonner son autopsie. On trouva

qu'elle avait « les entrailles gangrenées », et l'on conclut qu'elle était morte de la dysenterie.

Une fois déjà, en 1725, mademoiselle Le Couvreur avait failli succomber à une inflammation aiguë des entrailles, et sa santé en était depuis lors demeurée profondément atteinte. Nul indice, en tout cas, ne révéla dans sa mort l'action d'une substance toxique.

Un argument pourtant reste à ceux qui, avec M. Monval, maintiennent encore la version de l'empoisonnement : le mystère dont fut entourée l'inhumation.

On sait que le curé de Saint-Sulpice, n'ayant pu obtenir de la mourante l'acte particulier de repentir, le désaveu formel de la profession dramatique que le clergé exigeait alors des gens de théâtre avant de leur conférer les sacrements, interdit l'accès de l'église au corps d'Adrienne, de même que jadis le curé de Saint-Eustache avait repoussé la dépouille de Molière, et le curé d'Auteuil celle de la Champmeslé. En agissant ainsi, le prêtre montrait sans doute peu de largeur d'esprit, mais ne sortait ni de son droit ni de la tradition. Ce

qui demeure inexplicable, c'est que non seulement la sépulture religieuse, mais *toute* sépulture fut refusée à mademoiselle Le Couvreur. L'infortunée ne fut même pas mise au cercueil. A peine enveloppée d'un suaire, elle fut emportée secrètement, à minuit, dans un fiacre par deux portefaix qu'escortaient un exempt et quelques hommes du guet, et inhumée ou plutôt enfouie dans un terrain vague, sorte de chantier de construction sis à l'extrémité du faubourg Saint-Germain. Quand le corps eut été descendu dans la fosse, on jeta dessus un peu de chaux vive, la terre fut nivelée et rien ne trahit l'endroit où reposait la morte.

Pourquoi cet enlèvement clandestin? Pourquoi cette précaution de détruire le cadavre par la chaux vive et de dissimuler la fosse? Voulait-on rendre une nouvelle autopsie impossible? Enfin que faisaient là les représentants du lieutenant de police? Il faut avouer que tout cela est pour le moins étrange et autorise bien des suppositions.

*
* *

Mais l'intérêt des lettres qui nous occupent est moins dans l'ordre des faits que dans celui des sentiments. Ce qui nous les rend surtout précieuses, c'est qu'elles nous laissent voir le fond même de l'âme qui s'y est épanchée, et que, par elles, nous percevons l'une des formes les plus rares et les plus délicates de la sensibilité féminine.

Elles nous révèlent d'abord en mademoiselle Le Couvreur un ardent, un impérieux besoin d'aimer. C'est là l'instinct le plus profond de son être, le principe essentiel de son activité morale, l'emploi naturel et constant de toutes ses facultés. « Que faire au monde sans aimer ? » lisons-nous dans une de ses lettres à d'Argental. Et c'est sa devise qu'elle semble libeller ainsi.

En retour, elle demande qu'on la distingue et qu'on la chérisse ; elle n'a de douceur qu'à être un objet de soins, de caresse et de prédilection.

L'amour n'est pas chez elle, comme chez mademoiselle de Lespinasse, une flamme dévorante et toujours agitée ; c'est une ardeur voilée, une aspiration constante. Elle est de la race des tendres, et non des passionnées. Parente des Monime et des Bérénice, des La Vallière et des Aïssé, elle a leurs larmes douces, leur grâce touchante et leur pudeur voluptueuse.

Mais sa véritable originalité parmi les femmes de son temps, c'est la conception sérieuse qu'elle se fait de l'amour.

On sait l'étrange altération qu'avait subie ce sentiment sous l'influence dissolvante des mœurs de la Régence : tout ce qui avait fait jusqu'alors la noblesse et la poésie de la passion s'était écroulé sous les coups de la philosophie régnante et sous le persiflage des salons. La femme avait perdu plus que l'homme à cette transformation. On lui avait appris que la pudeur et la fidélité étaient de grands mots vides de sens. Et, revenue de toute illusion romanesque, ne s'attachant plus qu'au positif et à l'agréable des liaisons amoureuses, elle étalait partout un libertinage cynique.

Ce fut l'honneur d'Adrienne de résister à la contagion. Le don de sa personne eut toujours pour principe un engagement du cœur. Elle aima, non par caprice, non par vanité, mais par inclination morale, avec une ardeur, une conscience et une gravité profondes.

Une telle façon d'être et de sentir la vouait fatalement à la souffrance. Stendhal, parlant des femmes « qui ont trop de hauteur dans l'âme pour aimer autrement que par la passion », signale très justement la misère de leur condition. « Elles seraient sauvées, ajoute-t-il, si elles pouvaient s'abaisser à la galanterie. » Aussi le sentiment qu'on trouve le plus souvent exprimé sous la plume de mademoiselle Le Couvreur est la crainte de l'amour.

Elle avait été trop de fois dupe des enchantements du cœur ; elle savait trop ce qu'il en coûte d'angoisses et de larmes à mettre son bonheur et sa foi dans une âme étrangère, et comme deux êtres, en voulant s'aimer, peuvent se faire souffrir. « Il est, écrit-elle, des erreurs bien douces où je ne puis plus me livrer. De trop tristes expériences ont éclairé ma raison. »

Mais, plus que les trahisons de l'amour, elle

en redoute les malentendus. Elle tremble sans cesse de voir les élans de son cœur brusquement arrêtés par un mot d'ironie ou par un sourire de scepticisme. « Ne me promettez rien que vous ne me vouliez tenir, me dussiez-vous promettre de me haïr : il me semble que cela me serait plus doux que de me voir trompée. » — « Quel supplice, écrit-elle encore à d'Argental, quel supplice de se défier toujours ! » Et, s'adressant à un jeune homme, elle lui donnera ce conseil : « Choisissez pour maîtresse un cœur tout neuf. Qu'elle ne soit point encore revenue de cette heureuse confiance qui rend tout si beau ; qu'elle n'ait été ni trahie ni quittée : qu'elle vous croie tel que vous êtes, et tous les hommes tels que vous ».

Elle ira plus loin encore : après la crainte, elle aura le dégoût et l'horreur de l'amour. « Je suis excédée de l'amour... L'amour n'est autre chose qu'une folie que je déteste. » C'est le dernier mot qui s'échappe de ses lèvres ; c'est le cri d'une âme épuisée, qui n'ose plus espérer et ne veut plus souffrir.

Si cruellement éprouvée par l'amour, mademoiselle Le Couvreur trouva, dans l'amitié, des

compensations inappréciables. Le cas, il faut l'avouer, contredit à tout ce que les moralistes ont observé à cet égard. « Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, écrit La Rochefoucauld, c'est qu'elle est fade quand on a senti de l'amour. » La Bruyère affirme que « l'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre » ; et Saint-Évremond écrit : « Où l'amour a su régner une fois, il n'y a plus d'autre passion qui subsiste d'elle-même. »

Tout au contraire, c'est aux âmes blessées par la passion que l'amitié offre, pour un temps au moins, le plus d'attrait ; car elle leur promet ce dont elles sont le plus altérées : le calme et la sécurité. Elles n'y trouvent, en effet, ni les malaises qui précèdent l'amour, ni les fièvres qui l'accompagnent, ni les dégoûts et les rancunes qui le suivent ; mais des émotions douces, égales, tempérées, seuls aliments qui puissent convenir à leur débilité.

C'est précisément ce qui porta mademoiselle Le Couvreur vers l'amitié. Mais elle marqua d'une nuance bien personnelle ce sentiment qui, entre homme et femme, n'est le plus souvent qu'une trêve armée ou une transaction

équivoque. Elle en fit un commerce tendre et confiant, sans sous-entendu ni réserve, un mélange d'inclination morale et d'attrait personnel, un état de l'âme à égale distance de l'amour et de l'amitié ordinaire. Elle goûtait, dans cet ordre d'affection, des jouissances profondes; elle prétendait y découvrir des délices toujours nouvelles; elle en savourait certains plaisirs avec une vivacité et une finesse d'impression qui éveillaient en elle comme une exquise volupté.

L'absence de toute coquetterie était la condition absolue d'un pareil sentiment. Et, de fait, aucune femme, de l'aveu de tous ceux qui la connurent, n'apporta plus de franchise et de virile droiture dans ses rapports avec les hommes. Sa seule habileté, si c'en était une, fut d'aimer chacun de ses amis comme s'il était l'unique ou, ce qui mieux est, le préféré.

Mais où elle se montrait une véritable artiste en intimité, c'était dans les soins, les ménagements et les précautions dont elle entourait ses amitiés. Elle savait que, pour durer, tout sentiment a besoin d'être cultivé et, par mille attentions discrètes, elle entretenait le zèle

affectueux de ceux qu'elle s'était une fois attachés.

Si elle demandait beaucoup à l'amitié, elle n'y donnait pas moins. Un témoignage charmant de sa fidélité à ses amis nous est conservé dans une lettre qu'elle écrivit, peu de temps avant sa mort, au marquis de La Chalotais. Il avait été, dix ans plus tôt, parmi ses plus fervents adorateurs ; elle l'avait peu à peu ramené de l'amour à l'amitié ; puis la vie les avait séparés. Il s'était marié, il avait atteint, de bonne heure, la haute situation d'avocat général au Parlement de Bretagne. Elle lui écrivait :

« J'ai reçu, Monsieur, le tribut qu'il plaît à votre amitié de m'envoyer tous les carêmes ; je suis fâchée qu'il n'y en ait qu'un par an, puisque ce n'est que dans ce temps et à cette occasion que vous m'honorez de votre souvenir. Je suis très flattée qu'il subsiste, malgré la longueur de l'absence et le peu d'espérance de nous revoir. Pour moi, je suis très constante pour des amis tels que vous, et dussions-nous vivre cent ans, et rester aussi éloignés, je ne vous oublierais point.

» Vous voilà décoré d'une charge qui vous retiendra plus que jamais dans votre Bretagne, et, à moins que je n'y aille, je ne verrai plus mon petit abbé. Il y a peut-être de l'indécence à moi d'appeler ainsi un homme devenu si grave par le sacrement et la magistrature; je vous en demande donc pardon humblement, Monsieur, à vous, à Madame votre épouse et à votre nouvelle dignité. Tout ce que je puis vous assurer, c'est que mon petit abbé jeune, plein d'esprit, de grâce et de sagesse, n'était pas moins respectable pour moi que M. le marquis de La Chalotais, père de famille et avocat général du Parlement de Bretagne. Ces titres, loin de m'imposer, m'autorisent, ce me semble, à vous parler plus naïvement et avec plus de confiance des sentiments qu'une extrême jeunesse et une entière liberté devaient modérer. Quand on a dix ou douze ans de connaissance et une espèce d'attachement qui résiste à l'éloignement et ne doit blesser personne, on doit se parler sans contrainte. Je vous assure donc que je vous aime autant que je vous estime, que je fais des vœux pour votre bonheur et celui de tout ce qui vous appartient, et je vous

exhorte à me conserver votre souvenir et mieux. »

Mais l'attachement le plus complet et le plus tendre, le plus pur et le plus durable qu'ait inspiré mademoiselle Le Couvreur, son chef-d'œuvre en amitié, est le sentiment auquel elle sut fixer le cœur de Charles d'Argental.

Le début de leurs relations avait été orageux. Charles de Ferriol d'Argental, à peine hors de page, s'était passionnément épris d'Adrienne. Encore toute meurtrie de ses premières expériences sentimentales, mais touchée par ce qu'elle devinait de sincère et de profond dans le sentiment dont elle était l'objet, mademoiselle Le Couvreur, au lieu de l'amour qu'on lui demandait, proposa son amitié. D'Argental ayant repoussé ses offres, elle entreprit de le guérir. Elle s'y appliqua loyalement, sans arrière-pensée, avec une grâce, une patience, une ingéniosité bien rares. Elle lui écrivait, par exemple :

« Se peut-il qu'avec tant d'esprit, vous soyez si peu maître de vous? Que vous en reviendra-t-il, que le plaisir de m'exposer à des tracasseries désagréables, pour ne pas dire pis?

Je suis honteuse de vous quereller quand vous me faites tant de pitié ; mais vous m'y contraignez. Adieu, malheureux enfant ! Vous me mettez au désespoir. »

Elle ne se bornait pas à prodiguer au pauvre amoureux ses conseils et ses doux reproches : elle lui donna un témoignage de dévouement absolu et d'autant plus méritoire, qu'elle le lui cacha toujours. Ayant appris que madame de Ferriol, inquiète de la passion de son fils, songeait à l'éloigner de Paris, à l'envoyer « aux Iles », à Saint-Domingue, mademoiselle Le Couvreur n'hésita point à se rendre chez elle pour la rassurer elle-même. Accueillie avec froideur et n'ayant pu s'expliquer aussi complètement qu'elle l'eût souhaité, elle écrivit à madame de Ferriol la lettre que voici :

Paris, 22 mars 1721.

« Madame,

» Je ne puis apprendre, sans m'affliger vivement, l'inquiétude où vous êtes et les projets que cette inquiétude vous fait faire. Je pourrais ajouter que je n'ai pas moins de douleur de savoir que vous blâmez ma conduite; mais

je vous écris moins pour la justifier que pour vous protester qu'à l'avenir, sur ce qui vous intéresse, elle sera telle que vous voudrez me la prescrire. J'avais demandé mardi la permission d'aller vous voir, dans le dessein de vous parler avec confiance, et de vous demander vos ordres. Votre accueil détruisit mon zèle et je ne trouvai plus que de la timidité et de la tristesse. Il est cependant nécessaire que vous sachiez au vrai mes sentiments, et, s'il m'est permis de dire quelque chose de plus, que vous ne dédaigniez pas d'écouter mes très humbles remontrances, si vous ne voulez pas perdre monsieur votre fils.

» C'est le plus respectueux enfant et le plus honnête homme que j'aie vu de ma vie. Vous l'admireriez s'il ne vous appartenait pas. Encore une fois, Madame, daignez vous joindre à moi pour détruire une faiblesse qui vous irrite, et dont je ne suis pas complice, quoi que vous disiez. Ne lui témoignez ni mépris ni aigreur; j'aime mieux me charger de toute sa haine, malgré l'amitié tendre et la vénération que j'ai pour lui, que de l'exposer à la moindre tentation de vous manquer. Vous

êtes trop intéressée à la guérison pour n'y pas travailler avec attention; mais vous l'êtes trop pour y réussir toute seule et surtout en combattant son goût par autorité, ou en me peignant sous des couleurs désavantageuses, fussent-elles véritables. Il faut bien que cette passion soit extraordinaire, puisqu'elle subsiste depuis si longtemps sans nulle espérance, au milieu des dégoûts, malgré les voyages que vous lui avez fait faire, et huit mois de séjour à Paris sans me voir, au moins chez moi, et sans qu'il sût si je l'y recevrais de ma vie... Il est aisé de croire que son commerce me plairait infiniment sans cette malheureuse passion qui m'étonne autant qu'elle me flatte, mais dont je ne veux pas abuser. Vous craignez qu'en me voyant il ne se dérange de ses devoirs et vous poussez cette crainte jusqu'à prendre des résolutions violentes contre lui. En vérité, madame, il n'est pas juste qu'il soit malheureux de tant de façons. N'ajoutez rien à mes injustices ; cherchez plutôt à l'en dédommager ; faites tomber sur moi tout son ressentiment, mais que vos bontés lui servent de ressources.

» Je lui écrirai ce qu'il vous plaira; je ne le verrai de ma vie si vous voulez; j'irai même à la campagne si vous le jugez nécessaire; mais ne le menacez plus de l'envoyer au bout du monde. Il peut être utile à sa patrie; il fera les délices de ses amis; il vous comblera de satisfaction et de gloire; vous n'avez qu'à guider ses talents et laisser agir ses vertus. Oubliez, pendant un temps, que vous êtes sa mère, si cette qualité s'oppose aux bontés que je vous demande à genoux pour lui. Enfin. Madame, vous me verrez plutôt me retirer du monde, ou l'aimer d'amour, que de souffrir qu'il soit à l'avenir tourmenté pour moi et par moi... »

Cette lettre, d'une fierté si noble et d'une convenance de ton si parfaite, resta ignorée de Charles d'Argental à l'époque où elle fut écrite. Il n'en eut connaissance qu'un demi-siècle plus tard, l'ayant découverte par hasard au milieu d'anciens papiers de famille.

Entre des mains aussi délicates, la guérison de Charles d'Argental n'était qu'affaire de temps. Il se rangea peu à peu aux sentiments

où l'on voulait l'amener, et s'en trouva récompensé. Dans le cœur de son amie une place à part lui fut toujours ménagée. Elle ne lui cachait pas le prix inestimable qu'elle faisait de son affection. « Ne vous lassez, lui écrivait-elle, ni d'être sage ni de m'aimer. Les sentiments que j'ai pour vous valent mieux que la passion la plus violente et la plus déréglée. » Il recevait le secret de ses pensées; elle l'appelait aux heures de doute et de tristesse, elle l'adjurait de lui conserver toute la vie son dévouement. Et, de fait, il lui garda un cœur fidèle jusqu'à la mort.

*
* *

Ces qualités si rares, dont le renom s'était discrètement établi, avaient créé à mademoiselle Le Couvreur une situation privilégiée dans la société de son temps. La Régence, malgré l'extrême liberté de ses mœurs, avait en effet respecté le préjugé qui excluait du monde les gens de théâtre.

Adrienne Le Couvreur, la première en France, vit s'ouvrir devant elle la porte des

salons. La duchesse du Maine, la marquise de Simiane, la duchesse de Gesvres, la présidente Berthier, la marquise de Lambert, mesdames de Pomponne et de Montchesne s'empressèrent de lui faire accueil.

Elle montra dans cette situation délicate un sentiment si juste des bienséances, une dignité si décente, un tact si fin, qu'elle devint bientôt la favorite du monde le plus qualifié et le plus élégant. Bientôt, on ne chercha plus à l'attirer chez soi : on se disputa l'honneur d'être reçu chez elle. « C'est une mode établie, écrit-elle, de dîner ou souper avec moi, parce que quelques duchesses m'ont fait cet honneur. Il est des personnes dont les bontés, dont les bienveillances me charment et me suffiraient, mais auxquelles je ne puis me livrer parce que je suis au public, et qu'il faut absolument ou répondre à toutes celles qui ont envie de me connaître, ou passer pour impertinente. Quelque soin que j'y apporte, je ne cesse pas de mécontenter. Si ma pauvre santé, qui est faible, comme vous savez, me fait refuser ou manquer à une partie de dames que je n'aurai jamais vues, qui ne se soucient de moi que par

curiosité, ou, si je l'ose dire, par air, car il en entre dans tout : « Vraiment, dit l'une, elle » fait la merveilleuse! » Une autre ajoute : « C'est que nous ne sommes pas titrées! » Si je suis sérieuse, car on ne peut être fort gaie avec bien des gens qu'on ne connaît pas : « C'est donc là cette fille qui a tant d'esprit? » dit quelqu'un de la compagnie. « Ne voyez-» vous pas qu'elle nous dédaigne, dit une » autre, et qu'il faut savoir du grec pour lui » plaire? » — « Elle va chez madame de » Lambert, dit une autre, cela ne vous dit-il » pas le mot de l'énigme? »...

Elle ne se laissait toutefois ni éblouir ni abuser par les succès de société. Elle sentait trop finement ce que les jouissances de cet ordre ont de vain. Elle souffrait même de la dispersion de soi que produit le monde. Sa correspondance est pleine d'aveux à cet égard. La même note y revient à chaque instant : « C'est une chose horrible que la dissipation où je suis » On y lit encore : « Je suis plus occupée que jamais du désir de devenir libre, et de n'avoir plus de cour à faire qu'à ceux qui, réellement, auront de la bonté pour

moi et qui satisferont et mon cœur et mon esprit. Je ne me soucie point de briller ; j'ai plus de plaisir cent fois à ne rien dire, mais à entendre de bonnes choses, à me trouver dans une société douce de gens sages et vertueux, qu'à être étourdie de toutes les louanges fades que l'on me prodigue à tort et à travers dans bien des endroits. »

D'ailleurs les fatigues de cette vie, ajoutées à celles du théâtre, excèdent ses forces physiques. Elle est toujours souffrante. Et pourtant, avec la nerveuse et vaillante énergie des femmes frêles, elle sort, reçoit, joue et travaille toujours. « Je n'ai pas eu douze heures de santé depuis que je vous ai vu. »... « Ma santé est assez languissante. » C'est le refrain final de presque toutes ses lettres. Elle écrit encore : « Ma santé me désespère et je ne suis pas maîtresse de la tristesse qu'elle m'inspire. Je trouve qu'il est plus difficile de prendre son parti sur une langueur éternelle que sur une maladie bien vive et bien déclarée. »

La vie à laquelle elle aspire de toutes ses forces, c'est la vie calme et retirée, les entretiens familiers, les longues lectures et les rêve-

ries solitaires. Un document suggestif à cet égard est l'inventaire qui fut dressé chez elle après sa mort et qui nous a été conservé.

Voici d'abord l'aménagement de sa chambre[1] : une tenture de damas cramoisi et de « six pièces de tapisserie de Flandre à verdure et petits personnages » couvre les murs et amortit les bruits du dehors. Près du grand lit à « tombeau », est une chaise longue, un canapé, un sofa, des fauteuils confortables, des guéridons finement sculptés, des écrans et des paravents de bois précieux, quelques tableaux de choix, un clavecin de laque de Chine, une bibliothèque garnie de quatre cents volumes, complètent le mobilier, sans compter les menus objets qui couvrent les tables et révèlent chez la maîtresse du lieu l'art délicat d'approprier à sa personne les moindres choses de la vie. C'est bien la demeure d'une femme qui se complaît en son logis et qui veut que tout y soit harmonieux, individuel et raffiné.

Ses toilettes, dont l'inventaire nous donne

1. Mademoiselle Le Couvreur habitait rue des Marais (aujourd'hui rue Visconti) un petit hôtel, tout proche de la maison où demeura la Champmeslé et mourut Jean Racine.

également la liste, ne portent pas un témoignage moins significatif de ses goûts d'intimité. Pour dix « habits » de ville et de soirée, elle possède quinze robes de chambre : « Une robe de chambre de gros de Tours couleur de rose, garnie de réseau d'argent ; une robe de chambre de damas blanc bordé de chenille ; deux robes de chambre de satin jonquille avec parements de fourrure et de marmouchy, etc... »

Ces indications, si sèche qu'en soit la teneur, nous permettent d'évoquer, en son cadre et en ses atours habituels, l'image de celle qui vivait parmi ces élégances et ces délicatesses. Nous la *voyons* maintenant, gracieuse et abandonnée, causant, au coin du feu et dans une lumière voilée, avec l'un ou l'autre de ses amis préférés, d'Argental, du Marsais, l'abbé d'Amfreville, le comte de Caylus. Ou bien elle nous apparaît toute seule, sur sa chaise longue, les yeux détachés du livre qu'elle tient à la main, perdue dans une longue rêverie, errant parmi ses souvenirs et ses regrets, savourant la paix douloureuse des âmes au fond desquelles d'anciennes amours dorment ensevelies, telle enfin qu'elle devait être le jour de décembre où elle

écrivait à l'un de ses confidents ce billet charmant :

« J'ai resté toute la journée chez moi, dans une langueur triste et pourtant point insupportable. J'ai fait des réflexions plus attendrissantes que noires. Vous ne connaissez pas cet état, parce que vous n'êtes ni faible, ni femme, ni mélancolique. Adieu, puissiez-vous conserver jusqu'à votre dernier jour cette heureuse santé et sécurité. »

*
* *

Ainsi s'achève, dans une expression de douceur, d'abandon et de mélancolie, la physionomie intime que nous avons tenté d'esquisser. Une certaine complexité s'y montre par endroits et nous avons dû y marquer plus d'un contraste. Comme tous les êtres qui vivent beaucoup par le cœur, mademoiselle Le Couvreur fut illogique et faible. Mais, dans ses contradictions et ses défaillances, elle ne fut jamais sans grâce. Et c'est pour elle un titre

suffisant à survivre dans notre souvenir, à ne pas périr tout entière dans l'oubli.

Car la grâce n'est pas, ainsi qu'on affecte trop souvent de le croire, quelque chose d'extérieur, une simple apparence, un vain ornement. Elle est une réalité intime, l'essence et comme le parfum de l'être; elle a pour principe la finesse des sens, l'élégance et la noblesse des instincts, le goût des choses élevées et délicates, l'aversion de tout ce qui est médiocre et n'excelle pas; elle suppose enfin le jeu libre et harmonieux des ressorts intérieurs, ou, comme disaient les Grecs, l'*euryhtmie* des mouvements de l'âme.

De là sa valeur morale et l'influence bienfaisante qu'elle exerce sur nos facultés aimantes. Elle est même, en un sens, supérieure aux commandements de la loi morale; car ceux-ci nous obligent, tandis qu'elle nous persuade. Or, ce qui importe n'est pas de contraindre, mais de persuader.

Et c'est aussi pourquoi nous trouvons en elle une source incomparable de jouissances et d'émotions; car elle est une œuvre d'art vivante. A un certain degré même, elle vaut les

plus parfaits chefs-d'œuvre. La grâce d'une La Vallière, d'une Henriette d'Orléans, d'une Aïssé, d'une Le Couvreur n'est-elle pas quelque chose d'aussi accompli que *Bérénice* ou la *Princesse de Clèves?* Et, pour être plus spontanée, en aurait-elle moins de prix?

LOUISE, REINE DE PRUSSE

LA NAISSANCE D UNE LÉGENDE

Il est à Charlottenbourg, au fond d'un parc silencieux, à l'extrémité d'une allée de cyprès, un très simple mausolée. C'est la sépulture du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, mort en 1840, et de son épouse, la reine Louise, morte en 1810. Dans la lumière bleuâtre qui descend de l'étroite coupole, leurs statues reposent sur des socles de marbre. Par un effet singulier, la reine attire et retient seule les regards; on ne voit qu'elle. Étendue, la tête un peu inclinée, les yeux clos, les bras ramenés sur la poitrine, les jambes croisées, recouverte, pour seul vêtement, d'un léger voile qui laisse transparaître

tout le corps, elle semble surprise dans son sommeil, et le profane qui la contemple, oubliant qu'elle est morte, subit la fascination de sa beauté. La figure a des contours d'une exquise pureté; les cheveux, relevés aux tempes, l'encadrent avec grâce, et l'on devine à travers le marbre leur sève puissante et la chaude couleur blonde qui les dorait jadis; la nuque est ronde, forte aussi, comme elle devait être pour n'avoir plié ni sous les coups de la fortune, ni sous l'outrage du vainqueur; la gorge, haute et ferme, semble palpiter encore, et, de la taille aux pieds, des formes pleines s'allongent onduleusement.

C'est la femme et non la souveraine que l'artiste a voulu sauver de l'oubli par cette œuvre de grand style; car le sarcophage ne porte aucun des emblèmes propres aux sépultures royales : ni sceptre, ni couronne, ni dais d'honneur, ni baldaquin, ni pompeuse épitaphe, ni figures allégoriques veillant aux coins du tombeau, nul attribut de majesté, nulle idée de gloire posthume : à peine, sur les cheveux, un petit diadème, ornement plutôt qu'insigne, rappelle-t-il que cette superbe créa-

ture fut reine autrefois. Mais voici que, de nos jours, après plus de soixante ans de silence absolu sur cette morte, une image idéale s'est levée mystérieusement du mausolée de Charlottenbourg, et la reine seule est apparue, plus grande qu'elle ne fut jamais de son vivant.

Poètes, artistes, biographes, l'exaltant au rang des héros de l'histoire nationale, l'ont à l'envi célébrée, et d'innombrables œuvres, statues, portraits, médailles, estampes, odes et élégies, histoires savantes et notices populaires lui ont décerné les honneurs de l'apothéose [1]. Ainsi glorifiée, elle a pénétré soudain si avant dans le cœur de la nation, elle y reçoit un culte si enthousiaste que, à n'en point douter, nous assistons là à l'éclosion d'une véritable légende.

1. Parmi les principales œuvres consacrées dans ces dernières années à Louise de Prusse, je citerai les beaux portraits de la reine et de ses deux fils par Steckfer (1886) et par Richter (1889), — le *Luisen-Denkmal* d'Encke érigé au Thiergarten en 1880, — l'histoire de *Luise, Königin von Preussen*, d'Adami (Berlin, 1876 et 1888) et, sous le même titre, celle de Kluckhohn (Berlin, 1876), — la correspondance de la reine dans les deux éditions d'Adolf Martin (Berlin, 1887) et de Braun (Berlin, 1888), enfin le recueil de poésies intitulé : *Die Königin Luise in der Dichtung*, de Belling. (Berlin, 1890.)

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Quelles causes assigner à cette tardive résurrection? Par quelles raisons, l'âme de tout un peuple se reconnaît-elle aujourd'hui dans cette figure évoquée du passé? C'est là ce que je voudrais étudier. L'heure n'est peut-être pas venue d'écrire l'histoire critique et détaillée de la reine Louise : les archives de Berlin gardent encore trop de secrets. Mais, pour l'objet particulier que je me propose, la vérité générale importe seule et les documents à notre disposition suffisent à la dégager.

I

C'est par sa beauté que la jeune princesse Louise de Mecklembourg-Strelitz, future reine de Prusse, se produisit pour la première fois sur la scène du monde, au mois de mars 1793. Elle venait d'arriver à Francfort. Malgré la tristesse des temps, la ville électorale était aussi animée qu'aux grands jours des couronnements impériaux; car la coalition y avait rassemblé une foule de princes allemands, et la présence momentanée du roi de Prusse était l'occasion de fêtes brillantes. Un soir, au théâtre, on avait vu apparaître, dans la loge de la princesse douairière de Hesse-Darmstadt,

une vision exquise de grâce féminine et de fraîcheur juvénile. Frédéric-Guillaume II, toujours amoureux ou prêt à l'être, malgré l'âge, n'avait eu de regards que pour elle, et, devant que la comédie fût terminée, avait prié qu'on la lui présentât. Elle s'était alors avancée avec une aisance si parfaite et un si charmant sourire, qu'il avait été ravi et lui avait adressé mille compliments. Le Prince Royal, qui, derrière son père, assistait à la scène, était demeuré silencieux, à son habitude ; mais son émotion avait été si profonde que, sur l'instant même, il s'était juré de n'avoir jamais d'autre femme que celle-là.

On sait ce que valent, pour l'ordinaire, de pareils serments et ce qu'il en faut rabattre quand le trouble de la surprise s'est dissipé. Mais le charme qui s'exhalait de la princesse Louise était d'une essence rare. Goethe, qui la vit à cette époque, rapporte qu'elle était semblable à « une apparition divine, » et il assurait, vingt ans plus tard, que rien n'avait pu effacer l'impression qu'il avait alors ressentie devant elle. Et puis, le Prince Royal de Prusse était parfaitement capable d'engager toute sa vie sur

un premier émoi. C'était une âme très simple, sensible et loyale. Loin de le dépraver, l'étrange éducation qu'il avait reçue au milieu des maîtresses de son père et dans le continuel scandale de la Cour de Potsdam l'avait replié sur lui-même et lui avait inspiré de bonne heure, avec le goût de la solitude, l'horreur des plaisirs et de la vie extérieure. Ces sortes de natures, tout en dedans, se livrent peu et s'éprennent rarement; mais lorsque leur sympathie s'éveille, elles aiment avec plus de force que les autres et se donnent sans réserve.

Le cœur de la jeune princesse parla-t-il de même en cette circonstance et se porta-t-il d'un pareil élan vers le royal fiancé qui s'offrait si ingénument à elle? Il est permis d'en douter. Si la nature avait donné au prince Frédéric-Guillaume les qualités sérieuses de l'âme et du sentiment, elle lui avait refusé le don qui les rend seul efficaces, la grâce : ni élégance dans la personne, ni agrément dans l'esprit; une pâle figure trop longue, des yeux sans éclat, où nulle pensée ne se reflétait, où jamais un sourire ne passait; des manières et une démarche toujours embarrassées, une parole

hésitante; une timidité insurmontable avec les hommes, même avec ceux de son âge; une gaucherie ridicule avec les femmes.

Mais, à défaut du cœur, la raison parlait si haut que c'eût été folie à la princesse Louise de ne pas l'entendre. Un mariage avec l'héritier présomptif du trône de Prusse était pour elle une fortune inespérée ; car la maison de Mecklembourg-Strelitz, d'où elle sortait, était pauvre, et ne comptait guère dans le corps germanique. Ses sœurs aînées n'avaient trouvé mari qu'à grand'peine, et la médiocrité des alliances qu'elles avaient contractées rendait encore plus éclatante celle que la chance lui présentait.

Quinze jours après la première entrevue, le prince Frédéric-Guillaume de Prusse et la princesse Louise de Mecklembourg-Strélitz étaient officiellement fiancés, et, six mois plus tard, mariés en grande pompe à Berlin.

La douce Marie Leczinska, transportée brusquement de la modeste maison de Wissembourg au palais de Versailles, ne dut pas être, j'imagine, plus étonnée ni plus dépaysée que la princesse Louise en arrivant à la cour de Frédéric-Guillaume II.

La société de Berlin traversait alors une profonde crise morale. Échappée à l'austère discipline du grand Frédéric, elle s'était ruée dans le plaisir, dans la licence effrénée. L'exemple partait de haut : le roi, veuf de mademoiselle de Voss, ne comptait pas moins de trois femmes vivantes: la princesse Élisabeth de Brunswick, qu'il avait répudiée, la princesse Louise de Darmstadt, avec laquelle il avait divorcé, et mademoiselle Doenhof, qu'il avait épousée morganatiquement. Il avait, de plus, une favorite en titre, madame Rietz, sans compter les maîtresses éphémères.

De leur mieux les courtisans imitaient le maître. Partout le vice, la corruption et la vénalité s'étalaient sans pudeur. Le dérèglement des idées n'était pas moindre que le désordre des mœurs. C'était le temps où la littérature organisait « la lutte contre la morale conventionnelle » et proposait à l'homme, comme idéal, « le bonheur par l'amour, mais sans devoirs; » — où le pasteur Schleiermacher prônait « le système des échanges », afin de remédier aux unions mal assorties ; — où Frédéric Schlegel proclamait que « les mariages

n'étaient, en général, que des concubinats, ou plutôt des essais provisoires du vrai mariage. »

Un tel milieu était plein de périls pour une princesse de dix-huit ans, déjà très féminine par ses instincts et par la conscience de sa beauté, livrée à un époux timide et inexpérimenté. Elle risquait d'y corrompre sa loyale et généreuse nature et de s'y dépraver à jamais.

Et, de fait, peu s'en fallut qu'elle ne se perdît au premier écueil. Deux mois ne s'étaient pas écoulés depuis le jour de son mariage qu'elle était compromise déjà par les assiduités de son cousin, le prince Louis-Ferdinand. Beau, élégant, d'un naturel chevaleresque et passionné, d'un charme exquis de manières et de parole, ce prince était le héros de Berlin : l'armée le chérissait, les femmes l'adoraient, et sa vie était un continuel roman. Acquérir du prestige aux yeux d'une créature aussi candide que la princesse Louise, s'emparer d'une âme aussi neuve, n'était qu'un jeu pour ce grand séducteur.

Que se passa-t-il entre eux? — Probablement rien de plus qu'il ne s'était passé vingt ans auparavant, à Trianon, entre la Dauphine de

France et le comte d'Artois. Toujours est-il que le Prince Royal, inquiété dans son bonheur, troublé dans sa confiance, arracha brusquement sa femme de Berlin et vint s'enfermer avec elle à Potsdam d'abord, puis plus loin, au château d'Oranienbourg, et bientôt dans une campagne plus reculée encore, à Paretz, sur la Havel. Et de quatre ans on ne les vit plus, ni l'un ni l'autre, à la cour.

Cette longue retraite la sauva. Le genre de vie qu'elle mena durant ces quatre années, dans la société de son indolent époux, d'un aide de camp taciturne et d'une vieille dame d'honneur, n'était pas, sans doute, celui qui convenait le mieux pour développer son esprit, pour former son jugement, pour l'initier aux affaires publiques, pour l'instruire, en un mot, dans le grand rôle de souveraine, tel qu'une Marie-Thérèse ou une Catherine II l'ont compris; mais il la disposait admirablement à la mission spéciale où elle était, dès ce jour, destinée.

Soustraite au commerce du monde, elle prit l'habitude de vivre sur soi-même, d'écouter son âme et de suivre ses pensées.

Elle lisait beaucoup : des romans, de la poésie, de l'histoire, mais au hasard, sans méthode, sans guide, sans personne avec qui échanger ses idées, car son époux n'ouvrait jamais un livre, ne parlait que d'économie rurale, passait le jour à pêcher à la ligne ou à tirer le lièvre et le reste du temps à jouer aux échecs. La promenade était, après la lecture, son occupation favorite; elle y trouvait un charme toujours nouveau, car elle avait le goût de la rêverie, un sentiment vif et délicat de la nature, et son âme, avide d'émotions, prête à s'épanouir, s'ouvrait d'elle-même à la poésie des choses qui l'entouraient. Enfin, aux heures de mélancolie, durant les après-midi brumeuses d'automne, pendant les sombres journées des hivers de Brandebourg, la musique, qu'elle aimait passionnément, lui était une précieuse ressource.

Ainsi se préparèrent en elle, à son insu, par le seul effet du recueillement où elle vivait, les qualités morales par lesquelles elle devait marquer sa trace dans le monde et accomplir son œuvre; ainsi s'entretint au fond de son cœur une certaine flamme qu'elle avait reçue

en naissant, que le milieu délétère de la société de Berlin eût certainement étouffée et que, plus tard, les orages de sa vie auraient attisée en vain, car le feu sacré qu'on laisse éteindre ne se rallume jamais.

Quand, le 16 novembre 1797, la mort de Frédéric-Guillaume II la rappela à Berlin, elle changea de cadre, mais non d'existence. Frédéric-Guillaume III, à peine couronné, entendit continuer sur le trône la vie simple, retirée et bourgeoise qu'il menait à Paretz. Du jour au lendemain, le ton, le train, l'étiquette même de la cour, furent transformés : plus de fêtes, plus de spectacles, plus de jeu, plus de soupers, trêve d'intrigues féminines et de scandales amoureux ; une véritable révolution.

La reine reprit, presque aux mêmes heures, ses occupations d'autrefois : elle recevait fort peu de monde, se retirait à la campagne dès la venue de la belle saison et demeurait absolument étrangère aux affaires de l'État, dont le roi ne l'entretenait jamais.

Mais si son rôle était nul dans le gouvernement de l'État, son action, — une action latente et inconsciente, — commençait à

s'exercer autour d'elle, et déjà le prestige de sa royauté idéale était fondé.

Elle était revenue de Paretz plus belle et plus séduisante encore. Sous l'influence de la maternité (elle avait deux fils), ses formes s'étaient développées. Sa physionomie, un peu indécise auparavant, avait pris une expression définitive; sa voix même, dont le timbre argentin était un peu frêle, avait acquis une sonorité plus chaude et des inflexions plus caressantes; tout son être s'était épanoui, tout son charme était sorti, et maintenant elle était vraiment femme, dans la pleine possession de sa beauté. Ceux qui la virent à cette époque sont unanimes dans leur enthousiasme. Si l'opinion des poètes reçus à Potsdam, de Hiller, de Richter, de Schiller même, pouvait paraître suspecte de courtoisie, celle d'un étranger aussi sincère et judicieux que le comte de Ségur est digne de foi : « L'un des souvenirs qui me restent de mon voyage à Berlin, écrit-il dans ses *Mémoires*, est l'admiration que m'inspira la belle et spirituelle reine de Prusse dans une audience où, grâce aux impressions laissées par mon père, j'eus l'honneur d'être admis

seul en sa présence. Il me semble voir encore cette princesse à demi couchée sur un riche sofa; un trépied d'or était près d'elle; un voile de pourpre oriental recouvrait légèrement et laissait apercevoir sa taille élégante et gracieuse. Il y avait dans le son de sa voix une douceur si harmonieuse, dans ses paroles une séduction si aimable et si touchante, dans son attitude tant de charme et de majesté, que, interdit pendant quelques instants, je me crus en présence de l'une de ces apparitions dont les récits fabuleux des temps antiques nous ont retracé l'image enchanteresse [1].

Il n'est pas jusqu'aux femmes qui ne rendissent hommage à cette triple souveraineté de la grâce, de la jeunesse et de la beauté. Un témoignage d'une valeur et d'une compétence particulières à cet égard est celui de madame Vigée-Lebrun, qui vint à Berlin en 1801 et fit, d'après la Reine, deux portraits au pastel. « La Reine, déclare-t-elle, eut la bonté de me faire dire d'aller la trouver à Potsdam, où elle désirait que je fisse son portrait. Je partis;

1. Comte de Ségur, *Histoire et Mémoires*, II, 210. Année 1803.

mais ici ma plume est impuissante pour peindre l'impression que j'éprouvai la première fois que je vis cette princesse. Le charme de son céleste visage, qui exprimait la bienveillance et la bonté, dont les traits étaient si réguliers et si fins ; la beauté de sa taille, de son cou, de ses bras, l'éblouissante fraîcheur de son teint, tout enfin surpassait en elle ce qu'on peut imaginer de plus ravissant. Elle était en grand deuil, coiffée avec une couronne d'épis de jais noir, ce qui, loin de lui nuire, rendait sa blancheur éclatante. Il faut avoir vu la reine de Prusse pour comprendre comment, à son premier aspect, je restai d'abord comme charmée [1]. »

C'est aux heures sereines de l'année que la nature produit sa plus belle floraison : c'étaient en effet des heures sereines que traversait l'épouse de Frédéric-Guillaume III, et qui étaient d'autant plus douces à vivre qu'au milieu des tempêtes déchaînées sur l'Europe, la Prusse, depuis dix ans, était seule à jouir de la paix.

1. Madame Vigée-Lebrun, *Souvenirs*, II, 90.

II

Dans cette atmosphère tranquille, la nouvelle de la violation du territoire prussien d'Anspach par l'armée française en marche sur Ulm avait éclaté soudain, comme un coup de foudre dans un ciel sans nuages. L'émotion extraordinaire que cet incident produisit à Berlin, la colère du roi, la stupeur des ministres, la fureur de l'armée, la passion subite qui s'empara des esprits les plus modérés, retentirent profondément au cœur de la reine. Elle sentit avec une vivacité extrême l'affront qui venait d'être infligé à sa couronne, et elle applaudit avec enthousiasme aux mesures militaires que

Frédéric-Guillaume ordonna sur-le-champ pour la réparation de son honneur et la défense de ses États.

Mais quand, la première heure passée, le roi, effrayé lui-même des résolutions hardies qu'il avait osé prendre, chercha par tous moyens à en atténuer l'effet ou à en éluder les conséquences, elle fut aussi troublée et perplexe que lui; elle le suivit dans toutes les contradictions politiques où il se laissa entraîner; elle ne sut ni le fortifier ni l'éclairer, parce qu'il n'y avait encore dans cette jeune femme ni la raison d'une conseillère ni l'âme d'une inspiratrice.

Pourtant c'était beaucoup déjà que son regard eût dépassé le cercle des intérêts et des affections personnelles où elle avait vécu jusqu'à ce jour, qu'elle eût respiré un air plus vif, chargé de senteurs généreuses, et qu'elle eût tressailli au souffle d'une grande idée.

Un événement survint alors qui, achevant ce premier éveil intérieur, amena chez la reine une crise décisive.

Le 25 octobre 1805, le tsar Alexandre arrivait à Berlin. Avant de rejoindre son armée

en Autriche, il voulait tenter un dernier effort pour arracher le roi de Prusse à l'inaction et le gagner à la cause des coalisés.

Cette visite inattendue avait jeté Frédéric-Guillaume dans un grand trouble. En quinze jours, son violent courroux contre Napoléon était tombé. La prise d'Ulm et la course victorieuse des Français sur le Danube lui avaient donné à réfléchir ; les imprudences de sa conduite et de son langage dans l'affaire d'Anspach lui apparaissaient dans toute leur gravité: la démarche du tsar allait maintenant le compromettre sans retour. N'osant ni accepter ni décliner l'alliance qui se présentait à lui, également effrayé des conséquences de l'un et l'autre parti, il cherchait à différer au moins l'instant des explications et des responsabilités. Il promenait l'empereur Alexandre de Berlin à Potsdam et de Potsdam à Berlin, le comblait d'honneurs et de fêtes, mais écartait si habilement les confidences, trouvait tant de prétextes à esquiver les *a parte* et se rendait si bien insaisissable à son hôte, que celui-ci, cinq jours après son arrivée, n'avait pu s'ouvrir encore de l'important objet de son voyage.

Et cependant le temps pressait, chaque heure qui s'écoulait marquait un nouveau pas de Napoléon vers Vienne, aggravait le péril de la monarchie autrichienne et exposait à un désastre les armées russes déjà postées sur l'Inn.

Enfin, le 30 octobre, Frédéric-Guillaume, à bout de subterfuges, pressé de toutes parts, avait dû se rendre.

L'histoire n'est plus à faire de ce qui se passa alors entre les deux souverains, de la résistance désespérée du roi aux supplications d'Alexandre, de sa résignation finale au fatal traité de Potsdam qui assurait pour un avenir prochain le concours de la Prusse à la coalition.

De toutes les instances qui agirent alors sur le roi, les plus pressantes, peut-être les seules efficaces, furent celles de la reine.

Quelques jours de présence, quelques heures d'entretien avaient suffi au tsar pour prendre sur elle un empire absolu.

Peu d'hommes, certes, étaient plus captivants qu'Alexandre : jeune, beau, d'une élégance supérieure, doué d'une ardente faculté d'aimer que de grandes amours avaient encore déve-

loppée, il possédait au plus haut degré la séduction de parole et de manières naturelle aux Slaves. Il y avait en outre dans sa personne un mélange singulier de sincérité et d'artifice, de grandeur vraie et de majesté affectée, une bizarre combinaison de héros et d'acteur très propre à frapper l'imagination des femmes. Tel, il avait charmé déjà la reine Louise lorsque, trois ans auparavant, il était venu saluer Frédéric-Guillaume III à Memel. Et depuis lors, le souvenir de cette visite, courte comme une apparition, avait entretenu en elle un sentiment incertain, voilé, furtif.

Ce serait pourtant une erreur grossière et d'un esprit bien superficiel d'attribuer à des causes aussi médiocres et banales l'influence extraordinaire que le tsar exerça soudain sur elle en la revoyant à Berlin. Quoi qu'on ait pu rapporter du manège amoureux où, pour la conquérir, il déploya toutes ses grâces, c'est par des voies moins vulgaires qu'il pénétra dans son âme. Le secret du succès d'Alexandre fut d'avoir aperçu cette vérité morale observée si finement par madame de Staël : « Les femmes allemandes font de la coquetterie avec

de l'enthousiasme, comme on en fait en France avec de l'esprit et de la plaisanterie. »

Dans leurs longs tête-à-tête, que le roi se gardait bien de troubler, il lui parla un langage si grand, si noble et si exalté, il excita en elle de si beaux transports, qu'il lui apparut comme un demi-dieu supérieur à tous les hommes et digne de leur commander : elle crut avoir devant les yeux le type idéal du souverain. Ce fut une révélation. Elle n'avait trouvé jusqu'alors en Frédéric-Guillaume que les qualités moyennes de l'administrateur et les vertus bourgeoises de l'époux ; elle apprenait maintenant qu'il est pour les chefs de peuples des marques particulières d'élection ; que l'héroïsme, l'amour de la gloire, l'orgueil chevaleresque, l'ascendant moral, la passion entraînante sont leurs attributs naturels. Paré de ces dons prestigieux, l'empereur Alexandre allait au-devant du beau rêve qu'elle portait en son âme. Aussi, le vrai sentiment qu'elle lui voua fut-il celui de l'admiration, d'une admiration où sans doute il entrait aussi quelque tendresse, car chez une nature sensible les fibres profondes se tiennent entre

elles, et quand l'une est vivement touchée toutes résonnent, mais où l'esprit et l'imagination eurent toujours plus de part que le cœur.

Le tsar, désormais, pouvait poursuivre son voyage, il laissait derrière lui une alliée éprise et fidèle, pénétrée de cette reconnaissance instinctive que, selon le mot de Goethe, on garde toujours à ceux en qui l'on s'est pour la première fois clairement réfléchi.

Ses adieux furent un coup de maître. Il devait quitter Potsdam le 4 novembre à minuit. Au moment de prendre congé de ses hôtes, il exprima le désir d'aller s'agenouiller au tombeau de Frédéric II. Il fallut en toute hâte faire ouvrir la petite église de la Garnison, où reposent ces restes illustres. A la pâle lueur de quelques torches, le tsar, Frédéric-Guillaume et la reine descendirent dans la crypte funèbre. La majesté du lieu, la gravité des circonstances, l'heure, les ombres, les flambeaux, tout contribuait à rendre saisissante et solennelle cette visite aux mânes de Frédéric. Soudain, comme entraîné par l'émotion, l'empereur Alexandre se jeta sur le sarcophage, le baisa avec ferveur; puis, se relevant vers le roi et la reine, leur

fit, en les embrassant, serment d'une éternelle amitié. Sa berline de voyage l'attendait au portail de l'église : il y monta précipitamment et partit au grand trot de ses six chevaux, impatient d'aller accomplir les destinées qui l'attendaient en Autriche.

Dès lors, la reine Louise fut transformée. De paisible et quelque peu indolente qu'elle était auparavant, elle se montra soudain ardente et belliqueuse, sa réserve habituelle disparut ; ses discours s'exaltèrent, une flamme plus chaude brillait dans ses yeux : comme une femme que la passion a visitée, elle semblait vivre d'une vie nouvelle et supérieure.

L'étonnement était général de la voir ainsi : « La reine, écrivait le ministre de France, n'est pas reconnaissable depuis la visite de l'empereur Alexandre. »

Austerlitz la surprit dans cet élan d'enthousiasme. Elle en fut, sur le coup, plus déçue encore qu'affligée, tant elle croyait son héros invincible ; mais elle se ressaisit aussitôt et, dans la stupeur profonde où le roi, les ministres, toute la cour, restaient plongés, elle fut la première à recouvrer ses esprits. La guerre à la

France, la guerre immédiate lui apparut comme une évidente et impérieuse nécessité.

Une seule idée, au contraire, se faisait jour dans l'âme terrifiée de Frédéric-Guillaume, c'est que le désastre des Russes était pour lui un dernier avertissement de la fortune.

La crise qui survint alors accentua encore le désaccord des deux époux et fit ressortir toute l'opposition de leurs natures morales. Dans les derniers jours de novembre, M. d'Haugwitz avait été dépêché de Berlin vers Napoléon pour lui imposer la médiation prévue par le traité de Potsdam et le forcer à la paix. Avant même que l'envoyé prussien eût exhibé ses lettres de créance, la journée du 2 décembre avait changé la face de l'Europe, et, les rôles étant subitement renversés, celui qui était venu pour faire la loi avait dû la subir. Le 15 décembre 1805, jour même où Frédéric-Guillaume avait promis aux coalisés de se joindre à eux si Napoléon ne consentait à mettre bas les armes, M. d'Haugwitz avait été contraint de signer sur l'heure, à Schœnbrunn, un traité qui, au prix du Hanovre, faisait de la Prusse l'alliée de la France.

Le premier mouvement de Frédéric-Guillaume en prenant connaissance des étranges engagements souscrits par son ministre avait été de se révolter : il ne pouvait admettre qu'on disposât ainsi de lui sans façon, ni qu'on lui dictât ainsi ses alliances. Et, comme il n'avait pas la conscience facile de Frédéric II, comme il prétendait au contraire apporter dans la politique les scrupules les plus délicats de la morale privée, il s'indignait qu'on eût osé lui jeter pour gage de sa défection la plus riche dépouille de la coalition, le patrimoine même des rois d'Angleterre, l'électorat de Hanovre.

Mais, repousser le traité qu'on lui apportait, c'était la guerre. Or, la guerre lui inspirait une répugnance invincible, non qu'il fût lâche et incapable de courage personnel, mais parce que toute responsabilité l'effrayait, parce qu'il se sentait impropre à l'action militaire, parce qu'enfin le souvenir des maux dont il avait été le témoin pendant la campagne de 92 hantait toujours son imagination. Éperdu, il tenait conseils sur conseils, flottait entre tous les avis, se lamentait désespérément, puis peu à peu, les jours se succédant, il se faisait à l'idée de

ratifier au moins en principe le pacte de sa servitude.

Quand la reine le vit prêt à s'humilier, elle fut remplie de douleur. Laissant à M. de Hardenberg et aux autres adversaires de M. d'Haugwitz le soin d'invoquer les raisons politiques qui pouvaient militer encore en faveur d'une rupture avec la France, elle fit aux sentiments du roi un appel passionné : elle le suppliait de repousser avec éclat le don du Hanovre comme un présent ignomineux et perfide, de se rappeler la parole d'amitié et de fidélité qu'il avait jurée au tsar, de placer au-dessus de toute considération le souci de sa dignité et l'honneur de sa couronne. Ou bien, trahissant le secret de son rêve intime, elle cherchait à le tenter par de brillantes perspectives : « C'était peut-être à lui, disait-elle, qu'était réservée la gloire de vaincre Napoléon ; il fallait peut-être un héritier du grand Frédéric pour terrasser celui à qui nul encore n'avait pu résister sur les champs de bataille de l'Europe. » Et comme il demeurait inerte à ces discours, elle lui reprochait amèrement son apathie, s'oubliant jusqu'à lui dire que

l'armée douterait de son courage s'il tardait plus longtemps à tirer l'épée.

Mais, lorsque le roi se fut définitivement résigné aux faits accomplis, lorsque le traité de Schœnbrunn modifié, ou plutôt aggravé à Paris, porta ses premières conséquences, lorsqu'il fallut s'excuser aux yeux de l'Europe d'envahir le Hanovre, courber la tête devant les invectives de l'Angleterre, et, comble de honte, subir pour prix d'un tel abaissement les dédains et les affronts de Napoléon, la généreuse nature de la reine Louise se révolta, et la passion qui depuis deux mois couvait en elle éclata tout entière.

Il y eut alors à la cour de Berlin un vrai parti de guerre, parce qu'il ne manquait plus qu'une âme pour unir en un parti tous ceux qui, souffrant de l'attitude pusillanime du roi, réclamaient une politique plus digne et plus énergique. On se réunissait presque chaque soir dans le salon de la reine. Là, venaient le prince Louis-Ferdinand, rentré en faveur depuis les derniers événements, et sa sœur la princesse Radziwill, d'un naturel non moins chevaleresque et passionné, la jeune et belle princesse Guillaume

de Prusse, que ses admirateurs surnommaient la « Velléda germanique, » le prince de Hohenlohe, le baron de Hardenberg, le baron de Stein, le général Rüchel, le général Blücher. Et tous, s'exaltant à l'envi, déclamaient contre le « César d'aventure » que les Français s'étaient donné pour maître, contre ses rapts odieux, contre le scandale de son titre impérial, contre le péril croissant de ses ambitions ou bien changeant de ton, ils raillaient sans pitié les façons de parvenu de ce « brigand couronné », les mœurs de sa famille, la tenue de sa cour, et les prétentions de sa noblesse improvisée.

En vain, le roi, qui fuyait ces réunions, reprochait-il à la reine de tolérer autour d'elle un pareil langage : elle se disait fière de l'inspirer, et, loin de se calmer, elle l'encouragea de plus belle.

Bientôt, sous son influence, les têtes se montèrent à un tel degré d'excitation, qu'un soir, au sortir du palais, une troupe de jeunes officiers de la garde alla sous les fenêtres de M. d'Haugwitz insulter ce ministre, auteur de l'alliance française, et briser à coups de pierre les vitres de son hôtel.

Dans la crise que traversait la Prusse, le personnage de la reine sortait ainsi de l'ombre où il s'était complu jusqu'alors et passait peu à peu au premier plan. Toutefois, son rôle, dans le prologue du drame qui se préparait, n'était nullement celui d'une femme politique au sens habituel du mot; car, outre qu'elle n'avait ni l'esprit d'autorité ni le génie de l'intrigue et de l'action, elle restait comme par le passé à l'écart des conseils du cabinet et se souciait peu du détail des affaires diplomatiques et militaires. Mais elle traduisait avec une vivacité extraordinaire le sentiment de malaise et d'humiliation qui commençait à se répandre par toute la Prusse, et prêtait une voix expressive aux protestations, confuses encore, de la conscience nationale.

C'est précisément la simplicité de ce rôle, où elle mit toute son âme, qui allait faire son succès auprès des masses.

L'armée, la première, la comprit et lui fit ovation. C'était l'armée, en effet, qui souffrait le plus de l'état des choses. Entourée de belligérants, seule en Europe, depuis 1795, elle n'était pas sortie de ses casernes; elle avait

assisté, spectatrice impassible, à dix années de luttes héroïques telles que le monde n'en avait jamais vu ; le souvenir de ses gloires passées lui rendait l'inaction insupportable ; l'attitude timorée de son roi l'humiliait ; à tout prix, elle voulait se battre.

La première manifestation de ses sentiments pour sa souveraine fit grand éclat. Le 5 mars 1806, en pleine revue, le comte de Kalkreuth, qui commandait les dragons d'Anspach, sollicita du roi la faveur pour son régiment de porter désormais le nom de la reine. Présentée ainsi publiquement, cette demande plaçait Frédéric-Guillaume dans un singulier embarras : il avait le sens trop droit pour ne pas prévoir les conséquences d'un assentiment, mais de quel prétexte eût-il couvert un refus ? Même au point de vue de la stricte discipline, la requête qu'on lui adressait était correcte ; car le régiment d'Anspach avait reçu du grand Frédéric, en récompense de ses exploits pendant la guerre de Sept ans, le privilège d'exprimer directement ses désirs ou ses doléances au roi, sans passer par la voie hiérarchique des inspecteurs généraux et du ministre de la

guerre. Il octroya donc, et de mauvaise grâce, ce que dans son for intérieur il eût voulu décliner.

L'effet de cette mesure fut considérable. Elle créa subitement à la reine une popularité immense parmi les officiers comme parmi les soldats, et son nom, à peine connu la veille, fut acclamé aussitôt dans tous les corps de troupe et dans toutes les garnisons. D'instinct et spontanément, l'armée, saluant en elle un nouveau chef, se plut à incarner dans cette jeune femme les idées d'honneur militaire et d'orgueil national que, jusqu'au règne actuel, les rois de Prusse avaient si hautement personnifiées.

Heureuse de se sentir comprise, devinée plutôt, par la partie qu'elle considérait comme la plus noble de son peuple, elle ne connut plus de mesure dans l'expression de ses sentiments contre la France. En présence du roi atterré, elle accusait les ministres de réduire la Prusse à la honte, et prêchait ouvertement la guerre à Napoléon.

L'adversaire qu'elle provoquait aussi audacieusement n'était pas homme à tolérer qu'un

roi, qui se disait encore son ami et qu'il s'était lié par des traités formels, laissât tenir auprès de lui un pareil langage.

Vers les premiers jours de juin 1806, l'orage qui menaçait depuis si longtemps semblait donc sur le point d'éclater, tout faisait présager la guerre et chacun s'y disposait, quand Frédéric-Guillaume, se ressaisissant à l'approche du péril, dans un de ces mouvements subits de volonté dont les natures les plus faibles sont capables par accès, fit connaître à tous par un exemple éclatant qu'il était seul maître et juge des destinées de son peuple et que nul, si haut placé qu'il fût, n'avait droit de contrecarrer sa politique. Il donna ordre à la reine de quitter Berlin et d'aller attendre aux eaux de Pyrmont que l'agitation dont elle était cause se fût apaisée. Le soin de sa santé servit de prétexte à cet exil momentané; mais nul n'en fut dupe, car on sut aussitôt qu'avant de s'éloigner, elle avait dû faire acte de soumission, recevoir en faveur le ministre d'Haugwitz qu'elle avait si vivement attaqué, convenir de ses torts envers lui et promettre au roi de ne plus retomber à l'avenir dans ses fautes.

Quand elle ne fut plus là, un grand silence se fit à la cour, une grande accalmie dans les esprits. Et, pendant quelques semaines, on put croire que le fléau de la guerre serait détourné de la Prusse.

Mais les causes d'un conflit avec la France étaient depuis si longtemps posées, tant d'événements et de malentendus les avaient renforcées depuis un an, qu'il ne dépendait plus d'aucune volonté particulière d'en arrêter les effets : les nécessités supérieures qui tôt ou tard dominent l'action des individus entraient en jeu.

Lorsque, dans les premiers jours du mois d'août, la reine revint de Pyrmont, la rupture était virtuellement accomplie entre le roi Frédéric-Guillaume et l'empereur Napoléon. Si l'on négociait encore, on en était à la dernière phase de la procédure diplomatique et déjà les armées rivales se rapprochaient du pays de Thuringe. Un enthousiasme extraordinaire accueillit la souveraine. Comme si l'on n'eût attendu qu'elle, les manifestations publiques prirent, dès son retour, un caractère plus grave. Des bandes parcouraient les rues en proférant

des cris de guerre; des scènes tumultueuses se produisaient chaque soir au théâtre où l'on jouait *le Camp de Wallenstein*, de Schiller; des officiers allaient aiguiser leurs épées sur le perron de la Légation de France : un esprit de vertige et d'erreur entraînait d'un mouvement irrésistible toute la Prusse à la ruine.

Le jour où, vêtue aux couleurs des dragons d'Anspach, la reine Louise traversa la ville en tête de son régiment qui se rendait aux frontières, sa vue excita un véritable délire. On l'applaudissait, on l'acclamait, tous les cœurs battaient à l'unisson du sien, tant son visage radieux respirait la confiance et promettait le succès.

A cette heure-là, c'était elle, aux yeux de tous, la vraie souveraine. Elle seule, à cette heure, représentait son peuple dans le grand drame historique où s'allait jouer la fortune de la Prusse, tandis qu'à ses côtés Frédéric-Guillaume, atterré, comme écrasé par la fatalité, muet et blême, ne semblait plus qu'un fantôme de roi.

III

Le 21 septembre, la reine quittait de nouveau Berlin, mais rayonnante de joie cette fois : elle accompagnait son époux à Naumbourg, sur la Saale, où l'armée s'était concentrée déjà sous les ordres du duc de Brunswick.

Son départ avait rencontré auprès des conseillers du roi une vive opposition. Inquiets de voir se continuer devant l'ennemi les intrigues des coteries de la cour, ils représentaient que la place d'une femme n'était pas dans un quartier-général; ils disaient que la présence de la reine au milieu des troupes serait une gêne pendant les marches et les étapes, un grave

embarras les jours de bataille, un souci terrible en cas de malheur. Peut-être la reine se fût-elle rendue à ces objections, si son vœu le plus ardent n'eût été précisément conforme au désir secret du roi. Depuis que la guerre était déclarée, Frédéric-Guillaume était, en effet, profondément abattu, et l'idée de se séparer de la reine en un pareil moment, la crainte de tout perdre en la perdant aggravaient son état moral. Loin donc de la dissuader, il lui avait laissé entendre qu'un précieux appui lui manquerait si elle ne restait auprès de lui. Et, fière de cette marque de confiance, elle l'avait aussitôt suivi.

Un singulier état d'esprit régnait dans l'armée lorsque le roi et la reine parvinrent à Naumbourg. On n'avait pas encore affronté ni même aperçu l'ennemi, et pourtant la confusion était déjà dans les états-majors et le découragement dans les troupes.

L'arrivée de Frédéric-Guillaume n'était guère faite pour remédier à ces dispositions morales. L'ignorance où l'on était encore de la marche des Français et du point où il les fallait attendre lui causa tout d'abord une inquiétude extrême.

Il passait des journées entières, des journées dont chaque minute était précieuse, à tenir conseil, remettait vingt fois en délibération les mesures les plus urgentes, n'osait prendre parti ni pour la tactique d'expectative proposée par le duc de Brunswick, ni pour la marche en avant réclamée par le prince de Hohenlohe, opposait à chaque avis nouveau une objection nouvelle, ne tranchait rien, mais contrariait tout et paralysait ainsi l'attaque aussi bien que la défense. Ou bien, hors du conseil de guerre, se retrouvant avec ses ministres civils qu'il avait amenés, il se demandait si l'attente d'une dernière offre d'arrangement n'était pas l'explication de la lenteur inaccoutumée de Napoléon à engager les opérations, et il cherchait encore à entamer des pourparlers diplomatiques.

Mais quand le malheureux combat de Saalfeld, où le prince Louis-Ferdinand trouva la mort, l'eut définitivement éclairé sur les véritables intentions de son adversaire, sur l'irrémédiable nécessité, sur la pressante et terrible réalité de la guerre, il tomba anéanti, dans une prostration d'où ni ses généraux, ni ses conseillers

favoris ne pouvaient le tirer. A cette heure où les plus graves décisions s'imposaient, où l'armée affolée par la soudaineté d'un premier échec cherchait autour d'elle à qui se rallier, il restait enfermé dans le château de Weimar, condamnant sa porte, en proie à la plus morne douleur et aux plus sombres pressentiments.

Alors ce fut la reine qui sortit et se montra aux troupes. Sur les routes, à travers les bivouacs et les cantonnements, du plus loin qu'on apercevait sa robe blanche, on l'acclamait. Souriante encore dans sa fière beauté, relevant d'un mot, d'un geste heureux les esprits abattus, inspirant à tous une confiance qui déjà n'était plus dans son cœur, elle passait, et quelque chose de l'âme de la patrie semblait passer avec elle. Cette noble figure de femme attirait ainsi sur elle les regards que son triste époux aurait mal soutenus et sauvegardait en les personnifiant les traditions militaires de la maison royale de Prusse.

Cependant, l'heure critique approchait. Le 12 octobre, au soir, alors qu'on croyait encore avoir les Français au loin devant soi, on apprit soudain à Weimar qu'ils étaient maîtres

déjà du cours de la Saale, bien au delà et en arrière des lignes prussiennes, et que le lendemain peut-être on serait coupé de la retraite sur l'Elbe. Après toute une nuit et toute une matinée perdues en hésitation, le roi se mit en marche avec le duc de Brunswick vers Auerstaedt, laissant le prince de Hohenlohe à Iéna.

La reine, accompagnée de sa grande-maîtresse et de deux demoiselles d'honneur, sortit de Weimar en berline, à trois heures de l'après-midi. Deux heures plus tard, près du petit village d'Eckartsberg, un aide de camp, accourant à bride abattue, se jeta à la tête des chevaux de la voiture royale. Au nom du roi, il conjurait la reine de ne pas aller plus avant : la cavalerie française parcourait la vallée à deux lieues de là, et des masses ennemies se détachaient au loin.

Force lui fut de rebrousser chemin et de retourner à Weimar. Tout le long de la route, les troupes qu'elle croisait, comprenant à son retour qu'elles allaient enfin se battre, la saluaient et l'invoquaient avec le même enthousiasme que les jours précédents lorsqu'elle visitait leurs cantonnements ; mais c'était elle

maintenant qui avait le plus besoin d'être soutenue et réconfortée, car la pensée de la bataille où se précipitait cette masse humaine, la conscience de sa propre responsabilité dans la lutte où elle avait engagé son pays, le sentiment des périls qu'allait courir son époux et que seule elle ne partageait pas, lui remplissaient l'âme de tristesse.

A Weimar, où elle ne parvint que tard dans la soirée, un souci plus grave l'attendait. On venait d'y recevoir du prince de Hohenlohe, qui avait pris position en arrière d'Iéna, les plus inquiétantes nouvelles. Or six lieues à peine séparent Iéna de Weimar, et le séjour de cette dernière ville n'offrait plus aucune sécurité. Avec une énergie et une franchise qu'autorisait son ancien dévouement, le général Rüchel lui représenta qu'elle devait partir pour Berlin et sur l'heure ; qu'en demeurant plus longtemps à Weimar elle courait le risque d'être surprise et enlevée par les Français, et que, d'ailleurs, son salut importait maintenant au sort de l'État, car s'il arrivait malheur au roi dans le combat, ce serait à elle de le remplacer.

Après une longue lutte, elle se rendit à ces vives instances. La nuit se passa à lui chercher des chevaux pour la route, tout ce qui était en état de porter harnais ayant été requis et emmené par le train de l'armée, et à lui tracer un itinéraire détourné par Göttingen et Brunswick, la voie directe par Halle et Wittenberg étant déjà coupée.

Le 14 octobre, à cinq heures du matin, elle monta dans sa berline. Un escadron de cuirassiers avait mission de l'escorter jusqu'à ce qu'elle fût hors de la zone des opérations, à l'abri des atteintes de la cavalerie française qui poussait dans tous les sens des pointes hardies.

L'aube de cette journée d'automne était glaciale et blafarde. Un brouillard épais flottait sur la campagne, enveloppant toutes choses comme d'un linceul de tristesse, et de gros nuages voilant le soleil couraient sur le ciel.

Malgré le mauvais état des chemins défoncés par les dernières pluies et par le passage de l'artillerie, la voiture de la reine allait d'un train rapide vers Erfurth quand tout à coup un essieu se rompit. Tandis qu'on tâchait à réparer l'accident, un bruit sourd se fit entendre

du côté d'où l'on venait, suivi aussitôt de longues et violentes détonations. La bataille d'Iéna s'engageait. Il n'y avait plus une minute à perdre. Abandonnant la berline brisée, on fit monter la reine dans la calèche découverte où se trouvaient déjà ses deux demoiselles d'honneur, et, grand trot, on continua la route.

On marcha ainsi tout le jour en côtoyant la forêt de Thuringe, pour ne s'arrêter qu'à la nuit, à Heiligenstadt au pied du Hartz. Depuis Weimar on avait parcouru plus de trente-cinq lieues. Le lendemain, dès la première heure, il fallut repartir, et l'on parvint le soir à Brunswick, capitale du duché. En même temps que la reine, un courrier y arrivait d'Auerstædt. Parti la veille dans l'après-midi, il avait passé par des chemins de traverse pour annoncer à la cour ducale que le duc de Brunswick était mortellement blessé; il ajoutait que le maréchal de Mollendorf avait été aussi frappé à mort, qu'un grand nombre d'officiers et des milliers d'hommes étaient tombés depuis le matin sur le champ de bataille, que le roi avait eu deux chevaux tués sous lui et que, à l'heure où on l'avait expédié du quartier-

général, toute la cavalerie se massait pour tenter un suprême effort.

Sous le coup de ces désolantes nouvelles qui lui rendaient l'incertitude plus cruelle, la reine reprit immédiatement la route de Berlin. Blottie au fond de sa voiture, tremblante de froid et d'angoisse, silencieuse, elle se laissait aller aux plus sombres pressentiments quand, le quatrième jour du voyage, aux environs de Tangermünde, dans le Brandebourg, un officier envoyé au-devant d'elle lut remit une lettre écrite le 14 octobre au soir par le colonel de Kleist, aide de camp du roi. Elle y lut ces seuls mots : « Le roi est vivant, la bataille est perdue. — Où est le roi, où est l'armée ? s'écria-t-elle aussitôt. — Le roi, répondit l'officier, je ne sais ; l'armée, elle n'existe plus. »

La panique régnait à Berlin le soir où elle y arriva, car on connaissait depuis la veille le double désastre d'Iéna et d'Auerstædt. Et même, dans la crainte où l'on était de voir apparaître les Français aux portes de la ville, on avait emmené à Schwedt sur l'Oder les enfants royaux.

Brisée de douleur et de fatigue, la malheu-

reuse reine repartit dès le lendemain matin pour les rejoindre.

L'ennemi s'avançant à marches forcées, Schwedt déjà n'était plus une retraite assez sûre. Il fallut chercher refuge à Stettin d'abord, puis à Cüstrin.

Frédéric-Guillaume venait d'y entrer, dans le triste appareil d'un roi fugitif.

On était au 21 octobre. Donc, depuis que sur la route de Weimar ils s'étaient séparés, neuf jours à peine s'étaient écoulés, et tout n'était plus que ruine autour d'eux; plus d'armée, la capitale abandonnée, la moitié du royaume envahi, les plus belles forteresses investies ou enlevées: neuf jours avaient suffi pour que l'œuvre du grand Frédéric s'effondrât jusqu'à la base.

Le roi était anéanti. Là-bas, à Auerstædt, dans l'atmosphère stimulante de la bataille, il s'était comporté avec vaillance. A l'heure où la fortune l'abandonnait, il avait en vain cherché la mort. Par deux fois, il avait conduit à la charge le régiment des dragons de la reine, et chaque fois un cheval était tombé sous lui. Mais la défaite, la course affolée au milieu

des soldats jetant leurs armes, invectivant leurs officiers, l'insultant lui-même; le contact, jour et nuit, de tout ce qu'il y a de misère et de lâcheté humaines dans une armée en déroute, puis cette traversée furtive de sa capitale, et la fuite reprise pour s'arrêter, Dieu savait où! c'était trop d'émotions pour un caractère aussi faible. Il voulait la paix à tout prix, implorait de Napoléon au moins un armistice, promettait de contremander l'arrivée imminente des Russes ses alliés, s'humiliait devant son vainqueur et offrait de se lier à lui « par une inaltérable intimité ».

Il était urgent pour l'honneur de la monarchie prussienne que la reine reprit place aux côtés de son époux. Quand tout le monde autour d'elle désespérait, quand les ministres non moins abattus que leur souverain ne parlaient que de traiter, quand des généraux comme le prince de Hohenlohe et Blücher capitulaient avec les derniers débris de l'armée, quand des garnisons entières mettaient bas les armes sans combat, quand Spandau, Hameln, Nieubourg, Plassenbourg, Stettin, Cüstrin, Magdebourg, toutes les places fortes saisies d'un même ver-

tige, ouvraient leurs portes à la première sommation, quand tout ressort semblait brisé dans le cœur des hommes, la reine seule se dressait fière, inébranlable, et prêchait la résistance à outrance. On lui reprochait en vain d'être plus insensée encore qu'au mois de septembre quand elle avait fait déclarer la guerre, car ce qui était inopportun dans ce temps-là était devenu impossible aujourd'hui : elle se révoltait contre l'évidence des faits au nom d'une vérité supérieure dont elle prétendait avoir en elle l'éclatante révélation.

Elle apportait à la défense de ses idées une telle opiniâtreté, une foi si ardente, et les personnages qui l'entouraient étaient si peu maîtres de leurs pensées, si troublés dans leurs desseins, qu'elle finit par leur imposer sa volonté. Ce fut un éclair de joie pour elle dans ces jours sombres lorsqu'elle arracha au roi éperdu le retrait de sa demande d'armistice et l'ordre de continuer la lutte.

Quelle que fût sa fermeté d'âme, quelque confiance qu'elle affectât en ses inspirations, il semble pourtant qu'au lendemain de cette grave décision, la perspective des nouveaux

abîmes où elle lançait son pays l'effraya, et que, prise d'un doute horrible, écrasée sous le poids de ses responsabilités, elle eut une défaillance. C'était par un soir lugubre de décembre, à l'étape d'Ortelsbourg, tandis qu'elle fuyait avec son époux à travers les forêts de noirs sapins et les tristes plaines de la basse Pologne : elle fit un retour vers le passé, scruta sa conscience, s'accusa de tous les malheurs de son peuple, et faible, l'âme en détresse, fondit en sanglots. La crise finie, elle eut l'idée, afin d'en fixer le souvenir, d'inscrire sur un carnet qui ne la quittait jamais les beaux vers de *Wilhelm Meister :* « Celui qui jamais ne mangea son pain mouillé de larmes, qui jamais ne passa les tristes nuits assis sur sa couche et sanglotant, celui-là ne vous connaît point, ô puissances célestes ! Vous introduisez une malheureuse créature dans la vie, vous la laissez devenir coupable, et vous l'abandonnez à sa peine, car toute faute s'expie sur la terre. »

Puis elle se releva apaisée, rassurée, et désormais inébranlable.

Mais si ses forces morales croissaient dans le malheur, ses forces physiques commençaient à

s'épuiser. Sa santé, qui avait toujours été si délicate, ne pouvait résister aux épreuves de toute sorte qu'elle endurait depuis le début de la guerre.

En arrivant à Königsberg, le 9 décembre, elle fut saisie de frissons et d'une lassitude extraordinaire. Le lendemain, la fièvre typhoïde se déclarait et la mettait au plus mal. Vers le dixième jour de la maladie, dans un intervalle de conscience, elle s'informa des derniers combats, de l'arrivée des Russes, du progrès de l'invasion. On dut lui apprendre que, les Français n'étant plus qu'à quelques journées de marche de Königsberg, le roi allait être contraint de se séparer d'elle et de s'enfuir encore plus loin, à l'extrémité de ses États. A cette nouvelle, elle protesta de toutes ses forces qu'elle aussi voulait partir, opposant à tous les arguments du roi, des médecins, de ses dames d'honneur cette seule réponse : « J'aime mieux remettre mon âme à Dieu que tomber entre les mains de l'ennemi. » Cette pensée d'être captive des Français et de servir au triomphe de Napoléon lui causait une telle angoisse, ses supplications étaient si éloquentes,

sa voix brisée trouvait des accents si énergiques et exprimait une volonté si arrêtée, qu'il fallut lui céder. Le 5 janvier 1807, par un froid terrible, elle partit presque mourante pour Memel, la dernière ville de la Vieille-Prusse, aux confins de la Lithuanie russe : on croyait qu'elle succomberait en route. Ce fut, en effet, durant trois jours et trois nuits, un voyage lamentable, le long de lagunes gelées, sous le vent glacial de la Baltique, dans une continuelle tourmente de neige. Un soir, la malheureuse reine n'eut d'autre abri qu'une hutte abandonnée, sans porte, sans fenêtre et sans feu. Un miracle, si elle respirait encore en arrivant à Memel !

A peine convalescente, elle poursuivit le rôle qu'elle s'était assigné désormais, celui de ne pas désespérer.

La petite ville de Memel offrit alors un spectacle d'une rare grandeur morale. Une pâle et faible femme portait dans son cœur la conscience nationale de tout un peuple. Jamais la patrie prussienne n'avait été aussi réduite : jusqu'au delà de la Vistule elle était envahie et soumise ; à peine entre le Niémen et la Bal-

tique une mince lisière de territoire échappait à la conquête. Et pourtant, en un sens, jamais elle n'avait été plus grande; car jamais elle n'avait encore évoqué dans une âme allemande une vision aussi haute.

Depuis près d'un demi-siècle, sous l'influence de l'école philosophique et littéraire qui fonda la supériorité de l'Allemagne dans l'ordre intellectuel, l'idée de la patrie s'était abolie : un humanitarisme vague s'y était substitué. Herder avait flétri les sentiments patriotiques comme « indignes de citoyens du monde ». Schiller s'écriait: « Vous seriez fous, Allemands, de prétendre former une nation; contentez-vous d'être hommes. » Et Goethe écrivait : « Le patriotisme, que Dieu nous en préserve! »

Si les esprits supérieurs pensaient ainsi et l'élite de la société avec eux, la masse du pays, incapable de transcendance, était tombée à la plus profonde apathie politique et au plus bas égoïsme. Indifférente à la triste équipée de 1792, elle avait salué avec joie l'humiliante paix de Bâle. Et maintenant elle assistait sans tressaillir aux désastres inouïs de la monar-

chie, à cet effondrement subit de tout l'État; elle acceptait sans révolte, sans explosion de douleur ni de colère, la domination étrangère et accueillait tranquillement les vainqueurs [1].

Ce fut donc par une inspiration subite et spontanée que la reine Louise, devançant les temps marqués pour le réveil de l'esprit national, conçut dans son âme l'idée sublime de la patrie. Elle avait enfin trouvé l'objet du grand amour que son cœur appelait et que les affections rencontrées ou ébauchées par elle jusqu'alors ne lui avaient point offert.

Du coup, ce qui est l'effet ordinaire de l'enthousiasme, elle devint insensible à tout ce qui pouvait atteindre sa croyance, et les événements n'eurent plus de prise sur elle. Ainsi, on reculait chaque jour d'échec en échec, et déjà l'on prévoyait qu'un lendemain de défaite, il faudrait abandonner le territoire prussien et

1. La Prusse était moralement si atteinte que, à part Humboldt, elle a du chercher hors de son sein les hommes qui l'ont relevée après Tilsit : Stein était Nassovien et Scharnhorst Hanovrien. De même elle n'a fourni personne à la brillante pléiade des créateurs du patriotisme allemand : Fichte et Koerner étaient Saxons; Niebuhr, Holsteinois; Savigny, Hessois; Arndt, Suédois de Rügen; Uhland, Wurtembergeois; Rückert, Bavarois, etc.

suivre sur le sol russe la fortune du tsar. Que lui importait, à elle? N'était-elle pas assurée du succès définitif? Partout où l'entraînerait sa destinée errante, à Wilna ou à Riga comme à Memel, elle retrouverait les mêmes raisons de lutter, d'espérer et d'entretenir l'espérance autour d'elle.

Aussi quand, le 13 février, après la sanglante et infructueuse bataille d'Eylau, Napoléon offrit à Frédéric-Guillaume, pour prix d'une paix séparée, la restitution immédiate de ses États jusqu'à l'Elbe, elle n'admit pas un seul instant qu'on pût accueillir ces propositions inespérées, et ce fut elle encore qui, contre le sentiment du roi, contre l'avis pressant de ses conseillers, par des prodiges d'énergie, fit congédier sans réponse le plénipotentiaire français [1].

Le désastre même de Friedland (14 juin 1807) ne put l'abattre.

1. On lit dans la correspondance de Joseph de Maistre : « Saint-Pétersbourg, mars 1807. — La Prusse vient d'être tentée de nouveau. Le général Bertrand est venu offrir au roi les plus belles conditions s'il voulait faire la paix et se détacher de la Russie, mais il a tenu bon. A présent, il est ferme comme un roc, car le *courage* ne l'abandonne ni jour *ni nuit*... »

Mais la nouvelle de la défection des Russes, suite de cet irréparable échec, la terrassa. Quand elle apprit que le tsar, abandonnant la cause de son allié, avait signé un armistice particulier et posé les armes, elle comprit que tout était fini et elle murmura ces mots : « Dieu juste, pourquoi nous avez-vous délaissés? Dieu pitoyable, quelles fins poursuivez-vous donc en nous? » Pendant plusieurs jours elle resta dans les larmes.

Cependant, l'heure critique de sa vie allait sonner et l'événement qui devait le plus contribuer à laisser d'elle une image idéale dans la mémoire de son peuple était commencé.

Depuis le 24 juin, Frédéric-Guillaume était allé rejoindre le tsar à Tilsit. Auprès du brillant Alexandre, il faisait une figure déplorable.

Objet de peu d'empressement de la part de Napoléon, témoin importun du subit enthousiasme de son allié de la veille pour leur commun vainqueur, les embarrassant tous deux, autant par sa présence indiscrète à leurs entretiens que par son inhabileté physique à les suivre durant leurs longues et rapides chevauchées sur les bords du Niémen; sans grâce

dans le malheur, toujours maussade au contraire, le teint brouillé, l'aspect lamentable, récriminant sur le passé ou cherchant maladroitement à s'en justifier, il négociait en vain depuis dix jours pour disputer les lambeaux de son royaume à la conquête.

L'énormité des sacrifices qu'on exigeait de lui et l'attitude impassible de Napoléon à son égard l'avaient jeté dans une de ces crises de prostration où l'infortuné souverain perdait jusqu'au sentiment de sa dignité. Le voyant en si fâcheux état, le comte de Kalkreuth eut l'idée d'appeler la reine à Tilsit; elle seule, pensait-il, pouvait, dans cette conjecture suprême, sauver la situation: elle relèverait le moral de son époux, elle rappellerait au tsar les serments de Potsdam, elle intercéderait enfin auprès de Napoléon, et le grand charme qui était en elle, ce charme de séduction auquel nul encore n'avait résisté, agirait peut-être sur l'âme du vainqueur.

Quand elle reçut, à Memel, la lettre par laquelle le roi la suppliait d'accourir à Tilsit, elle devint toute pâle, chancela et s'effondra en sanglots. Les personnes qui étaient là crurent

qu'elle venait d'apprendre quelque catastrophe nouvelle.

Napoléon lui inspirait, en effet, une telle horreur que la pensée d'aller l'affronter, de se présenter suppliante devant lui la bouleversait jusqu'au fond de l'être. Dans le vainqueur d'Iéna, ce n'était pas seulement le fléau de sa patrie qu'elle détestait, c'était aussi l'homme qui depuis deux ans l'avait elle-même si cruellement insultée. L'une des faiblesses de Napoléon était de couvrir de calomnies et d'outrages les adversaires dont le patriotisme lui faisait obstacle. Ni des hommes d'État tels que Hardenberg et Cobentzel, ni des femmes telles que l'impératrice d'Autriche et la duchesse de Saxe-Weimar n'avaient trouvé grâce devant lui. Mais à l'égard de la reine Louise, ses insultes avaient été particulièrement violentes. Dès l'entrée en campagne, le premier *Bulletin de la Grande Armée* l'avait dénoncée à la France et à l'Europe comme l'auteur responsable de la guerre : « ...La reine de Prusse est à l'armée, habillée en amazone, portant l'uniforme de son régiment de dragons, écrivant vingt lettres par jour pour exciter de toute part l'incendie. Il

semble voir Armide, dans son égarement, mettant le feu à son propre palais, etc. » Presque chaque jour, les *Bulletins* suivants l'avaient reprise à partie, passant tour à tour de l'invective à la dérision, tantôt faisant d'elle, comme la Cléopâtre du poète latin, une sorte de *fatale monstrum* funeste au genre humain, tantôt raillant la frivolité de son esprit, ses goûts romanesques et le désordre où l'on avait trouvé, à Charlottenbourg, les papiers d'État et les portraits du tsar mêlés, dans ses tiroirs, aux chiffons et aux dentelles parfumées. Forçant le ton, les journaux à la solde du quartier impérial l'avaient traitée de façon plus dure encore. Enfin l'empereur lui-même, publiquement, à tout propos, avait parlé d'elle et de son culte pour Alexandre avec des plaisanteries de corps-de-garde.

Chacune de ces attaques avait profondément blessé la reine, et tant de griefs personnels, ajoutés aux malheurs publics, avaient exaspéré sa souffrance.

Elle partit donc pour Tilsit, l'âme triste jusqu'à la mort, convaincue qu'elle marchait à un sacrifice, mais persuadée qu'une expiation était

nécessaire au salut de son peuple et qu'il était juste qu'elle en fût la victime.

Si, à distance, ces sentiments pouvaient paraître exagérés, qu'importe? L'impression de la souffrance est absolue pour celui qui l'endure, et la conscience de chacun est la seule mesure de ses émotions.

Le 6 juillet, dans l'après-midi, comme elle entrait à peine dans la petite ville lithuanienne où se réglaient alors les destinées du monde, on introduisit soudain auprès d'elle l'empereur Napoléon. Elle lui adressa d'abord quelques paroles banales, car elle était très émue.

Mais, se reprenant bientôt, elle parla de l'objet de son voyage, qui était d'obtenir pour la Prusse une paix acceptable. « Comment, lui dit-il, avez-vous osé me déclarer la guerre? » Elle repartit avec dignité : « Sire, la gloire du grand Frédéric nous a trompés : elle était si illustre, que cette erreur nous était bien permise. »

Alors elle sollicita la restitution de la Silésie, de la Westphalie et de Magdebourg. Il protesta qu'une pareille demande était immodérée,

insensée, qu'il y songerait pourtant ; puis, détournant l'entretien, il lui fit compliment du goût de sa toilette et palpa, en s'informant du tissu, l'étoffe soyeuse de sa robe. Elle l'interrompit d'un geste un peu hautain : « Sire, parlerons-nous chiffons dans un moment aussi solennel ? » Les larmes lui montaient aux yeux.

Le soir venu, elle dîna, en grande cérémonie, entre l'empereur Alexandre et Napoléon. Celui-ci s'évertua pendant tout le repas à se montrer aimable. Certes, il était capable quand il le voulait d'exercer une puissante attraction, car il possédait au plus haut degré la chaleur entraînante et communicative du langage ; mais la qualité première du charme, le tact, lui manquait ; il savait subjuguer les âmes, il ne les séduisait pas.

Ce soir-là, pendant la première partie du repas, il ne cessa de raconter en riant à ses convives les incidents, les moins flatteurs pour leur amour-propre, de la campagne qu'il venait de mener contre eux, trouvant plaisant, par exemple, de rappeler à la reine que, le jour d'Iéna, elle avait bien failli

être enlevée par les hussards de Murat [1].

Elle, au contraire, ne fut que charme et séduction. Tour à tour sérieuse et enjouée, pressante et insinuante, toujours maîtresse de soi, toujours consciente de son rang, de sa race et de sa beauté, elle se révéla aux yeux de Napoléon, étonné, une créature exquise et supérieure. A la fin de la soirée, elle l'avait visiblement captivé, elle le dominait, elle lui arrachait en souriant de bienveillantes assurances, de vagues promesses.

Quand elle prit congé de lui, personne parmi les assistants ne doutait qu'elle n'eût cause gagnée, et elle-même passa la nuit dans les plus grandes espérances.

Le lendemain, qui s'annonçait si radieux, fut un jour tragique. L'arrêt de mort de la Prusse était depuis trop longtemps porté dans la pensée de Napoléon, pour qu'aucune volonté, aucune influence pût en suspendre l'exécution : le 8 juillet au soir, le démembrement de la

1. On lit dans les *Mémoires* de Ségur (III, chap. III) au récit de la bataille d'Iéna : « Quand j'annonçai à l'empereur que nous avions failli prendre la reine, sa voix s'anima en me répondant : « C'eût été justice ! Elle l'avait bien mérité. C'est elle qui est la cause de la guerre !.... »

monarchie prussienne était consommé. Et Napoléon écrivait à l'impératrice Joséphine : « La reine de Prusse est réellement charmante, elle est pleine de coquetterie pour moi ; mais n'en sois pas jalouse ; je suis une toile cirée sur laquelle tout cela ne fait que glisser. Il m'en coûterait trop cher de faire le galant. »

Vingt-quatre heures plus tard la reine quittait Tilsit. En recevant les adieux de Napoléon, elle lui dit ces simples mots : « Sire, vous m'avez cruellement trompée. » Sans se défendre, il lui offrit une rose qui s'épanouissait au balcon de la fenêtre. Un instant, elle hésita à l'accepter, mais, se ravisant subitement : « Au moins avec Magdebourg, murmura-t-elle. — Je ferai observer à Votre Majesté, répondit-il durement, que c'est moi qui offre et Elle qui reçoit. » Ce furent leurs dernières paroles.

IV

La supériorité de sa nature permit à la reine Louise de se retrouver intacte au lendemain d'une telle épreuve. Il y eut là chez elle un signe évident de noblesse et d'élection.

Une pensée, à l'exclusion de toute autre, occupa dès lors son esprit, le relèvement de la Prusse.

Un rare instinct de divination lui désigna immédiatement l'homme qui était seul capable d'entreprendre cette tâche écrasante, le baron de Stein.

C'est elle vraiment qui le ramena aux affaires. On l'avait disgracié quelques mois

auparavant à la suite d'un conflit avec le cabinet privé du roi, et l'orgueilleux conseiller ne voulait plus reparaître dans une cour qui avait méconnu ses services. A Nassau, où il s'était retiré, la reine le fit supplier, conjurer en son nom d'oublier le passé et de venir assumer auprès d'elle le lourd fardeau qu'elle lui destinait. Stein se rendit à ces instances. Elle l'accueillit comme un sauveur, et, en dépit des coteries hostiles, elle le fit investir d'une autorité jusqu'à ce jour sans exemple.

Ce fut alors entre ces deux esprits si différents, opposés même, à tant d'égards, une entente absolue parce qu'une seule pensée les inspirait tous deux.

Dès le début, elle fit à leur commun accord le sacrifice des principes et des préjugés auxquels, par naissance, elle était le plus attachée. La conviction de Stein était, en effet, qu'un grand soulèvement national pouvait seul sauver l'Allemagne et que, pour intéresser les masses populaires aux destinées de la patrie, il les fallait appeler à la liberté civile et politique dont elles avaient été jusqu'alors exclues. Ni la

nouveauté, ni la hardiesse d'une telle réforme qui n'allait à rien moins qu'à renverser les anciennes distinctions de castes et à renouveler les bases séculaires de la société germanique n'arrêtèrent un instant la reine : elle fut la première à comprendre la grande idée d'où étaient sortis ces projets révolutionnaires, et, de toutes ses forces, elle s'appliqua à les faire réussir. Tandis que Stein, sans cesse sur la brèche, tenait tête aux furieuses attaques de ses adversaires, elle le défendait auprès du roi toujours prêt à trahir son ministre et à retomber sous l'influence de ses anciens serviteurs, ou bien elle le soutenait contre lui même aux heures de lassitude et de découragement.

En retour, elle lui demandait de s'attacher un peu à elle, de ne pas l'abandonner à sa solitude morale et de l'aider aussi dans la lourde tâche qu'elle s'était à elle-même assignée. Comme une pensée unique emplissait son âme, elle n'eut pas de secret pour son confident. L'extrême simplicité et l'étroitesse de l'existence qu'on menait à Memel facilitaient d'ailleurs les rapports de la souveraine et du premier ministre : nul cérémonial, nulle

distraction, nul mouvement, un train des plus modestes, la Cour réduite à moins de vingt personnes.

Dans cette vie, la reine avait de grands loisirs, qu'elle employait à lire : Stein intervint dans ses lectures et les dirigea toutes vers l'histoire, celle de la Grèce et de Rome, celle de l'Allemagne surtout, dont jusqu'alors on ne s'occupait guère, même dans les universités.

Peu de jours se passaient sans qu'il s'entretînt avec elle du livre qu'elle avait entre les mains; quand le surcroît de travail le retenait chez lui, il lui demandait les notes qu'elle avait prises et les lui renvoyait le lendemain avec ses impressions personnelles en marge. Il s'attachait principalement à lui montrer, dans le cours des âges, les peuples courageux survivant aux pires désastres et trouvant dans leurs défaites mêmes le principe d'une grandeur nouvelle; il convoquait à son aide les exemples et les arrêts de l'histoire pour lui prouver qu'une société est toujours telle que la font les millions de volontés individuelles qui s'exercent dans son sein, forte ou avilie, prospère ou misérable, selon qu'elles sont énergiques ou

lâches, et qu'en un sens donc une nation crée elle-même ses destinées. Ou bien elle le consultait sur la méthode à suivre pour élever ses fils. Leur éducation, qui l'intéressait fort peu autrefois, était devenue son plus cher souci. Puisque le défaut de sérieux avait attiré sur la génération présente de si épouvantables malheurs, elle voulait avant tout donner à ses enfants les qualités du caractère et de la conscience. Son rêve était qu'on pût dire d'elle dans l'avenir ; « Elle a donné le jour à des hommes dignes de régner sur la Prusse. » Stein la confirmait dans cette façon de comprendre sa mission éducatrice, car il pensait aussi que les qualités morales étaient seules précieuses à l'heure actuelle, et qu'il importait plus de préparer à la patrie des âmes que des intelligences. Et tandis que ces deux esprits se communiquaient leur flamme, quelque chose déjà de leur chaleur se propageait au dehors, et l'œuvre de la résurrection allemande germait obscurément.

La formation du *Tugendbund* en fut le premier symptôme. Cette idée d'une immense association qui réunirait tous les citoyens dans

la continuelle pensée et dans le secret effort de la revanche, fut accueillie avec enthousiasme par la reine. Elle eut le pressentiment immédiat de ce qui allait en sortir de grand et de fortifiant pour l'Allemagne, et quand elle vit, dès les premiers temps, l'empressement de tous, nobles et artisans, bourgeois et militaires, professeurs et étudiants à s'y enrôler, elle tressaillit d'allégresse. Très secrètement, avec toute la discrétion que lui imposaient son rang et les circonstances, elle s'institua la protectrice du Bund. Comme toujours, c'était auprès du roi qu'elle avait le plus à faire. Le malheureux Frédéric-Guillaume, qui croyait continuellement voir rôder autour de lui les espions de la police impériale, éprouvait une sorte de terreur dès qu'on lui parlait du *Tugendbund*. Elle parvint pourtant à lui arracher une approbation formelle des statuts, et même à obtenir l'envoi de quelque argent à la caisse de la Société. Elle se fit ainsi l'âme silencieuse et cachée de cette vaste conspiration du patriotisme qui, de proche en proche, gagna bientôt tous les pays germaniques.

Sous l'impression des nouvelles qui lui

venaient de toute part, elle se laissait aller déjà aux plus grandes espérances et croyait voir se rapprocher le terme de ses épreuves, quand soudain retentirent à Königsberg, où la Cour venait de se transporter, les accusations terrifiantes du *Moniteur français* contre Stein.

La reine connut alors la pire des hontes nationales : la soumission, en pleine paix, à un ordre venu de l'étranger.

Quand, pour conjurer le nouvel orage qui grondait sur sa tête, Frédéric-Guillaume eut sacrifié son ministre, dont il supportait d'ailleurs impatiemment l'énergique et audacieux caractère ; quand Stein, chassé de sa patrie, dépouillé de ses biens, poursuivi jusque dans ses affections intimes, fut allé chercher au fond de l'Autriche une retraite où ne put l'atteindre la haine clairvoyante de Napoléon, elle se sentit si seule et si accablée que, pour la première fois, vraiment elle désespéra.

L'arrivée inattendue de l'empereur Alexandre à Königsberg ne put la tirer de son affliction. Il revenait, encore enivré, des fêtes magnifiques d'Erfurth, et au passage il voulait donner à ses anciens amis une marque de sympathie.

Dans le malheur, la beauté de la reine Louise s'était non pas altérée, mais transformée. Son teint avait pâli, le sourire qui lui était habituel avait disparu de ses lèvres, même une légère teinte de bistre cernait ses yeux. Mais jamais elle n'avait atteint à un pareil charme d'expression. Ému de pitié devant cette triste et noble figure, troublé peut-être au fond de sa conscience par de vagues remords, le tsar lui exprima en la quittant le désir de la revoir bientôt à Saint-Pétersbourg avec son époux.

Cette invitation délivrait Frédéric-Guillaume d'un si cruel embarras, qu'il l'accepta sur-le-champ. Depuis plus de trois mois que sa capitale était évacuée, il n'osait ni y rentrer ni en demeurer plus longtemps éloigné; car, si les Français n'étaient plus dans Berlin, ils étaient encore tout autour, à Magdebourg, à Wittenberg, à Torgau, à Stettin, à Cüstrin, à Stralsund et à Glogau. Or, d'aller s'enfermer dans ce cercle de fer, c'était s'exposer à être enlevé de son palais dès le moindre dissentiment et à subir le sort que le malheureux Ferdinand VII avait trouvé à Bayonne; et de rester à Königsberg sans motif plausible, c'était d'autre part

risquer d'irriter Napoléon en le soupçonnant de déloyauté et de perfidie.

Un voyage en Russie, une visite au tsar, au meilleur ami de la France, offrait au roi une excellente occasion d'ajourner son retour à Berlin et de gagner du temps, ce qui était l'unique, l'éternelle ressource de ce triste esprit.

La reine se résolut avec peine à l'accompagner. Elle prévoyait les commentaires qu'on ne manquerait pas de faire si elle prenait part à ce voyage, et elle se refusait à les provoquer [1]; mais les prières du roi finirent par la décider.

Parti de Königsberg le 27 décembre 1808, le couple royal arriva le 7 janvier 1809 à Saint-Pétersbourg.

1. Les commentaires, en effet, allèrent leur train. A Saint-Pétersbourg l'entourage de la princesse Narischkine, dont le tsar commençait à se détacher, tint les propos les plus désobligeants sur la reine Louise. Mais l'ambassadeur de France fut particulièrement grossier dans ses appréciations : « Caulaincourt, écrit Joseph de Maistre dans sa *Correspondance* (5/17 janvier 1809), s'est peu gêné pour désapprouver le voyage. Il a dit sans façon chez la princesse Dolgorouki : Il n'y a point de mystère à ce voyage, la reine de Prusse vient *coucher* avec l'empereur Alexandre. »

Ce fut, pendant un mois, une série ininterrompue de spectacles, festins, parades, bals masqués, illuminations sur la Néva, tout ce que l'imagination somptueuse d'Alexandre pouvait inventer pour faire oublier à ses hôtes leurs misères présentes et sa trahison passée. Au milieu de ces fêtes, la reine passait gracieuse, souriante, adorée, mais cette vie brillante ne la touchait plus guère : tant de splendeurs et d'hommages succédaient à trop de tristesses et d'humiliations.

Lorsque le 12 février 1809 elle se retrouva dans le vieux château de Königsberg, elle put écrire en toute sincérité à son amic madame de Berg : « Je suis revenue telle que j'étais partie. Rien ne m'éblouit plus, mon royaume n'est plus de ce monde. »

Elle entrait d'ailleurs dans une ère nouvelle d'angoisses, car l'Autriche tentait en ce moment un suprême effort pour secouer le joug formidable que depuis cinq années la domination napoléonienne faisait peser sur l'Europe. L'entrée des Français à Vienne, la victoire de Wagram, la paix de Schönbrunn et, conséquence honteuse de cette paix, le mariage de

Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise furent pour la pauvre reine de Prusse autant de coups qui la frappèrent au cœur.

Elle comprit alors que la résurrection de l'Allemagne ne s'accomplirait qu'après de longs efforts, et un secret instinct l'avertit qu'auparavant elle devrait mourir; mais sa foi dans l'avenir demeura intacte. « Certainement des jours meilleurs viendront, écrivait-elle à son père. Je ne puis croire que l'empereur Napoléon soit ferme et assuré sur son trône resplendissant. Il n'agit pas d'après les lois éternelles; son but n'est pas légitime, son ambition n'a d'autre fin que son intérêt personnel. Or la vérité et la justice seules sont immuables. Certainement des temps meilleurs viendront... mais sans doute je ne les verrai pas. »

Ainsi, après Wagram comme après Tilsit, quand partout en Allemagne les têtes se courbaient devant la force victorieuse et que les âmes les mieux nées, lasses de lutter, acceptaient la servitude, la reine Louise ne se résignait ni se décourageait ; elle ajourna ses espérances, elle ne les abdiqua pas.

Il fallait qu'elle eût en elle une force extraordinaire de volonté et de conviction pour ne pas désarmer en présence des faits accomplis; car, depuis le départ de Stein, elle n'avait plus personne pour la comprendre, personne pour la soutenir, et tout le monde auprès d'elle, le roi plus que les autres, s'humiliait devant Napoléon. Sa grande consolation, sa seule aide morale, dans ces tristes jours, fut la lecture assidue des *Psaumes*, qu'elle appelait un « alleluia dans les larmes ». Ces incomparables productions du génie hébreu, ces beaux chants nés sur les bords de l'Euphrate au temps de la captivité lui allaient au cœur. Elle les lisait dans le ravissement et trouvait leur exquise poésie en merveilleux accord avec ses sentiments intimes. S'appropriant leurs plaintes ardentes et leurs fières assurances, elle en appelait, avec Israël, au grand jour de Jéhovah contre l'iniquité triomphante, contre le règne de la force et de l'orgueil, et son âme pleine de foi dans l'éternelle justice s'élançait résolument vers l'avenir.

Le 23 décembre 1809, après trois ans d'absence, elle fit sa rentrée dans la capitale. Elle

se promettait depuis longtemps une grande joie de ce retour à Berlin, elle n'y trouva qu'un sujet nouveau d'alarmes : des avis expédiés de Paris assuraient que Napoléon, impatient des retards apportés par la Prusse épuisée au paiement de ses contributions de guerre, se préparait secrètement à lui arracher encore un morceau de territoire.

Un besoin impérieux de repos la détermina, vers le milieu de juin, à aller passer quelques jours à Neu-Strélitz, chez son père. Le 25 juin 1810, elle quitta Charlottenbourg. Les personnes qui l'accompagnaient furent frappées de sa tristesse. Quoiqu'elle se dît heureuse de revoir sa famille qu'elle n'avait pas embrassée depuis six ans, elle ne cessa de pleurer tout le long de la route, soit qu'elle eût perdu la faculté du bonheur, soit que toute émotion ne pût désormais se traduire en elle que par des larmes.

A Hohen-Zieritz, résidence d'été du duc de Mecklembourg-Strelitz, l'accueil des siens lui donna un éclair de gaîté ; mais les premiers épanchements passés, elle retomba dans une profonde mélancolie, en proie à de sombres

pressentiments. Quelques jours après son arrivée, elle dut prendre le lit : des spasmes violents l'étouffaient. Bientôt elle éprouva une douleur à la poitrine et elle cracha le sang.

Le roi, mandé en toute hâte de Berlin, arriva aussitôt avec ses deux fils aînés. Elle le reconnut encore ; mais le mal avait fait de si rapides progrès et la torturait à tel point qu'elle n'avait plus la force de parler. Le 18 juillet, elle entra en agonie, et, le lendemain, dans un spasme, elle expira. Elle avait trente-quatre ans.

Mourir sans avoir abordé aux terres promises ni même les avoir saluées de loin, — cette dérision suprême de la fortune cruelle était le dernier coup réservé à la reine Louise : elle disparaissait à l'heure où son rêve allait se réaliser, à la veille de Moscou, de Leipzig, de Waterloo.

V

A la nouvelle de sa mort, un souffle, un tressaillement passa sur les pays germaniques, comme si son âme, devenue libre, sortait des étroites limites où la défaite avait confiné son essor et prenait possession d'un domaine où Napoléon n'avait plus de prise, celui des consciences de tout le peuple allemand. Aux jours de la revanche, Arndt et Kœrner l'invoquèrent dans leurs chants belliqueux ; son image sembla flotter encore en tête des régiments prussiens franchissant le Rhin, et, le 30 mars 1814, le premier cri de Blücher découvrant Paris des hauteurs de Montmartre fut :

— Enfin, la reine Louise est vengée !

Puis l'oubli s'étendit sur elle. Après l'avoir sincèrement pleurée, le roi, qui vécut vieux, convola en secondes noces, et nul n'éveilla plus le souvenir de l'infortunée souveraine.

A l'apothéose tardive qu'on lui décerne aujourd'hui, des causes très diverses ont coopéré.

Il a fallu d'abord un concours singulier de mémorables événements ; la suprématie de la Prusse a été fondée et l'empire d'Allemagne restauré par le propre fils de celle qui avait vu sa patrie vaincue à Iéna et démembrée à Tilsit.

Là est la raison première, la raison véritable et profonde du mouvement qui, de nos jours, porte les esprits à idéaliser la reine Louise. Une légende est nécessaire aux origines de la grande œuvre nationale où les Hohenzollern ont attaché leur nom, parce qu'il n'est pas d'exemple d'une grande fondation qui n'ait une légende à son début, et parce qu'il n'est pas de peuple qui, plus que le peuple allemand, ait subordonné sa narration historique à sa tradition poétique.

Le même instinct qui dans l'épopée germanique a toujours attribué aux femmes un rôle

actif et prépondérant, voulait aussi qu'une femme présidât au cycle glorieux des derniers Hohenzollern. A cet égard, l'incomparable beauté physique de la reine Louise la servait merveilleusement et la désignait d'avance, pour ainsi dire, à la résurrection légendaire. C'est que, en effet, pour les personnages qui traversèrent la scène de l'histoire, les dons extérieurs, quand ils sont portés à un degré éminent, ne sont pas une vaine parure. Semblable aux sons harmonieux que la pensée prolonge et écoute après que l'oreille a cessé de les percevoir, la beauté parfaite ébranle encore les cœurs bien des siècles après qu'elle s'est évanouie. Les figures périssables qu'elle animait autrefois restent gravées en traits distincts dans la mémoire de la postérité ; elles conservent, de l'empire qu'elles exerçaient jadis, le pouvoir de s'imposer à l'imagination des hommes et d'incarner leurs rêves. Et, comme l'émotion esthétique ne naît jamais seule, elles éveillent aussitôt dans l'âme qu'elles visitent les deux sentiments qui ont créé toute la légende religieuse et poétique de l'humanité, celui du mystère et celui de l'infini.

Un autre avantage pour la reine Louise est d'avoir, de son vivant, fort peu agi. S'être trop appliqué à la réalité, avoir trop participé au gouvernement, qui est la chose pratique par excellence, est une mauvaise condition pour revivre dans l'imagination populaire. Un peu d'inconnu et de pénombre est indispensable pour qu'une auréole de fables puisse se former autour de la tête d'un héros. Or, malgré l'influence qu'elle exerça sur les destinées de son pays, la reine Louise, je l'ai marqué plus haut, n'eut rien de la femme politique en ce sens que, si elle inspira souvent, elle ne gouverna jamais.

Mais ces causes ne suffiraient pas à expliquer la consécration qu'elle reçoit de nos jours.

L'humanité n'accorde pas à si bon compte sa sympathie. Pour l'obtenir, une condition assez rare est obligatoire : avoir pratiqué le culte de l'idéal sous l'une des formes variées que comporte la religion des belles âmes.

La reine Louise n'y a pas manqué. Elle a servi l'idéal quand, au lendemain d'Iéna, elle créa en elle l'idée de la patrie; car ce fut là, je le rappelle, une création originale de sa

grande âme. Elle l'a servi plus utilement encore quand, de Memel, elle donnait à tous l'exemple de la persévérance dans l'effort, de l'opiniâtreté dans l'espérance, de la foi dans l'avenir, et que, sauvant au fond de son cœur, ainsi qu'en un sanctuaire inviolable, une tradition nationale de plusieurs siècles, elle représentait seule les vertus d'honneur, de devoir et de courage de la race germanique, momentanément abolies dans tout son peuple. Bien plus, elle a été en contact, ne serait-ce qu'un instant, avec l'infini, le jour où, sur l'appel du roi, elle se rendit à Tilsit comme elle eût marché, victime expiatoire, à un sacrifice; car il n'est pas de relation plus immédiate de la vie finie à la vie infinie que le sacrifice, c'est-à-dire la personne humaine volontairement immolée, l'oubli absolu de soi pour un objet supérieur. C'est en se dévouant ce jour-là au salut de son royaume qu'elle fonda vraiment la légende qui éclôt aujourd'hui.

Qu'on ne s'étonne pas, d'ailleurs, du long silence de soixante années qui a précédé cette résurrection poétique. Le sentiment des peuples hésite longtemps devant la mémoire des héros.

Des races plus spontanées que les nôtres, plus vives et plus idéalistes, ont mis des siècles à instituer leurs légendes nationales. Il a fallu cent cinquante ans pour que l'imagination du peuple suisse, se recueillant sur elle-même, dégageât de la réalité historique la légende de Guillaume Tell. Le même laps de temps s'est écoulé depuis l'époque où Wallace défendait sa chère Écosse contre le roi Édouard, jusqu'à ce que le vieux ménestrel Harry l'Aveugle célébrât pour la première fois les exploits romanesques du héros des Highlands. Il serait donc surprenant que, dans nos civilisations vieillies, à notre époque d'exégèse et de positivisme, les mêmes phénomènes fussent prompts à se produire.

Quoi qu'il en soit, la légende est née maintenant et insensiblement elle va se développer. Elle n'imposera pas à la biographie de son héroïne de trop étranges déformations, parce que les habitudes critiques de l'esprit moderne l'obligeront à s'assimiler un grand nombre d'éléments historiques; mais, en dehors des faits généraux, l'imagination populaire reprendra tous ses droits.

Parmi les divers caractères qu'on se plaira ainsi à attribuer à la reine Louise, il en est un pourtant qu'on peut indiquer presque assurément, le caractère prophétique. Les nations ont toujours voué, en effet, un culte mystérieux aux personnages qui les ont exhortées, réveillées ou consolées aux jours de crise, et dont l'inspiration leur a révélé leur mission historique en les forçant à l'accomplir. Elles ont vu un don miraculeux de divination dans ce qui n'était qu'un simple phénomène de la vie de sentiment, une forme particulière de l'enthousiasme. Ainsi fit Israël pour les grands voyants qui ne le laissèrent pas désespérer de sa destinée et qui le réconfortèrent dans les mauvais jours. Ainsi en adviendra-t-il, sans nul doute, pour celle qui, aux plus sombres heures, affirma si hautement sa foi dans l'indestructible vitalité de son peuple. La nation allemande l'embaumera dans son souvenir, comme ces Vellédas fatidiques de la vieille Germanie, sur lesquelles le pays rhénan nous a conservé de si merveilleuses histoires, et le mot de Tacite sera toujours vrai : *Vetus apud Germanos mos quo plerasque feminarum fatidicas*

et, augescente superstitione, arbitrantur deas. — « C'est, chez les Germains, une coutume antique de regarder la plupart des femmes comme des devineresses et, la superstition augmentant, d'en faire des déesses. »

MADAME DE CHATEAUBRIAND[1]

C'est un rôle singulièrement délicat que celui qui incombe à la femme d'un auteur célèbre, d'un poète illustre, d'un éloquent philosophe. Dans cette étrange comédie qu'est la vie d'un grand homme de lettres, ce n'est pas généralement pour l'épouse que les belles tirades furent écrites : les passages à effet, les scènes qui enlèvent les applaudissements des contemporains et qui retiennent l'admiration béate de la postérité, sont accaparés par les

1. P. de Raynal, *Les Correspondants de Joubert*, 1 vol. in 18 ; Calmann Lévy, Paris. — Pailhès, *Mémoires inédits de madame de Chateaubriand*, 1 vol. in-8° ; Féret, Bordeaux.

rivales, par ce chœur d'héroïnes et d'amantes, plus ou moins sincères et désintéressées dans leur passion, que tout noble écrivain a rencontrées sur sa route et qui, cédant à la séduction du talent, à l'heureuse puissance du génie, viennent s'offrir à lui, comme Marguerite d'Écosse déposait l'hommage de son baiser sur les lèvres d'Alain Chartier endormi.

C'est que, par nature, par condition, le personnage de la femme légitime d'un homme public est effacé et ingrat : elle représente la froide raison, les exigences étroites de la vie matérielle, la mesquinerie des soucis domestiques. Au milieu des succès bruyants qui entourent l'auteur à la mode, elle ressemble assez à l'esclave du triomphateur romain, elle est un perpétuel rappel à la réalité, à cette réalité quotidienne qui est presque toujours décolorée, banale, si médiocre par tant de côtés.

Il y aurait là, j'imagine, un curieux chapitre d'histoire morale et littéraire à écrire : on montrerait de quelle façon, suivant les temps et les mœurs, les femmes d'écrivains ont interprété le rôle difficile qui leur était dévolu, quel

parti elles en ont su tirer, quelle situation elles se sont assurée dans leur foyer, quelle figure elles ont faite dans le monde; on rechercherait dans quelle mesure leur influence s'est exercée sur leurs maris; on définirait leur participation, secrète ou inconsciente, dans les œuvres qu'elles ont vues naître près d'elles, et par là, on arriverait aussi à mieux comprendre l'auteur lui-même, à mieux marquer les limites de son talent. Il faudrait, pour mener à bien cette étude, un esprit très large et demeuré fin dans les détails, habile à saisir les nuances, apte à pénétrer tout ce qu'un tel sujet laisse à deviner: Sainte-Beuve l'aurait admirablement senti; mais, seul peut-être, Addison l'aurait écrit.

Sans me risquer au-devant de difficultés si délicates, je voudrais, afin de mieux éclairer l'étude qui va suivre, indiquer ici quelques traits généraux.

Il est, parmi les femmes d'auteurs célèbres, une catégorie que l'on peut écarter tout d'abord, je veux dire celles dont l'intelligence n'a jamais pu se hausser jusqu'à comprendre la supériorité, jusqu'à se douter même de la valeur de l'homme dont elles portaient le nom. Dans ce

cas, et par une contradiction singulière, il n'est pas rare que le divorce intellectuel ait eu pour résultat une entente domestique parfaite. Et l'on a vu alors l'étonnant spectacle de deux existences unies d'apparence et se déroulant l'une à côté de l'autre sans se confondre, comme les eaux de deux affluents qui couleraient dans le même lit sans se mêler. Telle fut cette Christiane Vulpius que Goethe épousa après dix-huit années de faux ménage, créature de basse extraction, nature ingrate et vulgaire, et qui ne parvint jamais à s'exalter au commerce intime de ce grand génie. Telle fut aussi la femme du divin poète de l'*Intermezzo*, cette Mathilde Heine qui savait bien, disait-elle, que son mari passait le temps à écrire, mais qui ignora toujours sur quels sujets.

A côté de ces inconscientes, il faudrait inscrire toute une classe d'âmes faibles, timorées, qui, écrasées par l'ascendant impérieux du génie, éprouvent le besoin de s'humilier devant lui.

Au premier échelon de cette classe, serait madame de Lamartine, qui tint à donner à sa propre fille le nom de l'immortelle mai-

tresse de son mari; au dernier degré serait l'infortunée et maladive épouse de Carlyle, qui fascinée, je dirais presque hypnotisée, par la nature extraordinaire de ce grand talent, se sacrifia, s'immola toute sa vie.

Ajoutons encore, dans un coin à part, les révoltées, telles que lady Byron, qui, trouvant la tâche trop lourde pour leurs épaules, l'ont rejetée en rompant les liens de la vie conjugale.

Aucune des femmes comprises dans les groupes qui précèdent (si intéressantes qu'elles aient pu être au point de vue de la psychologie personnelle) n'a exercé, à proprement parler, d'influence sur l'homme à qui sa vie se trouvait liée.

Venons donc à celles dont l'action sur leurs maris a été continue et appréciable, bienfaisante ou néfaste. Les unes, — et c'est le très petit nombre, l'élite, l'on en pourrait tout au plus nommer deux ou trois pour ce siècle, — ont vécu en parfaite intimité de cœur et de pensée avec leurs époux. D'une ouverture d'intelligence assez large pour comprendre leurs travaux et s'y intéresser activement, d'une

culture d'esprit assez vaste pour en saisir les idées générales, d'un tact assez réservé pour favoriser l'éclosion de leurs idées sans jamais la forcer, d'une modestie assez désintéressée pour toujours s'effacer dans le monde, elles se sont faites leurs confidentes intimes, leurs inspiratrices discrètes ; vivant à côté d'eux, pénétrant sans effort leurs plus délicates pensées, entendues elles-mêmes à demi-mot, critiquant d'un signe de tête à peine ébauché, approuvant non par des louanges bruyantes, mais par un imperceptible sourire ou simplement par un silence ému, très attentives dans leurs jugements à n'être pas dupes de leurs préférences personnelles mais à bien refléter, par anticipation, le sentiment du public tout entier, elles ont été une sorte de conscience littéraire, toujours présente, toujours fidèle.

D'autres ont exercé leur influence propice dans une tout autre direction, dans une voie plus périlleuse et plus ingrate ; je fais allusion à celles qui s'appliquèrent à dissimuler les égarements ou à couvrir les ridicules du grand homme grisé par les succès de salon, perdant le sens de la saine raison, compromettant le

sérieux de son âge et de sa situation; quelques-unes ont accompli, dans cette partie de leur rôle, des prodiges de dévoûment ingénieux et d'habileté gracieuse pour continuer à leur mari dévoyé une heureuse audience dans le monde et sauvegarder la dignité de sa vie.

Par contre, il est enfin des femmes d'écrivain dont l'action fut néfaste en leur foyer. Intervenant d'ordinaire à l'heure critique où le talent, ayant dépassé sa maturité, tourne à la manière et tend à se déformer, elles ont contraint un esprit, fatigué par l'âge, à produire dans des genres auxquels la vieillesse n'est pas propre; elles ont artificiellement excité une inspiration épuisée, quand elles n'y substituaient pas leur inspiration personnelle. De là nous sont venues tant d'œuvres défraîchies, tremblées et malsaines, où les qualités premières devenaient défauts, où le souffle manquait, où la passion prenait des allures honteuses, où les sourires étaient tout ridés et grimaçants. Ces femmes-là ont été les mauvais génies de leurs époux vieillis. Certaines même ont poursuivi leur influence funeste jusqu'après la mort du grand homme. Pour une veuve que guidait

une piété conjugale sincère, combien en est-il qui, pour se tailler à elles aussi leur part de renommée, ont vidé les cartons de la succession, exhumé des pages de jeunesse, des pensées décousues, des notes hâtives, des souvenirs épars, et qui, reliant toute cette défroque avec une prose de leur façon, ont montré complaisamment au public ce que cachait d'hésitations, de procédés, de travail pénible et incertain, de contradictions même, une pensée qu'on croyait abondante, sûre d'elle-même et de plein jet !

La femme qui associa son existence à l'orageuse destinée de François-René de Chateaubriand ne peut rentrer dans aucune des précédentes catégories. La façon tout originale dont elle interpréta son rôle d'épouse de grand écrivain m'a paru offrir quelque intérêt ; je tenterai de le faire ressortir dans les pages qui suivent.

I

Céleste de La Vigne-Buisson, vicomtesse de Chateaubriand, descendait d'une famille appartenant à la petite noblesse de Bretagne[1]. Elle avait une sœur plus âgée qu'elle, qui épousa

1. L'anoblissement des La Vigne-Buisson était de date très récente, ainsi qu'en fait foi le document suivant, dont je dois l'indication au généalogiste breton, M. Pol de Courcy : « *Extrait des registres des mandements adressés à la chambre des comptes de Nantes*, t. LV. — Anoblissement de Jacques-Pierre-Guillaume Buisson de La Vigne, ancien capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes, chevalier de Saint-Louis : *mai 1776*. — Règlement d'armes : d'argent à une fasce de gueules, chargée de trois étoiles d'argent et accompagnée au chef d'une ancre de sable. » — L'anobli de 1776 eut pour fils Alexis-Jacques de La Vigne, qui fut le père de madame de Chateaubriand.

le comte de Plessis-Parscau, officier de la marine royale. Restées, en bas âge, orphelines de père et de mère, les deux jeunes filles furent élevées à Saint-Malo, chez leur grand-père, M. de La Vigne-Buisson, chevalier de Saint-Louis, ancien gouverneur de Pondichéry pour le compte de la Compagnies des Indes, ancien commandant de Lorient au service du Roi.

Céleste de La Vigne se lia de bonne heure avec mesdemoiselles de Chateaubriand, et se prit d'amitié pour Lucile ; elles se voyaient à Saint-Malo, dans l'intervalle des séjours de M. de Chateaubriand, le père, à Combourg.

Lucile était déjà l'âme délicate, rêveuse et tournée à la mélancolie qui devait inspirer l'Amélie de *René ;* mademoiselle de La Vigne était douée, au contraire, d'un esprit positif et mesuré, d'une intelligence vive que n'égarait aucun écart d'imagination, et de cette vue saine et juste des choses que les crises les plus graves de sa vie ne troublèrent jamais. Au physique, la voici telle que Chateaubriand lui-même l'a dépeinte, dans la fraîcheur gracieuse de sa première jeunesse : « Elle était, nous dit-il, blanche, délicate, mince et fort jolie ; elle

laissait pendre, comme un enfant, de beaux cheveux blonds naturellement bouclés. » Un portrait d'elle, qui date de sa vieillesse, permet de l'évoquer en une vision plus précise : les traits sont fins et purs ; les yeux éclairent tout le visage d'une vive lueur ; le nez, légèrement aquilin, donne à la physionomie une expression un peu hautaine ; la bouche est petite, avec des lèvres très minces que semble chatouiller l'ironie.

Ce fut en 1791, pendant que leur frère voyageait en Amérique, que mesdemoiselles de Chateaubriand songèrent à lui faire épouser leur amie ; elle allait avoir dix-sept ans, il en comptait vingt-trois. Elles lui firent part de ce projet dès son retour en France, qui eut lieu au mois de janvier 1792 : « Mes sœurs, écrit-il dans les *Mémoires d'outre-tombe*, se mirent en tête de me faire épouser mademoiselle de La Vigne. L'affaire fut conduite à mon insu. Je ne me sentais aucune qualité du mari. Toutes mes illusions étaient vivantes, rien n'était épuisé en moi ; l'énergie même de mon existence avait doublé par mes courses lointaines. J'étais tourmenté de la Muse. Lucile aimait

mademoiselle de La Vigne et voyait dans ce mariage l'indépendance de ma fortune: — Faites donc », dis-je.

Au ton dégagé de ces lignes, on voit que le jeune vicomte de Chateaubriand se prêta sans enthousiasme au projet d'union préparé en dehors de lui par ses sœurs, et que les considérations de sentiment n'entrèrent point en compte dans son acquiescement. Il était, en effet, à cette heure inquiète de sa vie où ses rêves cherchaient à prendre corps, où les figures poétiques qu'il allait créer s'ébauchaient en lui, où commençaient de fermenter dans son cœur toutes les passions d'une nature grande et forte, impatiente de se déployer et de se donner espace.

Il apportait, en outre, dans l'ordre de la vie pratique, des ambitions puissantes, le désir ardent d'une action noble et chevaleresque et la volonté d'accomplir une haute destinée.

Dès son retour en France, l'occasion s'offrit à lui de mettre à l'épreuve la générosité de ses sentiments; l'émigration était commencée depuis quatre mois, et l'armée de Condé comptait déjà plus de dix mille nobles. L'honneur lui

commandait d'aller s'y enrôler aussi ; mais les moyens matériels, l'argent indispensable pour s'équiper et faire convenable figure dans les rangs des émigrés lui faisaient défaut. Il ne lui fallait pas compter, en effet, sur ses revenus personnels ; les ressources de sa famille, qui avaient toujours été fort modestes, se trouvaient presque anéanties par suite de la suppression des droits féodaux et de la radiation des bénéfices, et ce qu'il en pouvait rester était encore amoindri par l'effet de la dépréciation générale que le trouble des temps faisait subir à toutes les valeurs. L'union projetée avec mademoiselle de La Vigne eût donc singulièrement rétabli ses affaires : elle apportait en dot six cent mille francs.

Cette considération fut décisive, et, dans les derniers jours du mois de mars 1792, c'est-à-dire moins de trois mois après le retour d'Amérique, le mariage était conclu.

La célébration donna lieu à un incident, demeuré toujours obscur. Madame de Chateaubriand, la mère, avait exigé que la consécration fût donnée par un prêtre non assermenté, ce qui eut lieu en secret. Mais un oncle maternel

de mademoiselle de La Vigne, M. de Vauvert, qui s'était opposé au mariage, ayant été informé de cette irrégularité, porta plainte devant la juridiction civile, associa à sa demande le prêtre constitutionnel de la paroisse, et fit enfermer la jeune femme dans un couvent de Saint-Malo jusqu'au prononcé du jugement. Le tribunal ayant validé l'union au civil, madame de Chateaubriand sortit du couvent où Lucile s'était enfermée avec elle. Telle est la version qu'ont accréditée les *Mémoires d'outre-tombe*. Mais il semble qu'en réalité les choses se passèrent de tout autre façon. Un autre oncle de mademoiselle de La Vigne-Buisson a raconté, en effet, que Chateaubriand n'avait rien moins imaginé que d'épouser sa nièce comme dans les comédies, par-devant deux de ses gens, dont il avait affublé l'un d'une robe de prêtre et dont l'autre jouait le rôle de témoin ; M. de La Vigne ajoutait qu'ayant pris connaissance de cette mascarade, il était parti aussitôt, muni d'une paire de pistolets et accompagné d'un vrai prêtre, et qu'ayant surpris les deux époux de grand matin, il leur avait tenu ce langage : « Trêve de plaisanterie,

ma nièce et mon beau neveu ! vous allez vous marier maintenant et pour tout de bon. » Ce qui fut fait sur l'heure.

Sainte-Beuve qui le premier, a rapporté ces faits, en a fourni l'explication la plus vraisemblable : Chateaubriand, qui traversait à cette époque une crise de scepticisme et même d'irrévérence religieuse, n'aurait cherché, en improvisant cette bizarre comédie, qu'à se soustraire à la promesse faite à sa mère de recourir au ministère d'un prêtre non assermenté. En ce cas, c'est à cette erreur de jeunesse que feraient allusion ces lignes, jusqu'ici inexpliquées, des *Mémoires d'outre-tombe :* « Le souvenir de mes égarements répandit sur les derniers jours de ma mère une grande amertume ; elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. »

Quoi qu'il en soit, dès que leur mariage fut régularisé, les deux époux partirent pour Paris. Le séjour qu'ils y firent ne fut pas d'un heureux augure pour madame de Chateaubriand. En trois mois, elle eut l'avant-goût de toutes les amertumes, de toutes les épreuves que

l'avenir lui réservait : immédiatement délaissée pour les relations faciles et brillantes que le jeune chevalier avait nouées à son premier passage dans la capitale, en 1788, la voici presque aussitôt sans ressources. C'est que les fonds emportés pour le voyage sont déjà gaspillés et qu'un envoi d'argent sollicité de Bretagne tarde bien à arriver. Cependant, et comme le besoin presse, Chateaubriand emprunte dix mille livres à un notaire, qui les lui fournit en assignats ; il les risque au jeu et, sur un tour de carte, il perd toute la somme, à l'exception d'une cinquantaine de louis.

Le lendemain, au lieu de l'argent attendu, il reçoit de Saint-Malo la nouvelle de la confiscation de tous ses biens. Alors, subitement, le devoir d'honneur qui l'appelle à l'armée de Condé se représente à son esprit, et quittant Paris, il laisse madame de Chateaubriand retourner en Bretagne.

Il arrivait à peine à la frontière que la vicomtesse était arrêtée à Saint-Malo, comme femme d'émigré, et jetée dans les prisons de Rennes. Madame de Chateaubriand, la mère, Lucile et Julie ses filles, et deux de ses gendres, parta-

gèrent le même sort. Leur captivité dura jusqu'au 9 thermidor.

Cependant, Chateaubriand était à Londres. Tombé malade dans la retraite des Prussiens après Valmy, abandonné dans un fossé du chemin, il avait pu, non sans peine, parvenir à Namur, gagner Bruxelles, puis passer en Angleterre. Il vivait là, découragé, sans ressources, aux prises avec toutes les misères de l'existence, mais travaillant sans relâche à la formation de son esprit et au développement de sa pensée. Quand il rentra en France, au printemps de 1800, les grandes lignes du *Génie du christianisme* étaient tracées déjà, et le manuscrit d'*Atala* prêt à imprimer.

Revenu à Paris, il y resta près de trois ans avant de songer à se rendre en Bretagne et à revoir madame de Chateaubriand. Et pourtant les dix années qui venaient de s'écouler depuis qu'il s'était séparé d'elle avaient été remplies de plus d'événements, de tristesses et de deuils que n'en comporte dans les temps ordinaires toute une existence humaine. Après avoir enduré toutes les angoisses de la captivité sous la Terreur, après avoir vu mourir

successivement madame de Chateaubriand mère, Julie de Farcy, sa belle-sœur, M. de Caud, mari de Lucile, et enfin la jeune madame de Chateaubriand, belle-sœur du chevalier et petite-fille de M. de Malesherbes, Céleste de Chateaubriand était demeurée seule, comme veuve et dans un état voisin de la misère. Elle n'avait d'autre société que celle de Lucile, qui déjà n'était plus l'amie tendre et bienfaisante des années de jeunesse. Sa raison ni son cœur, en effet, n'avaient pu résister à la violence des crises qu'elle venait de traverser : inquiète, déprise de la vie, tourmentée de maux imaginaires, assiégée de terreurs, elle était devenue violente, agressive, imposant à sa belle-sœur la tyrannie d'une humeur fantasque et les caprices d'une affection aussi jalouse que désordonnée.

Mais Pauline de Beaumont était entrée dans la vie de Chateaubriand, et le charme, encore nouveau, de cette affection, lui avait fait tout oublier.

Enfin, le 27 novembre 1802, au retour d'un voyage d'affaires qui l'avait appelé dans le Midi, il décida de passer par la Bretagne et de

faire visite à la vicomtesse. Il demeura tout juste vingt-quatre heures auprès d'elle. Quel accueil reçut-il ? Quelle fut la physionomie de cette courte entrevue ? Aucun témoignage écrit ne l'a révélé. Mais nous savons, par Chateaubriand lui-même, quel en fut le résultat : « Madame de Chateaubriand devait aller me rejoindre à Rome, écrit-il dans les *Mémoires d'outre-tombe,* et M. Joubert parlait de l'y accompagner. »

Il venait, en effet, de solliciter un poste diplomatique ; on l'avait désigné pour les fonctions de secrétaire à l'ambassade de Rome, et, avant de s'y rendre, il avait, sur les conseils pressants de Fontanes et de Joubert, estimé convenable de régler sa situation conjugale en reprenant la vie commune. Ainsi s'expliquait ce voyage en Bretagne, entrepris à l'insu de madame de Beaumont.

Madame de Chateaubriand prit immédiatement ses dispositions de départ. Ses préparatifs terminés, elle allait se mettre en route, quand subitement elle apprit que sa place n'était plus à Rome.

Sans souffle, sans voix, se soutenant à peine,

madame de Beaumont l'y avait précédée. Avant que de quitter la vie, elle avait voulu revoir celui qu'elle aimait d'un amour supérieur à tous les désenchantements, celui vers qui s'exhalaient les dernières ardeurs de son âme expirante. En vain ses amis l'avaient-ils dissuadée de cette folie suprême : elle s'y était acharnée avec l'obstination désespérée d'une agonisante.

La nouvelle de son départ pour l'Italie produisit grand émoi dans le cercle de la rue du Luxembourg. Fontanes qui avait recommandé Chateaubriand au choix du Premier Consul pour la place de secrétaire auprès du cardinal Fesch, en eut un vif mécontentement. « Pour comble de ridicule, écrivait-il à Guéneau de Mussy (5 octobre 1803), madame de Beaumont est en Italie et se rend à Rome. Je suis désolé. Le maître s'est plaint hautement de ce choix. Je défends le mieux possible mon ami, mais que puis-je contre l'orage ? » L'amitié plus tendre et plus indulgente de Joubert ne fut pas moins alarmée, et il fit entendre à madame de Beaumont, sous la forme la plus affectueuse, les plus doux reproches : « Nous parlons sans

cesse de vous dans tous les coins de la maison, mon frère, madame Joubert et moi. Je ne leur dis pas à eux-mêmes la moitié de ce que je souffre, et nous n'avons encore parlé à personne de ce quartier d'hiver qui nous désole. Vous mettez cette amitié que nous avons pour vous à une épreuve bien rude, en nous réduisant, par le parti que vous avez pris, à l'impossibilité de vous être bons en quoi que ce soit... Il y aurait eu peut-être plus de prudence ou de ménagements à me taire à cet égard; mais j'aurais trop blessé la vérité, et j'ose croire que vous aimerez mieux ma sincérité qu'une réserve qui, en vous laissant ignorer que vous m'avez affligé mortellement, vous aurait caché ce dernier et nouveau témoignage d'une affection sans bornes et que rien ne saurait diminuer le moins du monde. »

Un mois plus tard, le 6 novembre 1803, celle qui n'avait tenu à la vie que par les liens de l'émotion et de la souffrance, et dont la fragile nature rappelait « ces figures d'Herculanum qui coulent sans bruit dans les airs, à peine enveloppées d'un corps », Pauline de Beaumont s'éteignait à Rome.

Le lendemain des funérailles, Chateaubriand écrivit à Chênedollé : « Tout est fini pour moi : madame de Beaumont n'est plus ; je n'ai d'autre consolation que d'avoir honoré un peu ses cendres. » Et il ajoutait : « Je serai à Paris au mois de janvier et *en Bretagne* peu de temps après. » Il ne se rendit pas en Bretagne, mais ce fut madame de Chateaubriand qui, sur ses instances, vint le retrouver à Paris. Cette fois, sa résolution était fermement arrêtée, et la vie commune allait reprendre entre eux, après douze années d'interruption.

C'est donc à cette date de février 1804 que la vicomtesse de Chateaubriand fit son entrée dans la société parisienne, où l'auteur d'*Atala* tenait la première place. Madame de Beaumont n'y était plus, mais le salon qu'elle avait formé et dont elle était l'âme ne s'était pas dispersé. Les personnes distinguées qui s'étaient groupées autour d'elle étaient restées unies, comme si le charme de son influence eût continué d'agir : c'étaient Joubert, le penseur délicat, au cœur pur et tendre ; Fontanes, poète à ses heures, causeur plein de verve et d'imprévu, critique d'un goût très sûr bien

qu'un peu étroit, dévoué à ses affections et du commerce le plus aimable ; Chênedollé, âme rêveuse, nature d'élite, dont toute la vie intérieure se concentrait sur un seul sentiment et dans une seule pensée (sa passion pour Lucile) ; Guéneau de Mussy, d'un cœur charmant sous des apparences graves et apprêtées, d'un esprit sérieux, réfléchi et tourné vers la religion ; Molé, nature ambitieuse, froide jusqu'au dédain, mais unissant en lui les dons très rares d'une autorité sans raideur et d'une séduction qui s'imposait ; M. Pasquier enfin, très apprécié déjà pour le bel équilibre de ses facultés et les qualités de son caractère. On y voyait aussi, parmi les femmes, madame de Duras, madame de Lévis, madame de Custine et madame de Vintimille. Introduite dans cette société, madame de Chateaubriand fut à même de développer dans tous les sens sa nature intelligente, de l'affiner même, de l'aiguiser au frottement continuel de tout ce qu'elle fréquentait de considérable et de distingué.

Pendant la belle saison, M. et madame de Chateaubriand se rendaient à Villeneuve-sur-Yonne, où Joubert allait, chaque année,

chercher un peu de solitude et de repos. Ils y goûtaient mieux encore qu'à Paris, l'aménité de son esprit, la tendresse ingénieuse de son cœur, son dévoûment à l'amitié, et la philosophie sereine qui s'exhalait de cette âme haute et pure. Ce fut pendant un séjour chez leur ami qu'ils reçurent la nouvelle de la mort subite de Lucile : elle avait succombé, le 9 novembre 1804, à un mal mystérieux ; on pensa même qu'elle s'était tuée. Chênedollé, qui avait conçu pour elle une passion désespérée et qui recevait les confidences de ce cœur blessé, en eut aussi l'idée : « Il me vient, écrivait-il dans ses *Souvenirs*, une pensée effroyable... Je crains qu'elle n'ait attenté à ses jours... Ayez pitié d'elle, ô mon Dieu, ayez pitié d'elle ! Elle n'a point trouvé d'âme qui fût en harmonie avec la sienne ; ce cœur si vivant, et qui avait tant besoin de se répandre, a d'abord tué sa raison et a fini par dévorer sa vie. »

Ce deuil tranchait le dernier lien qui rattachât madame de Chateaubriand au passé : quoi qu'elle eût enduré de l'humeur tyrannique de Lucile, elle lui restait reconnaissante de ses sentiments anciens. Et le souvenir des

jours heureux de Combourg, de tant d'émotions partagées, de tant d'épreuves communes, effaçait les impressions amères.

Entre les séjours à Paris et les villégiatures à Villeneuve, M. et madame de Chateaubriand entreprirent, à cette époque, des excursions dans le Dauphiné, en Suisse et en Savoie. Un jour, se trouvant de passage à Genève, ils reçurent la visite de madame de Staël, qui leur arracha la promesse de venir, au retour de Chamounix, demeurer quelques jours à Coppet. Les *Souvenirs* inédits de la vicomtesse de Chateaubriand rapportent, à cette occasion, un incident assez piquant : « Je ne sais, dit-elle, ce qui nous empêcha d'accomplir la promesse que nous avions faite à madame de Staël. Elle en fut très mécontente ; et d'autant plus qu'ayant compté sur notre visite, elle écrivit d'avance, à Paris, les conversations présumées qu'elle avait eues avec M. de Chateaubriand, et dans lesquelles elle l'avait, disait-elle, *converti à ses opinions politiques.* On sut que nous n'avions point été à Coppet et que la noble châtelaine avait fait seulement un roman de plus. »

Deux années de vie commune, de vie tranquille, c'était plus que madame de Chateaubriand ne devait espérer de sa destinée. Dans le printemps de 1806, Chateaubriand résolut d'entreprendre le grand voyage d'Orient qu'il projetait depuis longtemps. La vicomtesse, qui avait souhaité de partir avec lui, ne fut autorisée à l'accompagner qu'à Venise. Le besoin d'activité, la curiosité de sensations et d'émotions nouvelles qui avaient conduit autrefois « René » en Amérique, l'entraînaient maintenant vers la Grèce, la Syrie et la Palestine : il y retremperait, disait-il, son génie poétique à des sources plus hautes, « il s'approvisionnerait d'images », il remplirait sa mémoire d'impressions vives et originales, de visions brillantes et colorées pour l'ouvrage des *Martyrs* dont les grandes lignes s'esquissaient déjà dans son esprit. Peut-être espérait-il aussi, par cette fuite vers l'Orient, échapper enfin à l'incurable ennui qui fut la plaie secrète de sa nature morale. Mais, d'autres raisons encore, intimes et mystérieuses, qu'il devait révéler plus tard, l'appelaient vers Jérusalem et lui imposaient le long retour par les pays bar-

baresques et l'Espagne; il lui fallait le prestige d'un voyage aventureux et lointain, d'une sorte d'odyssée grandiose, pour toucher une âme que sa gloire littéraire n'avait pu éblouir, l'âme de femme la plus fière qu'il eût encore rencontrée.

Quand il se fut embarqué à Venise, madame de Chateaubriand sentit renaître en elle plus vive que jamais l'affection qu'elle lui avait vouée et dont il lui savait si peu gré. Tandis qu'elle rentrait à Paris, sa pensée ne pouvait se détacher de l'Adriatique et des mers d'Orient. Elle se désolait sans cesse de ne pas recevoir de nouvelles. « On me donne ici, écrivait-elle à Joubert, autant de mauvaises raisons que j'en veux pour me prouver que cela ne doit pas m'inquiéter. Ensuite vient la raison par excellence : Que voulez-vous qu'il lui arrive? Hélas! ce qui arrive tous les jours, — de mourir. Pour moi, je meurs de crainte, je meurs de désespoir, enfin je meurs de tout. » — Elle ne resta pas à Paris, non qu'elle craignît d'y vivre isolée, mais pour se soustraire aux empressements indiscrets ou aux compassions malignes. Ce fut naturellement vers les Jou-

bert qu'elle tourna ses pas ; leur amitié l'appelait avec instance à Villeneuve, et elle y passa tout l'automne et l'hiver. Elle trouvait dans leur société une sorte d'apaisement moral, des heures douces et un charme d'intimité qu'elle ne pouvait goûter dans son propre foyer toujours délaissé. Sous leur influence, sa nature, très sensible malgré des dehors de froideur et d'ironie, se livrait, se répandait dans ce qu'il y avait de tendre, de convaincu et d'affectueux en elle; elle jouissait vraiment des sympathies dont elle se sentait enveloppée, et, dans cette chaude atmosphère, son cœur s'épanouissait en pleine confiance; son esprit s'abandonnait aussi à sa verve primesautière, dans toute la franchise et la vivacité de son mouvement naturel. Il dut y avoir, j'imagine, dans le petit salon de Villeneuve, entre ces trois personnes d'une si haute distinction morale, de charmantes causeries, de ces entretiens où, comme le disait Joubert, « l'âme et le corps prennent part », où l'on s'exprime « du fond de son cœur et de son humeur », — tout le contraire de ces conversations « où il n'y a ni abandon, ni gaîté, ni

épanchement, ni jeu; où l'on ne trouve ni mouvement ni repos, ni distraction ni soulagement, ni recueillement ni dissipation; enfin où l'on n'a rien donné et rien reçu, ce qui n'est pas un vrai commerce ».

Mais ce calme, si bienfaisant à la vicomtesse de Chateaubriand, ne dura guère, et les soucis lui revinrent bientôt : d'abord, elle fut gravement malade et demeura plusieurs mois alitée; ensuite l'absence de toute nouvelle du voyageur la rendit à ses anciennes tristesses. Pendant huit mois, pas une lettre ne lui parvint.

Enfin, dans le printemps de 1807, un court billet, daté d'Algésiras parvint à Villeneuve : M. de Chateaubriand se bornait à annoncer qu'il avait heureusement accompli son voyage d'Orient et qu'avant de rentrer en France, il visiterait encore l'Espagne. Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il allait toucher au but secret de sa longue pérégrination. Le prestige de l'éloignement avait été souverain, le cœur qu'il avait voulu soumettre s'avouait vaincu enfin, et on l'attendait à Grenade.

Ce n'est pas une des moindres singularités

de la vie de madame de Chateaubriand qu'ayant été liée à l'une des destinées les plus orageuses, les plus tourmentées, les plus romanesques du siècle, elle ait compté par elle-même si peu d'événements importants et ne se soit déroulée pour ainsi dire (en exceptant toutefois l'époque de la Terreur) qu'à travers des crises morales. Les grands faits qui marquèrent comme autant d'étapes dans la vie brillante et agitée de « René » ne sont donc que des sortes de jalons, des points de repère dans le développement intime de la femme distinguée que le sort avait unie à lui. C'est un ordre d'idées dont il ne faut point abandonner la vue, dans une biographie de la vicomtesse de Chateaubriand, si on veut la saisir dans son vrai jour et dans la demi-lumière qui lui convient.

On sait que, peu de mois après le retour d'Espagne (juillet 1807), M. de Chateaubriand fut exilé de Paris, en raison d'un article publié par le *Mercure* et qui se terminait par ces mots : « Lorsque dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur, l'historien

paraît chargé de la défense des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire. » Napoléon se trouvait à Tilsit quand cet article parut; irrité de l'allusion évidente qui était faite à sa personne, il interdit à l'auteur le séjour de la capitale. M. de Chateaubriand a raconté que « Bonaparte avait menacé à cette occasion de le faire sabrer sur les marches de son palais ». Une lettre connue de Joubert avait déjà réduit l'incident à des proportions plus modestes; les *Souvenirs* écrits de madame de Chateaubriand en enlèvent aussi tout élément dramatique. La police impériale apporta même, dans l'exécution de l'ordre de bannissement des formes dont elle n'était pas coutumière : l'exil ne serait qu'à deux ou trois lieues de Paris, on laisserait à M. de Chateaubriand le temps nécessaire pour choisir et installer sa nouvelle résidence.

C'est alors qu'il acquit au prix de vingt-quatre mille francs la Vallée-aux-Loups, propriété abandonnée, située entre Sceaux et Chatenay. Le pays était pittoresque, sauvage et presque désert à cette époque; l'habitation était toute

délabrée. Les travaux de restauration et d'aménagement exigèrent trois mois, que l'exilé continua de passer à Paris en toute liberté. « Enfin, dans les derniers jours de novembre, raconte très gaîment madame de Chateaubriand, voyant que les réparations de notre chaumière n'avançaient pas, nous prîmes le parti d'aller les surveiller nous-mêmes. Nous arrivâmes le soir à la Vallée-aux-Loups par un temps épouvantable : les chemins du côté d'Aulnay, très difficiles en tout temps, sont impraticables dans la mauvaise saison. Nous entrâmes par une grille qui n'est pas l'arrivée ordinaire. La terre des allées, fraîchement remuée et démêlée par la pluie, empêchait les chevaux d'avancer, et, par un effort qu'ils firent pour dégager les roues des ornières, la voiture versa. Nous ne nous fîmes aucun mal. Mais *Homère*, que je tenais dans mes bras, passa par la portière et se cassa le cou. »

M. de Chateaubriand ne tarda pas à se prendre d'un goût très vif pour la Vallée-aux-Loups, pour « sa chère Vallée ». Son talent, réveillé et comme rafraîchi par le voyage d'Orient, se déployait dans *l'Itinéraire*, dans

les Martyrs, dans *le Dernier Abencérage*. Et puis, il était plus entouré, plus adulé que jamais : les visites se succédaient sans interruption à la Vallée ; on était retenu à dîner, on demeurait à coucher. En dehors de ceux qu'un sentiment d'amitié vraie y conduisait, il était de bon ton, dans le monde qui commençait à fronder l'empire, de fréquenter chez M. de Chateaubriand exilé. C'était une opposition peu dangereuse : on allait à Aulnay comme, trente-sept ans plus tôt, on fût allé chez le duc de Choiseul à Chanteloup.

L'exil, d'ailleurs, fut de courte durée, moins d'un an. Et, dès l'automne de 1808, M. et madame de Chateaubriand revinrent s'établir à Paris, conservant la Vallée-aux-Loups comme résidence d'été.

Les années qui suivirent durent être, j'imagine, une continuelle et lassante épreuve pour la vicomtesse. C'était, en effet, le temps où « René » recueillait ses plus grands succès : sa renommée littéraire s'était encore accrue, son prestige mondain était à l'apogée. Il marchait dans une sorte de songe glorieux, entouré d'hommages, comblé d'honneurs et de flatte-

ries, assiégé d'instances passionnées, se donnant à toutes les femmes qui s'offraient à lui, ne cherchant dans leur amour qu'une occasion de les troubler et de sentir qu'il les enchantait. Il allait ainsi, s'absentant pendant des mois entiers, de Méréville au château de Fervaques, de Fervaques au château d'Ussé, partout où l'appelait quelque ancien attachement ou quelque intrigue nouvelle. Madame de Chateaubriand semblait n'exister plus pour lui.

La vie conjugale n'eût peut-être pas duré, à ce train de bonnes fortunes, si les événements de 1814 n'avaient jeté brusquement M. de Chateaubriand dans un tout autre courant d'idées et de passions. Son entrée dans la vie publique, en créant aux deux époux un intérêt commun, amena une sorte de rapprochement dans leur union. La vicomtesse de Chateaubriand avait toujours professé, en effet, un goût très vif pour les choses de la politique ; elle en avait le sens et l'entente, et son esprit pratique aimait à s'y exercer. Elle fut dès lors, sur ce point du moins, la confidente de son mari et souvent son inspiratrice. C'est ainsi qu'elle l'accompagna à Gand, pendant les

Cent Jours, lorsqu'il suivit la cour fugitive, et qu'elle assista, en observatrice très avisée, aux négociations embrouillées qui précédèrent le retour des Bourbons à Paris. Et durant toute la Restauration, elle continua son rôle de conseillère dans toutes les questions où le grand polémiste s'engagea avec l'impétuosité de sa nature et l'ardeur de ses rancunes.

Quand la faveur de la fortune politique appela successivement M. de Chateaubriand aux ambassades de Berlin et de Londres (1821-1822), elle ne put aller prendre auprès de lui la place qu'elle y eût dignement tenue : sa santé, qui avait toujours été délicate, était devenue très chancelante, et l'obligeait à de continuels ménagements. D'ailleurs, un intérêt nouveau était entré dans sa vie et la retenait à Paris. Elle venait de créer, dans une maison de la rue d'Enfer, un asile pour les femmes ruinées par la Révolution et pour les prêtres âgés, — l'Infirmerie de Marie-Thérèse, — et elle se consacrait à cette œuvre avec un dévoûment et une activité rares, visitant ses hôtes, s'informant de leurs besoins, procédant elle-même à ses enquêtes d'admission, recueillant

des souscriptions et des dons, ne craignant pas de descendre aux derniers détails pour réaliser une économie ou accroître les ressources de l'établissement. Elle trouvait là une diversion à ses soucis intimes et un aliment pour toute une partie de son âme.

Mais lorsque M. de Chateaubriand fut nommé ambassadeur à Rome, elle entendit s'y rendre à ses côtés. Tenait-elle à y effacer par sa présence les souvenirs que, vingt-cinq ans plus tôt, madame de Beaumont avait attachés au nom de son mari? Craignait-elle les séductions trop faciles de la société romaine, qui jetait alors le plus brillant éclat? Toujours est-il que, le 14 septembre 1828, elle partit avec lui pour l'Italie.

Le jour même de son départ, M. de Chateaubriand adressait un dernier adieu à madame Récamier, la suppliant de venir le retrouver à Rome, ce qu'elle se garda de faire d'ailleurs : « Tous les torts, si vous ne venez pas, seront de votre côté, lui écrivait-il ; car je vous aimerai tant, mes lettres vous le diront tant, je vous appellerai à moi avec tant de constance, que vous n'aurez aucun prétexte de

m'abandonner. » — « Songez, ajoutait-il, qu'il faut que nous achevions nos jours ensemble. Je vous fais un triste présent que de vous donner le reste de ma vie; mais prenez-le, et si j'ai perdu des jours, j'ai de quoi rendre meilleurs ceux qui seront tous pour vous. » Commencé sous cette impression, le reste du voyage ne fut qu'une longue évocation des souvenirs de madame de Beaumont. Quand ils arrivèrent à Rome, madame de Chateaubriand était très souffrante, M. de Chateaubriand avait déjà pris sa mission en dégoût, et tous deux étaient de fort méchante humeur.

La suite du séjour se ressentit de ce début. Madame de Chateaubriand ne put ni s'accoutumer au climat romain, ni se plaire dans la société que sa situation d'ambassadrice l'obligeait à fréquenter. Dans l'isolement où elle cherchait à s'enfermer, son caractère s'aigrit; elle devint taquine, laissant percer une joie maligne quand elle entendait M. de Chateaubriand se plaindre du séjour de Rome où ses poses habituelles produisaient moins d'effet que chez madame Récamier, et regretter Paris, où une crise parlementaire venait précisément

d'ouvrir de vastes perspectives à ses ambitions politiques. On eût dit qu'elle était heureuse de le tenir enfin sous son autorité, et qu'elle lui faisait expier ses infidélités passées.

Les *Souvenirs* du comte d'Haussonville qui était alors attaché à l'ambassade de France près le Saint-Siège, nous tracent un tableau assez piquant de l'intimité des deux époux : « Notre chef, écrit-il, avait la plupart du temps cet air profondément ennuyé de la vie, dont il était coutumier... La compagnie de madame de Chateaubriand était-elle pour quelque chose dans cette tristesse ? Je ne sais. Toujours est-il que, au dire de beaucoup de personnes, l'obligation à laquelle il n'avait pu se soustraire d'emmener sa femme avec lui, pour faire, dans la capitale du monde chrétien, les honneurs de son salon, avait été une charge de sa nouvelle position et qu'il avait eu quelque peine à l'accepter ; c'était comme une sorte de *drawback* dont il aurait bien voulu être dispensé. Quant à madame de Chateaubriand, qui avait beaucoup d'esprit, qui avait, je crois, passionnément aimé son mari, qui l'aimait encore d'une affection toujours souffrante et

devenue un peu aigrie, elle se rendait parfaitement compte de ses dispositions actuelles à son égard. Elle jouissait, à ce qu'il m'a semblé, mais sans se faire aucune illusion, de la place importante que, pour la première fois, il lui était donné d'occuper au foyer conjugal. Peut-être faudrait-il ajouter que, par une rancune toute féminine, elle abusait tant soit peu, à l'occasion, dans son intérieur, des avantages de sa situation présente. Afin de venger d'anciens griefs, dont la source était bien loin d'être tarie, il ne lui déplaisait pas de faire montre, parfois assez puérilement, malgré toute sa finesse et son goût, de ses privilèges de maîtresse de maison. C'est ainsi qu'elle prenait plaisir à contredire tout doucement, mais péremptoirement, les assertions souvent un peu risquées de l'auteur du *Génie du christianisme*, ou de redresser ses souvenirs personnels trop fantaisistes, en leur opposant des faits positifs, accentués d'une voix basse et comme indifférente, mais toutefois assez sèche et très nette. Cette taquinerie prenait parfois une autre forme. M. de Chateaubriand venait-il à se plaindre qu'il fît bien chaud dans l'appar-

tement, madame de Chateaubriand ne disait rien ; peu de minutes après, il n'était pas rare de la voir mettre la main à la sonnette pour commander à un domestique de mettre une bûche de plus au feu. Était-ce contre le froid et les courants d'air que son mari réclamait, le même jeu se reproduisait, et les gens de la maison ne tardaient pas à recevoir l'ordre de tenir les portes du salon grandes ouvertes, ou d'entre-bâiller les fenêtres du palais. M. de Chateaubriand avait conscience de cette petite guerre intime et de ces procédés intentionnellement offensifs, mais il ne semblait même pas s'en apercevoir. Son attitude était celle d'un mari très patient, résigné et plutôt complaisant. Il avait tant à expier ! »

A la vérité, sa pensée était ailleurs. Elle allait vers madame Récamier, à qui, presque chaque jour, il adressait les missives les plus passionnées ; elle allait aussi, plus secrète mais non moins ardente, vers les objets nouveaux qui, depuis son arrivée à Rome, sollicitaient son insatiable besoin d'aimer. Une personne fort séduisante et mystérieuse, dont le pseudonyme de madame de Saman nous est

seul connu, l'occupait en particulier. Il ébauchait avec elle, dans le cadre magnifique de la cité latine, le roman qui devait « enchanter » ses derniers jours. D'autres femmes encore, parmi lesquelles la comtesse del Drago, la Palestrina et la gracieuse Falconieri, le distrayaient de ses rêves et charmaient sa fantaisie. Enfin, c'étaient les jeunes étrangères de passage à Rome, qui venaient déposer aux pieds de l'auteur d'*Atala* l'hommage de leur admiration enthousiaste et de leur culte passionné.

Après la mort de Léon XII et l'élection de Pie VIII, M. de Chateaubriand fut, sur ses instances, rappelé de son ambassade, et, le 27 mai 1829, il rentra à Paris. Tandis qu'il développait à madame Récamier, avec tout l'éclat, toute la séduction de sa belle imagination, « un plan de vie que rempliraient la religion, l'amitié, les arts, » et que, presque le même jour, il prodiguait à « l'enchanteresse » de Rome qui était venue le retrouver, les marques d'une tendresse brûlante, madame de Chateaubriand reprenait la direction de son infirmerie.

Sa vie allait donc recommencer comme par

le passé, active, ordonnée, remplie, mais sujette aux mêmes souffrances de cœur et d'amour-propre. La révolution de 1830, tout en ne l'atteignant pas très cruellement dans sa foi légitimiste (elle était alors assez hostile aux Bourbons), lui fut pourtant une cause de graves soucis : la carrière politique de M. de Chateaubriand était brisée, et la pension qu'il touchait comme ministre d'État cessait de lui échoir.

Ce dernier point, en particulier, était de nature à réveiller toutes les inquiétudes de la vicomtesse. De quels revenus allaient-ils vivre désormais? Si M. de Chateaubriand n'avait jamais eu la fortune assurée, du moins elle s'était, tout le long de sa vie, offerte à lui. La littérature lui avait apporté, en surcroît de la gloire, d'importants bénéfices ; les fonctions et dignités publiques dont la monarchie l'avait revêtu avaient été largement rétribuées, les Bourbons avaient par deux fois soldé ses dettes, l'arriéré de la pension attaché au titre de ministre d'État (dont il avait été privé de 1816 à 1822) lui avait été restitué. Et cependant, vers 1830, il se trouvait dans une gêne voisine de

l'indigence. C'est que, de tout temps, il avait dépensé sans compter, incapable de régler le train de sa vie ordinaire, de ses voyages ni de ses réceptions, semant l'or dès que sa bourse était pleine, non qu'il eût des besoins personnels, mais pour que le cadre où il se mouvait fût grandiose et digne de lui, employant ainsi le traitement d'un semestre à une fête d'ambassade, consacrant le revenu d'une année de ses œuvres littéraires à quelque galanterie royale. Les conseils de ses amis ne parvenaient pas à l'arrêter dans cette voie de dépenses irréfléchies. Madame de Chateaubriand avait beau arranger, liquider, déployer à ce soin sa remarquable faculté d'action et son entente des affaires : le gouffre se creusait chaque jour plus profond.

La situation à laquelle il se trouva réduit après la révolution de Juillet ne tarda pas à provoquer une crise où le sentiment de l'honneur subit en lui une passagère défaillance et où le cœur de madame de Chateaubriand dut souffrir d'une angoisse mortelle.

Il était en Suisse, près de Genève, presque sans ressources, pressuré de dettes. Là, un

soir, se trouvant seul avec la vicomtesse, il fit un retour sur lui-même et fut tout d'un coup effrayé de l'avenir qui l'attendait, de la vieillesse qui venait et dont l'idée seule lui avait toujours fait horreur, de la misère qui le saisissait déjà et qui sans doute ne le lâcherait plus jusqu'à la mort : alors, dans un accès de révolte et de désespoir, il écrivit ces lignes :

« Oh ! argent que j'ai tant méprisé !... quand on ne t'a point, on est dans la dépendance de toutes choses et de tout le monde. Deux créatures qui ne se conviennent pas pourraient *aller chacune de son côté ;* eh bien ! faute de quelques pistoles, il faut qu'elles restent là, en face l'une de l'autre, à se bouder, à se maugréer, à s'aigrir l'humeur, à s'avaler la langue d'ennui, à se manger l'âme et le blanc des yeux, à se faire, en enrageant, le sacrifice mutuel de leurs goûts, de leurs penchants, de leur façon naturelle de vivre ; la misère les serre l'une contre l'autre, et, dans ces liens de gueux, au lieu de s'embrasser, elles se mordent... »

Ainsi, à cette heure douloureuse, M. de Chateaubriand déclarait que la misère était le seul lien qui l'unît désormais à sa femme et « qui les serrât l'un contre l'autre dans des liens de gueux » ; que la vie commune dans l'indigence était un supplice, et que, s'ils eussent été libres tous deux, « ils s'en seraient allés chacun de son côté ».

Cette pensée de séparation fut-elle sérieuse de part ou d'autre? Je ne le crois pas. En ce qui concerne madame de Chateaubriand, toute sa vie en serait le démenti. Cette marque d'ingratitude n'était pas la première épreuve qui lui vînt de son mari ; elle en avait subi, depuis que leurs destinées étaient unies, et de plus cruelles, et de plus intimes ; mais jamais l'idée d'une rupture ne s'était présentée à son esprit. Ce n'était donc pas à l'heure précise où l'avenir apparaissait plus sombre et imposait à son dévouement conjugal de plus lourdes responsabilités qu'elle pouvait songer à rejeter le fardeau de l'existence commune. Quant à lui, je veux croire en effet que, dans un accès de colère, le cœur débordant d'amertume, il ait accepté un instant la pensée de

reprendre sa liberté, et qu'il s'y soit même assez longtemps arrêté pour la formuler par écrit : l'égoïsme était le trait dominant de son caractère, et tout autre sentiment s'effaçait en lui quand sa personnalité était en jeu. Mais, cette crise de désespoir passée, ses idées, comme il lui arrivait toujours en pareil cas, prirent une tout autre direction. Il eut alors la vision très nette du genre de vie qui lui était réservé désormais, et de la part, sinon de bonheur, du moins de tranquillité et de bien-être, que le dévoûment de madame de Chateaubriand lui pouvait apporter encore ; la raison lui revint, et cette pensée mauvaise, qu'il n'avait écrite que pour soulager son cerveau, « de même qu'on se fait percer les veines quand le sang afflue au cœur ou monte à la tête », n'eut aucune suite. D'ailleurs, la publication de l'*Essai sur la littérature anglaise* et de l'*Histoire du Congrès de Vérone*, puis, peu de temps après, la cession des *Mémoires d'outre-tombe* à une société financière, en assurant le ménage contre la misère, y ramenèrent bientôt l'entente.

Ils retournèrent à Paris et reprirent, avec

un train plus modeste encore, leur vie des dernières années de la Restauration. Mais, pour M. de Chateaubriand, ce n'étaient que les apparences de cette vie brillante où tout était réglé pour sa gloire comme dans une apothéose. On le rencontrait encore, aux mêmes heures, se rendant chez madame Récamier ; il y allait, toujours vêtu avec élégance et la fleur à la boutonnière, avec les mêmes désirs de conquête, avec la même soif d'adulation, mais d'une démarche incertaine et pesante, la taille toute voûtée, le front tout ridé. Et quand il arrivait à l'Abbaye-aux-Bois, on l'entourait de plus de respects que d'admiration. Lamartine, qui l'y rencontra vers cette époque, nous l'a montré « avec ses yeux qui semblaient deux charbons mal éteints », dissimulant derrière un écran ou un fauteuil la disgrâce de son corps fatigué, cherchant à reconnaître les visages, répétant ses phrases, se survivant à lui-même. Bientôt il lui fut impossible de se rendre chez madame Récamier; alors ce fut elle qui vint le voir. Elle était entrée depuis longtemps en rapports avec madame de Chateaubriand, et, par la suite des années,

leurs relations étaient devenues, de courtoises confiantes, d'intermittentes presque quotidiennes. Chaque jour donc, madame Récamier venait passer plusieurs heures auprès de son fauteuil ou au chevet de son lit, et madame de Chateaubriand leur tenait compagnie. Ces deux femmes vivaient ainsi, très unies maintenant, parlant librement du passé, se rappelant leurs amis disparus, tandis que lui, silencieux, affaissé, toutes ses facultés obtuses, les écoutait à peine, « ne pouvant plus suivre une idée deux minutes de suite ». Quand la mort vint, elle frappa d'abord celle que l'âge avait le plus épargnée : madame de Chateaubriand mourut, le 9 février 1847, après une courte maladie. M. de Chateaubriand s'éteignit dans le courant de l'année suivante (4 juillet 1848). Madame Récamier ne lui survécut que peu de mois.

II

Considérée dans l'ordre de l'esprit, la femme distinguée dont je viens de rappeler la vie avait pour qualités maîtresses la droiture du sens et la sûreté du jugement. Ces qualités ne procédaient, en elle, ni de l'expérience, ni du raisonnement, ni d'une discipline acquise ; mais elles faisaient le fonds même de son tempérament intellectuel, et l'on peut croire qu'elle arriva, par instinct et tout de suite, au plein exercice de ces facultés. Elle était de ces esprits qui saisissent la réalité des choses et des personnes à leur premier aspect, sans prisme ni verre grossissant. Antipathique à

tout ce qui était artifice ou procédé, allant droit au fond et au fait, elle n'aimait que le vrai et voulait qu'on restât toujours soi-même, en parfaite sincérité de cœur et de langage. On juge par là de l'éloignement, du mépris plutôt, que lui inspiraient les grands mots, l'emphase sonore et la fausse exaltation qui furent le vice commun de son époque et le défaut capital de Chateaubriand.

Ajoutez à ces qualités le don de l'observation, une curiosité très éveillée, et l'indépendance d'une pensée qui se formait en toute chose de ses propres jugements.

En revanche (et comme de raison), aucune imagination. Peu d'esprits, je crois, furent moins doués que le sien de ce côté, moins tournés à la rêverie, plus en garde contre l'enthousiasme. Ce fut là, si l'on voulait comparer M. et madame de Chateaubriand, le point où se marqua le plus nettement la différence de leurs natures morales : chez lui, l'imagination était tout, envahissait tout ; chez elle, au contraire, la vie laissait des impressions simples, claires, très nettes, très distinctes, qui ressortaient sur le fond de son

esprit comme se détachent, sur la rétine de l'œil, les plans successifs d'un paysage par une matinée limpide de printemps, quand il n'y a dans l'air ni vapeur ni poussière en suspens.

C'est à cette façon de sentir et de refléter en elle le monde extérieur qu'elle dut de traverser, sans y rien laisser de soi, les dures épreuves qui formèrent, pour ainsi dire, la trame même de sa vie. Les inquiétudes de toute sorte, les amertumes, les blessures d'amour-propre, les maladies du corps et les souffrances du cœur, les soucis matériels s'étaient succédé sans trêve pour elle depuis les premiers déboires du mariage jusqu'aux angoisses des dernières années ; mais, la crise passée, elle retrouvait aussitôt cette humeur facile, cette gaîté légère qui n'était chez elle que le mouvement d'une âme saine, égale et tempérée.

Après la droiture du jugement, le trait le plus saillant du caractère de madame de Chateaubriand fut le sens pratique : elle était d'une incroyable activité physique et intellectuelle, toujours en mouvement, aimant passionnément l'action, non pas celle qui

cherche à se manifester par l'influence morale, l'exemple et les conseils, mais celle qui se satisfait par des œuvres positives, et bien réelles.

Son activité s'exerça dans deux voies très différentes : la politique et la religion.

De tout temps, ainsi que nous l'avons vu, elle s'était intéressée à la politique. Comme Pauline de Meulan, comme tant d'autres femmes de la même famille d'esprits qui étaient entrées dans la vie, — dans la vie intelligente, — aux approches de 1789, elle avait gardé de cette époque de sa jeunesse le sens et le goût des questions politiques. Bien qu'elle n'apportât pas, dans sa façon de s'y appliquer, la nature impétueuse, l'ardeur impatiente et ambitieuse de Chateaubriand, les opinions qu'elle professa ne furent ni moins nombreuses ni moins contradictoires que celles du grand polémiste. On pourrait alléguer pour son excuse, s'il en était besoin en telle matière, qu'elle vivait dans un temps où la logique n'était pas ce qui réglait les convictions et où se vérifiait tous les jours le mot de Labruyère : « Il ne faut pas vingt années

accomplies pour voir changer les hommes d'opinion sur les choses les plus sérieuses comme sur celles qui leur ont paru le plus sûres et le plus vraies. »

Par son tempérament comme par ses traditions de famille et de race, la vicomtesse de Chateaubriand était indépendante et portée secrètement vers l'opposition, sous quelque régime que ce fût. On aurait pu lui appliquer ce que les *Mémoires d'outre-tombe* nous rapportent de M. de Chateaubriand le père : « Le sang breton le rendait frondeur en politique, grand opposant des taxes et violent ennemi de la cour. » L'impression qu'elle avait gardée de la Révolution était celle d'un affreux spectacle, dont le sanglant souvenir ne s'altéra jamais dans sa mémoire. Aussi, quand le 18 Brumaire mit fin à l'ère révolutionnaire, toutes ses sympathies allèrent à l'homme qui personnifiait désormais les destinées de la France. Elle fut d'abord comme éblouie de son génie; « elle l'admira sans restriction ». Le meurtre du duc d'Enghien, qui fournit à M. de Chateaubriand (alors ministre dans le Valais) l'occasion de se retirer, par une sortie

éclatante et digne de lui, d'une carrière dont les débuts l'avaient découragé, ne diminua pas l'enthousiasme qu'elle ressentait pour Bonaparte : non qu'elle ne le jugeât, en soi, très sévèrement, mais fascinée qu'elle était par l'éclat de sa gloire. Si jamais sa nature, par ailleurs si maîtresse d'elle-même et si pondérée, subit quelque entraînement, ce fut pour la personne du Premier Consul, bientôt Empereur. « Les fêtes en se succédant, écrit-elle, achevèrent de tourner les têtes, et ce fut au commencement de l'année 1805 qu'eurent lieu les plus grandes défections. Le Saint-Père avait posé ses mains sur la tête de l'Empereur, et ses victoires achevaient de le rendre irrésistible. » Et elle ajoute avec malice : « Cette année, je pense, ou en 1806, MM.*** et *** furent nommés auditeurs ; ils jurèrent de ce moment fidélité à toutes les monarchies présentes et futures. »

La mesure de rigueur qu'attira sur M. de Chateaubriand la publication de l'article du *Mercure* commença de la désabuser ; l'exécution sommaire de son cousin, Armand de Chateaubriand, compromis, en 1810, dans une

conspiration royaliste, la jeta franchement dans l'opposition. Quand, le 6 avril 1814, le Sénat appela les Bourbons au trône, elle eut d'abord un cri de joie. « Ce devait être pour nous, écrit-elle dans ses *Souvenirs*, un jour de délivrance; ce fut celui d'un mécompte complet. Il fut suivi de vexations d'autant plus pénibles qu'elles faisaient autant la joie que l'étonnement des ennemis. Aussitôt qu'on eut la certitude que le lion était enchaîné et que les souverains entraient à Paris, il n'y eut pas assez de cris pour maudire celui qu'on avait encensé. Chacun, en allant au-devant des étrangers, semblait revenir de Coblentz... » La voilà désormais légitimiste, mais frondeuse, mais peu respectueuse, très indépendante dans ses jugements, très mordante dans ses propos. Il faut l'entendre conter le voyage de la cour à Gand, où, pendant les Cent-Jours, elle accompagna M. de Chateaubriand, à qui le roi venait de confier le portefeuille de l'intérieur. Jamais la vie ne lui offrit spectacle plus amusant ni mieux fait pour exercer sa verve malicieuse que celui de cette cour transfuge, qu'elle voyait de la coulisse même. Les mille incidents qui

s'y succédèrent sous ses yeux laissèrent une trace si nette dans son esprit, que lorsqu'elle en fit le récit, dix ans plus tard, elle les raconta avec un aussi vif sentiment que s'ils se fussent passés de la veille. Dans l'affolement général, dans le débordement des colères triomphantes et des haines victorieuses qui se déchaînèrent après Waterloo, elle sut garder la juste mesure. Ainsi, le général La Grange ayant été insulté violemment par des officiers de la garde royale, sous le prétexte de sa fidélité à l'Empire, la vicomtesse, qui s'était trouvée témoin de l'incident, le note dans ses *Souvenirs*, en ajoutant cette remarque : « Rien n'était plus plaisant que l'intolérance que nous affichions pour des opinions qui n'avaient au fond rien de déshonorant, lorsque nous nous arrangions si bien des plus honteuses et des plus criminelles, et que nous eussions pressé sur notre cœur Robespierre lui-même, s'il était venu nous baiser les mains. »

Mais quand Louis XVIII appela Fouché aux affaires et que M. de Chateaubriand se vit écarté des conseils du roi, elle fut outrée, accusa les Bourbons de bassesse et d'ingra-

titude, et leur devint franchement hostile. Pendant la Restauration, ses sentiments furent tour à tour ceux de la faction royaliste pure et ceux du groupe libéral ; certains jours, elle allait même jusqu'à regretter l'Empire. Les retours de faveur dont M. de Chateaubriand se vit l'objet en 1821 et 1829 ne la rallièrent pas, et les brusques disgrâces qui les suivirent ne firent que la mieux confirmer dans son aversion pour Louis XVIII, Charles X, le pavillon de Marsan et toutes les choses et les gens de la cour. La Restauration tombée, quand M. de Chateaubriand, toujours à la recherche des rôles à effet, déclara que la monarchie de Juillet ne devait pas compter sur son dévoûment, la vicomtesse conserva de même sa foi légitimiste ; mais elle entretint soigneusement dans son cœur ses antipathies de personne, ses méfiances et ses rancunes. Le mot des *Mémoires d'outre-tombe* exprime bien ses sentiments à l'égard de la dynastie déchue : « Nous ne lui devions que notre fidélité ; elle l'a. »

Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, nouvelle évolution des opinions poli-

tiques de madame de Chateaubriand. La voilà prête à accepter la République, dont elle pressent l'avènement. « Républicaine, pourquoi non? disait-elle un jour, vers 1844. Je n'ai pas d'antécédents politiques, moi ; je puis, dès qu'elle arrivera, accepter la République; et vous autres, hommes d'État du présent et du passé, vous avez tous fait et vous faites trop de bêtises pour qu'elle n'arrive pas. »

Mais ce fut peut-être dans sa façon de comprendre la religion et d'en observer les devoirs qu'apparut le plus nettement la disposition active et pratique du caractère de madame de Chateaubriand.

Tout d'abord, la religion que professait l'auteur du *Génie du christianisme*, cette religion créée par l'imagination plutôt que sentie par le cœur, n'était pas son fait: sa foi était plus simple, plus sincère, et la magnificence de la pompe sacrée n'y était pour rien. Elle ne faisait point parade de ses sentiments religieux, elle n'en parlait pas, elle aurait cru les profaner en les exploitant comme un sujet de thèse littéraire; les plus belles pages des *Martyrs* devaient à cet égard, froisser quelque fibre intime de son cœur.

Même dans ses croyances, cet excellent esprit savait trouver la juste mesure, et le caractère même de sa piété lui faisait honneur, — une piété sans tristesse ni âpreté, sans excès mystique ni rigorisme ultramontain, qui ne donnait ni dans les écarts de madame Swetchine ni dans ceux des Missions, une piété comme on la pratiquait au XVIIe siècle, comme Fénelon voulait qu'elle fût, « sans rien de faible ni de gêné, qui élargit le cœur, qui est simple et aimable, qui se fait toute à tous pour les gagner tous ».

Mais la dévotion pure ne lui suffisait pas : la charité pouvait seule satisfaire aux exigences de sa nature positive et toujours tournée vers l'action. L'infirmerie de Marie-Thérèse, qu'elle ouvrit après 1815, était une œuvre originale, dans le temps qu'elle la fonda; les institutions charitables de cet ordre étaient loin d'avoir alors, par le nombre et l'importance, le développement qu'elles ont reçu depuis. L'idée de madame de Chateaubriand était neuve, juste et féconde. Elle consacra, à la réaliser, son temps et ses forces, toutes les ressources de sa bourse, qui était rarement pleine,

toutes celles de son esprit, qui était ingénieux, entendu, admirablement doué pour l'administration et l'économie. Elle fit plus encore, elle y mit tout son cœur : on peut dire que, pendant près de trente années, son asile et les malheureux qui y trouvaient refuge furent, après M. de Chateaubriand, sa seule pensée. Elle y songeait tout le jour; elle en parlait à tout venant, avec l'accent d'une sollicitude presque maternelle. Elle y dépensa la part de tendresse que toute femme porte en soi, et qu'à défaut d'un enfant sur qui la fixer, elle avait, pour ainsi parler, économisée tout au long de sa vie. Ce fut pour elle une sorte de passion, une de ces passions où la sensibilité longtemps contenue s'abuse en se portant vers un objet auquel elle n'était pas destinée.

Cet amour de la vie pratique nous explique, sans doute, que madame de Chateaubriand, malgré son goût pour l'observation et bien qu'elle ait eu l'occasion de l'exercer en tant de circonstances mémorables, ait écrit si peu. Outre sa correspondance, qui n'est guère fournie pour une époque où les habitudes épisto-

laires étaient encore très développées, on ne possède d'elle qu'un cahier de *Souvenirs* dont j'examinerai plus loin la valeur et l'importance.

Ce qui fait le grand charme du petit nombre de pages qui sont sorties de sa plume, c'est qu'elle écrivait comme elle pensait, c'est-à-dire d'une façon naturelle, avec netteté, sans affectation ni pédantisme. L'allure de sa prose est alerte, souple, élégante, admirablement propre au commerce de la correspondance ; peu d'images, d'ailleurs, ou les plus familières et les plus soudaines, et, de-ci de-là, quelques traits vigoureux pour décrire à la rencontre les hommes et les choses. Comme spécimen de la narration vive et familière qui était sa façon, voici quelques lignes parmi les mieux tournées :

« Madame de Coëlin était ce qu'on appelle illuminée. Elle croyait à toutes les rêveries de Saint-Martin, et ne trouvait rien au-dessus de ses ouvrages. Il est vrai qu'elle n'en lisait guère d'autres, excepté la Bible qu'elle commentait à sa manière, qui était un peu celle des Juifs. Elle était, du reste, d'une complète ignorance, mais avec tant d'esprit et une si grande habi-

tude du monde que, dans la conversation, on ne pouvait s'en apercevoir; elle ne savait pas un mot d'or*to*graphe *(sic)*, et cependant elle parlait sa langue avec une pureté et un choix d'expressions remarquables. Personne ne racontait comme elle; on croyait voir toutes les personnes qu'elle mettait en scène.

» Ses commentaires sur la Bible étaient semés de grec et de latin dont elle ne savait pas un mot; mais comme elle avait à cœur de prendre la traduction de l'Écriture en défaut, elle avait appelé à son aide un vieux Juif qui lui expliquait le texte comme un rabbin et la volait de même. Ce Juif, appelé Noë, fut un jour arrêté pour avoir volé des perruques. Madame de Coëlin, furieuse de l'insulte faite à son maître, alla trouver M. Pasquier, alors préfet de police, et qu'elle détestait de vieille date. Elle lui fit une scène terrible. Elle soutint que Noë n'avait point volé les perruques, mais qu'il les avait achetées; elle le prouva même en les payant; et l'affaire n'eut d'autre suite qu'une rancune qu'elle garda à M. Pasquier, sur lequel, depuis, elle avait toujours quelque histoire à raconter. »

Cette silhouette féminine n'est-elle pas tracée avec une vivacité charmante et toute personnelle?

La correspondance de la vicomtesse est écrite dans le même mouvement de style, avec la même indépendance de pensée et de jugement. Quelques-unes de ses lettres (dans les meilleures pages, il est vrai) font songer à certains billets de madame de Sévigné. La comparaison est juste, en effet, à la condition d'en bien marquer les limites et de se rappeler qu'une même façon de s'exprimer peut traduire des états d'esprit très différents. Par l'allure de la phrase, par la sincérité de l'expression, par une certaine grâce aimable, il est telle lettre à Joubert qui pourrait être rapprochée de telle autre à Bussy; mais rien que je sache, dans ce qu'a écrit madame de Chateaubriand, ne porte la marque de cette imagination toujours jeune, de cette tendresse large et bienfaisante, et de cette fraîcheur savoureuse du cœur et de l'esprit qui furent le privilège de la délicieuse marquise.

Pour indiquer le tour habituel aux lettres de madame de Chateaubriand, je citerai ce billet adressé à Joubert, qui attendait la vicomtesse à Villeneuve.

Mardi, 30 août 1806.

« Écoutez la triste aventure, bien triste en effet, puisqu'elle me retient à Paris. Hier, à quatre heures, le matin, je partais gaîment pour Villeneuve, lorsqu'à Charenton je me suis aperçue que l'on avait volé ma malle. Je ne pouvais décemment arriver chez vous sans chemises. Il a donc fallu revenir à Paris, où tout le jour je n'ai fait autre chose que courir de chez le commissaire de police à la grande police, de la grande police à la petite, et de la petite police je ne sais où. Enfin, on voulait ce matin me faire courir encore et me faire sortir de ma chère paresse ; il faut être pire que les voleurs pour cela,

Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste et qu'on veut nous l'ôter.

» Mais il n'en sera pas ainsi, je ne l'abandonnerai que pour reprendre la route de Villeneuve, qui est cependant une chienne de route, quoiqu'elle conduise au paradis. Julie jette les hauts cris ; elle regrette surtout une chanson qui était dans la poche de son tablier noir, elle a donné cela comme renseignement

au commissaire de police. Il faut que je reste ici pour rhabiller cette princesse, qui a perdu beaucoup plus de choses qu'elle n'en possédait, et pour m'acheter des chemises. Ainsi je ne sais plus quand je vous reverrai ; mais j'espère que ce sera à la fin de la semaine, si messieurs les voleurs veulent le permettre. »

Et cette lettre encore, qu'elle adressait également à Joubert :

La Vallée, vendredi soir.

« Le *Chat* est revenu mardi de Verneuil, et il est reparti aujourd'hui pour Chanday, chez madame de Caumont ; il y trouvera madame d'Aguesseau, il ne vaudra rien à son retour. Pour moi, je m'ennuie à mourir dans ma chère solitude ; je n'y ai d'autre occupation que de m'inquiéter et d'avoir peur, occupation au surplus dont je m'acquitte à merveille. Si vous étiez une personne comme une autre, c'est-à-dire comme une autre meilleure que vous, vous, madame Joubert et le petit monstre, vous viendriez me voir dimanche, lundi même ; c'est le jour que le *Chat* revient

du Sabbat et il ne serait pas fâché de vous trouver ici à son arrivée. Ah ! que tous ces jours-ci j'ai regretté mon serviteur Clausel. Car, vous le savez, hors le lundi qu'il consacrait aux affaires de sa province, le mardi à Cambacérès, le mercredi à M. de Montesquiou, le jeudi au Cercle, le vendredi à l'abstinence, le samedi à la pénitence et le dimanche à Dieu, le reste de son temps était à mon service.

» Si vous venez, je vous conterai deux jolies histoires ; de plus, vous me ferez un grand et très grand plaisir. Je vous enverrai le cabriolet, ainsi ne vous mettez point en peine d'une voiture. Quel jour le voulez-vous ?

» Ma chère madame Joubert, venez, c'est à vous que je me recommande. »

On a dit que madame de Chateaubriand avait collaboré aux *Mémoires d'outre-tombe* ; on a même prétendu (et c'est l'avis de M. G. Pailhès, éditeur des *Mémoires* de la vicomtesse) que sur les points où cette collaboration se serait exercée, les retouches, additions et suppressions faites de la main de Chateaubriand lui-même, ont gâté l'œuvre première qu'il copiait.

Posées dans ces termes, ni l'une ni l'autre de ces assertions ne sont exactes. A y regarder de près, en effet, et sans parti-pris, que voyons-nous dans les *Mémoires* rédigés par madame de Chateaubriand? Et d'abord par l'étendue et l'ordonnance du récit, par la suite des faits qui y sont rapportés, sont-ce bien des *Mémoires?* « Ils se composent, nous apprend M. G. Pailhès, de deux cahiers, l'un relié en maroquin rouge, l'autre revêtu de papier vert. Celui-ci (pour l'écarter tout de suite), ne contient que des réflexions à l'état de notes, où sont fort malmenés les personnages qui ont occupé la scène à la fin du règne de Charles X. Puis, de 1831 à 1844, date extrême mentionnée dans le cahier vert, silence complet... Pendant cet intervalle de douze à treize ans, le cahier n'avait pas cessé de recevoir les confidences de madame de Chateaubriand; mais en 1848, à la mort de Chateaubriand, survenue après celle de sa femme, une main brutale, exécutant la consigne dictée par une prétendue raison d'État, a déchiré les pages qui concernaient le règne de Louis-Philippe. »

Le cahier rouge, le plus important des deux

et le seul d'ailleurs qui soit publié, renferme des souvenirs dont le plus ancien date de 1804 et le dernier de 1825. Imprimé, il représente environ soixante-huit pages de texte in-8°. Pour les années de 1804, 1805 et 1806, le manuscrit ne relate qu'un très petit nombre d'événements ou d'impressions personnelles : la mention en est faite d'une façon sommaire, un peu sèche, sans la moindre composition ; les notes datées de 1807 et 1808 sont au contraire très détaillées et nous font entrer dans la vie journalière de la Vallée-aux-Loups ; rien pour l'année 1809 ; huit pages seulement de 1810 à 1814 ; enfin, trente-sept pages du 1er janvier 1814 au 8 juillet 1815. On le voit, les proportions restreintes du récit et les lacunes qu'il renferme font paraître bien ambitieux le titre de *Mémoires* qu'on a voulu inscrire en tête de ces *Souvenirs*. N'était la relation du voyage de Gand pendant les Cent-Jours, qui est presque un chapitre d'histoire, ce ne seraient même, à proprement parler que des « Notes » utilisées plus tard dans la composition des *Mémoires d'outre-tombe*.

Ce point dûment établi, quel parti Chateaubriand a-t-il tiré des documents mis ainsi à sa

disposition par sa femme? Y a-t-il eu vraiment collaboration de la vicomtesse? Nullement, si l'on entend par ce mot le travail commun de deux intelligences appliquant leur activité à la conception d'une œuvre, à l'établissement de ses lignes générales et à la composition de toutes ses parties. Or, dans le cas présent, rien de pareil: il y a eu apport de quelques souvenirs, et rien de plus. Les emprunts faits aux notes de madame de Chateaubriand sont au nombre de cinq: le très joli récit du voyage à la Grande-Chartreuse (tome IV) et la description de la Vallée-aux-Loups (tome V) sont copiés presque textuellement dans le cahier rouge; par quelques coupures ou de légères corrections, Chateaubriand a mis l'ordre qui manquait dans la narration originale. Pour la période des Cent-Jours, les emprunts sont plus considérables, mais les retouches de style sont plus importantes. Je ne citerai qu'un seul passage; on saisira bien, dans la divergence des textes, la différence des imaginations et des procédés de composition [1].

1. Voici le texte des *Memoires d'outre-tombe* (t. IV, p. 28): — « Avant de quitter Saint-Denis, je fus reçu par le roi et j'eus

« Le lendemain, 8 juillet 1815, le roi fit dire de nouveau à mon mari de venir lui parler. La première chose qu'il lui dit fut :

» — Eh bien ! monsieur de Chateaubriand ?

» — Eh bien ! Sire : Votre Majesté renvoie ses régiments et prend Fouché ?

» — Oui, reprit le roi, il le faut. Voyez, depuis mon frère jusqu'au bailli de Crussol, et celui-là n'est pas suspect, tous disent que nous ne pouvons pas faire autrement. Mais bon pour les deux premières choses : il y a remède. Pour la cocarde, c'est une autre affaire. Je ne céderai jamais sur ce point. Qu'en pensez-vous ?

» — Hélas ! Sire, la chose est faite. Permettez-moi de me taire.

avec lui cette conversation : — Eh bien ! me dit Louis XVIII, ouvrant le dialogue par cette exclamation. — Eh bien ! Sire, vous prenez le duc d'Otrante. — Il l'a bien fallu ; depuis mon frère jusqu'au bailli de Crussol (et celui-là n'est pas suspect), tous disaient que nous ne pouvions pas faire autrement. Qu'en pensez-vous ? — Sire, la chose est faite ; je demande à Votre Majesté la permission de me taire. — Non, non, dites ; vous savez comme j'ai résisté depuis Gand. — Sire, je ne fais qu'obéir à vos ordres ; pardonnez à ma fidélité : je crois la monarchie finie. — Le roi garda le silence ; je commençais à trembler de ma hardiesse, quand Sa Majesté reprit : — Eh bien ! monsieur de Chateaubriand, je suis de votre avis. — Cette conversation termine *mon* récit des Cent-Jours. »

» — Non, non, dites. Vous savez comme j'ai résisté depuis Gand. Dites, qu'en pensez-vous?

» — Vous le voulez, Sire, je ne sais dire que la vérité ; et puisque Votre Majesté la pardonnera à ma fidélité, je crois que la monarchie est finie. Pardon, Sire, vous le pensez comme moi; c'est ce qui m'a donné la hardiesse de vous exprimer ma pensée.

» Il tremblait cependant de cette hardiesse, quand le roi reprit:

» — Eh bien! mon ami, je suis de votre avis.

» Le fait est vrai à la lettre. »

Tels qu'ils sont, ces *Souvenirs* justifient l'appréciation que Chateaubriand a portée sur celle qui les a rédigés: « Je ne sais, dit-il, s'il a jamais existé une intelligence plus fine que celle de ma femme: elle devine la pensée et la parole à naître sur le front ou sur les lèvres de la personne avec qui elle cause. La tromper en rien est impossible. D'un esprit original et cultivé, écrivant de la manière la plus piquante, elle raconte à merveille. »

Après cet éloge très mérité on lit ces mots:

« Madame de Chateaubriand m'admire sans avoir jamais lu deux lignes de mes ouvrages. » Nous touchons ici à un point des plus délicats. Est-il vrai que la vicomtesse de Chateaubriand n'ait rien lu des œuvres de son mari ? Et, s'il en est ainsi, comment expliquer que, de toute la société où elle fréquentait et où on la tenait pour distinguée par l'esprit et le goût, elle ait été la seule à ignorer *Atala, René, les Martyrs?*

Qu'elle ait toujours été étrangère à la vie littéraire de M. de Chateaubriand, cela ressort très clairement, à la première lecture, de sa *Correspondance* et de ses *Souvenirs*. On s'attend à y trouver ces révélations que nous cherchons dans les alentours d'un auteur et que nous demandons à ceux qui l'ont connu dans le privé de sa vie, ces indications précieuses qui expliquent la conception d'une œuvre, en marquent les formes successives, en dévoilent le sens intime et nous font assister, pour ainsi dire, au travail intérieur dont elle est le produit. On n'y relève, au contraire, que des mentions vagues et banales, comme celle-ci : « M. de Chateaubriand s'occupe des *Martyrs* ; »... et celle-ci encore : « Je ne me rappelle plus à quelle

époque M. de Chateaubriand imprima son *Itinéraire...* » Cette indifférence semblerait donc justifier à première vue la singulière assertion des *Mémoires d'outre-tombe.* On ne peut admettre cependant que madame de Chateaubriand n'ait jamais rien lu des œuvres écloses près d'elle. Tout d'abord, un témoignage très précis et digne de foi, celui de madame Lenormant, auteur des *Souvenirs de madame Récamier*, affirme qu'on surprit plus d'une fois la vicomtesse lisant à la dérobée quelqu'un de ces volumes dont elle protestait n'avoir jamais tourné les pages. Ensuite, le goût très vif que madame de Chateaubriand avait pour la lecture, la curiosité très étendue de son esprit, l'intérêt qu'elle prit toujours à ce qui concernait son mari, toutes ces considérations et bien d'autres encore qu'il n'est même pas besoin d'énumérer, contrediraient l'affirmation que nous discutons, si un plus attentif examen n'y découvrait un sens caché dont la révélation éclaire d'un jour assez nouveau la nature morale de madame de Chateaubriand.

Cette ignorance où elle prétendait être des œuvres de son mari n'était qu'affectée; c'était

une attitude qu'elle s'était imposée à l'égard du monde, pour deux raisons très judicieuses, très sagement délibérées et qui procédaient d'un haut sentiment de sa dignité.

La première de ces raisons est qu'elle ne voulait pas critiquer des œuvres que sa conscience et ses goûts désapprouvaient. A bien prendre, en effet, que trouvait-elle au fond de chacun de ces récits qui passionnaient sa génération, d'*Atala*, de *René*, des *Martyrs*, et surtout des *Mémoires d'outre-tombe?* Elle n'y rencontrait rien qui ne froissât violemment sa nature saine et droite, son amour du vrai, son esprit critique si délié, si attentif à n'être dupe ni des mots ni des apparences. C'est qu'elle le voyait de trop près, le merveilleux enchanteur, pour que le charme pût agir sur elle; il eût fallu plus de recul, le lointain de la scène, la séparation de la rampe. Son sens très fin l'avait percé à jour : elle démêlait très bien ce qu'il entrait d'éléments divers et contradictoires dans sa personnalité, singulier composé de puissance géniale et de faiblesse humaine, de grandeur et de mesquinerie, de générosité et d'égoïsme; elle savait qu'il exis-

tait en lui deux hommes, l'un qui agissait, parlait, écrivait pour le public, et l'autre qui, le masque tombé, se manifestait dans le déploiement de sa vraie nature, dans le sens de ses penchants, dans la sincérité de son âme. C'était ce dernier qu'elle voyait le plus souvent : il se montrait dans l'abandon familier de la vie quotidienne, et surtout aux jours de déception, de dépit, d'insuccès, aux heures de soucis matériels et de maladie. Alors apparaissaient ce qu'il y avait de faux et d'artificiel dans le personnage public, les dessous du rôle, le convenu des gestes et des poses, tout ce que recouvrait la pompe des phrases sonores et cadencées, je veux dire les exigences d'une ambition insatiable, des rancunes misérables, d'incroyables préoccupations d'amour-propre et toutes les mesquineries d'une âme en apparence haute et fière.

Quand, par exemple, se posant en croyant, en descendant des Croisés, il écrivait dans la préface de l'*Itinéraire :* « Je serai peut-être le dernier des Français sorti de mon pays pour voyager en Terre Sainte avec les idées, le *but* et les sentiments d'un ancien pèlerin ;... » quand

il traçait ces lignes, elle savait de science certaine, et bien avant que les *Mémoires* l'eussent appris au monde, qu'il n'était allé chercher en Orient qu'une illustration plus brillante pour toucher l'âme insensible de madame de Mouchy. « Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce voyage commencé au port de Desdémona et d'Othello ? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir ? *Une seule pensée m'absorbait* ; je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés à l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, *de la gloire pour me faire aimer*. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne ! Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves ?... »

L'histoire n'est plus à écrire des contradictions éclatantes dont toute l'existence de Chateaubriand fut remplie, et du divorce qu'il y eut toujours en lui, entre l'homme public et l'homme privé : Sainte-Beuve s'en est chargé et de telle sorte qu'il n'est pas besoin d'y revenir.

Mais un autre ordre de considérations faisait à la vicomtesse de Chateaubriand une règle de conduite et la plus sûre sauvegarde de sa dignité dans le monde, de déclarer qu'elle n'avait jamais lu deux lignes de son mari.

Qu'on veuille bien, en effet, se rappeler que, toute sa vie durant, madame de Chateaubriand fut la plus abandonnée, la plus trompée des femmes, et que l'œuvre entière de *René* n'est que la glorification des infidélités dont elle fut la victime. Tantôt l'allusion aux rivales de l'épouse est voilée et vaporeuse, comme cette « sylphide » qu'il aimait à évoquer, créature de songe faite de toutes les femmes qu'il avait entrevues ou rêvées : « Il me semble que je vois apparaître ma sylphide des bois de Combourg. Me viens-tu retrouver, charmant fantôme de ma jeunesse ? As-tu pitié de moi ? Tu le vois, je ne suis changé que de visage ; toujours chimérique, dévoré d'un feu sans cause et sans aliment... Viens t'asseoir sur mes genoux ; n'aie pas peur de mes cheveux, caresse-les de tes doigts de fée ou d'ombre ; qu'ils se rembrunissent sous tes baisers !... Viens ! emporte-moi comme autrefois, mais ne me rapporte plus. »

Tantôt, la vision se précisait, au contraire ; le fantôme prenait corps, l'aveu se faisait indiscret et troublant, comme dans le passage cité plus haut, à propos du voyage d'Orient, comme encore dans la scène grandiose de la prière du soir en mer, dans le *Génie du Christianisme :* « Était-ce Dieu seul que je contemplais sur les flots ?... Non ; je voyais une femme et les miracles de son sourire... » comme enfin dans le récit de la promenade nocturne où s'attardent, « à la clarté douteuse de la lune, » les deux amants de l'Alhambra, dans *le Dernier Abencérage.* » On comprend maintenant que madame de Chateaubriand ait toujours tenu à paraître ignorer des œuvres qui, par tant de points, avivaient ses plus secrètes blessures. C'était aussi le seul moyen qu'elle eût de couper court aux allusions déplaisantes et de déconcerter les curiosités malignes. Et cela nous amène à préciser des contours laissés jusqu'ici dans l'ombre sur le portrait que nous essayons de tracer, c'est-à-dire à définir la vicomtesse de Chateaubriand comme femme et dans l'ordre du sentiment.

III

Madame de Chateaubriand portait jusque dans les choses du sentiment la mesure qu'elle mettait dans son jugement et dans la pratique de sa vie. Le mot, d'une franchise hardie et presque brutale, par lequel madame du Deffand s'est dépeinte un jour, aurait pu lui être appliqué : « Ni tempérament ni roman. » Mais si elle n'était pas faite pour ressentir la passion avec les grands mouvements d'âme et les crises morales qu'elle comporte, son cœur, du moins, n'était pas dépourvu de la puissance d'aimer. Et, de fait, elle aima son mari d'un amour profond et raisonné, d'un amour que

les désenchantements ne pouvaient atteindre et qui survécut à toutes les infidélités, parce que l'imagination n'y était pour rien, parce que l'illusion ne l'avait jamais revêtu de son charme, parce qu'il était naturel, sincère et sans mélange. Toute sa correspondance nous révèle la profondeur de son dévoûment et l'inaltérable constance de ses sentiments : « M. de Chateaubriand est parti hier au soir (pour l'Orient), écrit-elle de Venise à la date du 29 juillet 1806. Je le pleure déjà comme mort ; il ne me reste qu'autant d'espérance qu'il en faut pour me donner une agitation plus insupportable que la douleur. » Quelques années plus tard, en 1814, alors que M. de Chateaubriand écrivait sa fameuse brochure de *Bonaparte et les Bourbons*, elle crut en avoir égaré le manuscrit dans la rue : « Si cette brochure avait été saisie, nous dit-elle, le jugement n'était pas douteux : la sentence était l'échafaud... Je vois déjà le fatal écrit entre les mains de la police et M. de Chateaubriand arrêté ; je tombe sans connaissance au milieu du jardin des Tuileries. De bonnes gens m'assistèrent et ensuite me reconduisirent à la

maison, dont j'étais peu éloignée. Quel supplice, lorsqu'en montant l'escalier je flottais entre une crainte qui était presque une certitude et un léger espoir d'avoir oublié de prendre la brochure! En approchant de la chambre de mon mari, je me sentais de nouveau défaillir. J'entre enfin. Rien sur la table. Je m'avance vers le lit ; je tâte d'abord l'oreiller; je ne sens rien. Je le soulève et vois le rouleau de papier. Le cœur me bat chaque fois que j'y pense. Je n'ai jamais éprouvé un tel moment de joie dans ma vie. Certes, je puis le dire avec vérité, il n'aurait pas été si grand si je m'étais vue délivrée au pied de l'échafaud, car enfin c'était *quelqu'un qui m'était plus cher que moi-même* que j'en voyais délivré. » Elle écrivait encore, en 1818, au cours d'une convalescence : « M. de Chateaubriand est à la messe ; j'ai peur quelquefois de le voir s'envoler vers le ciel, car, en vérité, il est trop parfait pour habiter cette terre et trop pur pour être atteint par la mort. Quels soins il m'a prodigués pendant ma maladie ! Quelle patience ! quelle douceur ! Moi seule je ne suis bonne à rien dans ce monde. Cependant, quand on ne

vaut rien du tout, on n'a pas des amis comme ceux que j'ai... » Enfin, dans les dernières années, quand l'époque de la gloire et des succès fut passée, quand la vieillesse fut venue pour celui qui avait tant demandé à la vie et qui en avait tant reçu, madame de Chateaubriand se montra admirable de dévoûment et de piété conjugale.

Pourquoi donc, malgré tant de qualités de l'esprit, malgré cette sensibilité qui savait être vive et profonde, malgré cet attachement qui ne se démentit jamais, la vicomtesse de Chateaubriand n'occupa-t-elle qu'une place si étroite dans le cœur de son mari ?

A cette question il n'est qu'une réponse, mais elle est décisive : le charme lui a manqué. Elle n'avait pas le don de la tendresse caressante, de la grâce indulgente et aimable, ni de cette douceur secrète qui s'exhale comme un parfum mystérieux de l'âme et sans laquelle les plus forts sentiments sont vains et stériles. Elle ne pouvait certes donner à son époux la passion exaltée que la froideur de son tempérament lui interdisait de ressentir, mais elle aurait pu ménager autour de lui, dans l'inti-

mité du foyer, une atmosphère plus calme, plus tiède, où ce grand génie inquiet se fût détendu, apaisé. Et cette lacune sentimentale était d'autant plus grave chez madame de Chateaubriand, qu'elle eut précisément pour rivales deux femmes qui, à leur heure, personnifièrent au plus haut degré le charme féminin: madame de Beaumont et madame Récamier.

Au contraire des admiratrices de « René », qui le considéraient toutes comme un être exceptionnel, comme un demi-dieu condescendant à partager les passions humaines, elle s'amusait, par esprit de taquinerie, à le rabaisser au niveau des communs mortels. Elle le plaisantait sur ses « belles dames », elle lui marquait le ridicule de ses succès mondains: « M. de Chateaubriand, écrit-elle dans une de ses lettres, dîne chez deux femmes d'un rare esprit, qui ne veulent pas qu'il mange autre chose que des feuilles de rose humectées de rosée; autrement il ne serait pas l'auteur de tant de beaux ouvrages pleins de sentiment et d'imagination, etc. Ces deux femmes sont mesdames de Damas et de Vogüé. » Toute son attitude envers lui, sa

manière d'être journalière, ses reproches plus ou moins voilés, ses allusions plus ou moins ironiques et mordantes, exprimaient trop clairement ce qu'écrivit, un jour, à Rousseau, dans un accès de dépit, une de ses correspondantes qui avait été parmi les plus éprises : « Allez ! vous êtes fait tout comme les autres hommes ! »

Les *Souvenirs* du comte d'Haussonville, on l'a vu plus haut, nous l'ont dépeinte très finement dans ce jour et sous cet aspect de son caractère, à l'ambassade de Rome.

Pour être juste, il faut reconnaître que, toute sa vie durant, la patience de madame de Chateaubriand fut soumise à la plus rude épreuve, et que son dévoûment dut être d'essence rare pour survivre à tant d'infidélités. La liste fut longue, en effet, des passions que « René » souleva sur son brillant passage et auxquelles il se donna ou plutôt se prêta tour à tour : madame Récamier mise hors de cause, combien de noms à y inscrire, depuis la touchante Charlotte Ives, depuis madame de Beaumont, jusqu'à mesdames de Custine et de Mouchy, jusqu'à la duchesse de Cumberland, jusqu'à « madame

de Saman », jusqu'à la jeune fille inconnue qui s'offrit à lui quand l'extrême vieillesse l'avait déjà frappé, et qui lui arracha cette confession déchirante : « Objet charmant, je t'adore, mais je ne t'accepte pas !... Hier pourtant, quand tu penchas ta tête charmante sur mon épaule, quand des paroles enivrantes sortirent de ta bouche, quand je te vis prête à m'entourer de tes mains comme d'une guirlande de fleurs, il me fallut tout l'orgueil de mes années pour vaincre la tentation de volupté dont tu me vis rougir. Souviens-toi seulement des accents passionnés que je te fis entendre, et quand tu aimeras un jour un beau jeune homme, demande-toi s'il te parle comme je te parlais et si sa puissance d'aimer approcha jamais de la mienne. »

Quelle attitude la vicomtesse de Chateaubriand observa-t-elle à l'égard de son mari infidèle, quelle figure prit-elle dans le monde sous le feu des regards ironiques ou malveillants, quel accueil eut-elle pour ses rivales quand elle ne put éviter de les rencontrer ? Le sentiment très vif qu'elle avait de sa dignité lui inspira, dans ces conjonctures délicates,

une conduite noble et fière. Elle n'affecta ni les dehors de la jalousie, ni ceux de la résignation, mais elle feignit de ne rien voir, de ne rien comprendre. A quelque profondeur de l'âme que ses douleurs aient pénétré, elle ne les a jamais traduites par une expression indiscrète ni violente, « elle ne se plaignit jamais » ; c'est Chateaubriand lui-même qui le déclare. Eut-elle des révoltes intérieures, des appels désolés, des tristesses désespérées ? On ne sait ; ses détresses demeurèrent toujours secrètes et silencieuses. Sauf à Joubert, cet ami délicat qui pouvait tout entendre et savait tout comprendre, elle ne s'ouvrit à personne, par pudeur d'abord, par calcul aussi sans doute, car, sur ce point, elle était femme à penser, avec madame du Deffand, « qu'il n'y a pas une seule personne à qui l'on puisse confier ses peines sans lui donner une maligne joie et sans s'avilir à ses yeux ».

Les relations qu'elle entretint avec madame Récamier furent empreintes d'un caractère assez original et marquées d'une nuance bien délicate à définir. C'est en 1818 que M. de Chateaubriand avait commencé de fréquenter chez

madame Récamier, et, dès ses premières visites, il avait subi le prestige de beauté souveraine de la grande séductrice. Mais bientôt le charme tout-puissant qu'il avait tant de fois exercé lui-même avait agi à son tour, et l'Abbaye-aux-Bois était devenue son sanctuaire, un temple élevé à sa gloire : on l'y encensait, on l'y adorait, il n'y avait pas une pensée, pas une admiration qui ne montât vers lui. Quand l'ivresse du début se fut un peu dissipée (c'était en 1822), il témoigna à madame de Chateaubriand le désir de la présenter chez son illustre rivale, et elle y donna son consentement. J'imagine que ce fut une journée célèbre et féconde en observations piquantes, comme on commençait à les aimer alors, que celle où la vicomtesse de Chateaubriand parut chez madame Récamier. On voyait en présence les deux types de femmes les plus opposés qu'on pût imaginer, différentes par l'esprit et par le cœur, par les dehors physiques et par la nature morale, antipathiques d'instinct l'une à l'autre, alors qu'il n'y eût pas eu entre elles de motif particulier d'éloignement. Les contemporains ne nous ont rien appris de cette pre-

mière entrevue; mais ce qui nous permet d'en deviner la physionomie, c'est qu'elle fut suivie de beaucoup d'autres, et que des relations fréquentes s'établirent entre les deux rivales. Dans cette circonstance mémorable de sa vie, madame de Chateaubriand put croire sincèrement n'avoir fait aucune concession, et elle ne dut pas sentir le poids du sacrifice auquel elle se prêtait en se rendant à l'Abbaye : elle céda, elle aussi, à la séduction de celle à qui personne ne résista jamais. Par un singulier privilège, en effet, le charme de madame Récamier agissait avec autant d'efficacité sur les femmes que sur les hommes. Malgré les jalousies, malgré les rivalités d'amour-propre et de cœur, malgré les animosités de toute sorte que ses succès soulevaient autour d'elle, ses amitiés féminines furent aussi nombreuses et non moins fidèles que les autres. Même dans ses relations avec les femmes, avec la reine Caroline de Naples et la reine Hortense, par exemple, elle savait mettre une nuance de coquetterie qui donnait un agrément tout particulier à son accueil.

Plus d'une l'aborda avec les préventions

les plus défavorables, qui s'en retourna subjuguée. Madame Swetchine nous apporte sur ce point le témoignage positif que la *Correspondance* et les *Souvenirs* de madame de Chateaubriand nous laissent à deviner : Madame Swetchine avait toujours jugé très sévèrement madame Récamier, dont elle n'aimait ni le caractère ni les allures, et en qui elle voyait, d'ailleurs, une redoutable rivale d'influence mondaine. Et elle ne lui épargnait, à l'occasion, ni les propos mordants ni les allusions ironiques. Mais quand elle la rencontra à Rome, en 1824, elle fit comme les autres, elle tomba sous le charme et n'essaya jamais de s'y soustraire : « Je me suis sentie liée avant de songer à m'en défendre, écrivait-elle sous le coup de sa première impression. Madame Récamier me manque comme si nous avions passé beaucoup de temps ensemble, comme si nous avions beaucoup de souvenirs communs. » Ainsi fit également madame de Chateaubriand ; et des relations confiantes, bientôt même affectueuses, s'établirent entre elle et madame Récamier.

Si c'en était le lieu, si les témoignages écrits

étaient plus nombreux et plus précis, il serait curieux de rechercher d'où vint à madame Récamier le désir de connaître la vicomtesse de Chateaubriand et quelle fut la source vraie de l'attachement qu'elle lui marqua par la suite. On approcherait de la vérité, je crois, en essayant d'établir que ce désir naquit chez madame Récamier du jour où elle, à son tour, ne régna plus seule sur le cœur de « René », et que le mouvement de sympathie qui la porta vers madame de Chateaubriand eut pour origine la communauté de leurs griefs.

Un dernier point reste à éclaircir pour terminer cette étude : quelle part d'estime et d'affection madame de Chateaubriand a-t-elle reçue de son mari ? A la considérer dans l'ensemble de sa vie, il serait paradoxal d'avancer qu'elle eut la meilleure part des sentiments de son époux. Mais, à la comparer avec chacune de ses rivales, on est en droit d'affirmer que, tout compte fait, c'est elle qui a reçu la plus forte somme. Chateaubriand était, en amour, l'inconstance même ; ses passions brûlaient et brillaient, mais ne duraient pas, et, dans l'intervalle, il revenait toujours à la vicomtesse.

Il avait parfaitement conscience de ses torts envers elle ; on en trouve l'aveu fréquent dans les lettres datées de la seconde moitié de sa vie, et il n'a pas craint de le répéter, en toute franchise, dans les *Mémoires d'outre-tombe*. « Ai-je reporté à ma compagne, se demande-t-il, tous les sentiments qu'elle méritait et qui lui devaient appartenir? Quel bonheur a-t-elle goûté pour salaire d'une affection qui ne s'est jamais démentie ? » Et il se répond en ces termes : « Quand l'un et l'autre nous paraîtrons devant Dieu, c'est moi qui serai condamné... Je dois donc une tendre et éternelle reconnaissance à ma femme, dont l'attachement a été aussi touchant que profond et sincère. Elle a rendu ma vie plus grave, plus noble, plus honorable, en m'inspirant toujours le respect, sinon toujours la force des devoirs. Elle a subi mes adversités ; elle a été plongée dans les cachots de la Terreur, les persécutions de l'Empire, les disgrâces de la Restauration, et n'a point trouvé dans les joies maternelles le contrepoids de ses chagrins. Pourrais-je opposer mes qualités telles quelles à ses vertus qui nourrissent le pauvre, qui ont élevé l'In-

firmerie de Marie-Thérèse en dépit de tous les obstacles? Qu'est-ce que mes travaux auprès des œuvres de cette chrétienne »

Telle fut, dans les traits principaux de sa physionomie intellectuelle et morale, la femme distinguée dont le nom est inscrit en tête de ces pages ; telle, à peu près, elle s'évoque dans la pénombre où il nous est permis d'entrevoir les figures du passé.

Si, sans s'arrêter à ce qu'une telle recherche a de vain, on se demandait maintenant quelle moralité on peut tirer de l'étude qui précède, voici celle que j'indiquerais, quelque singulière qu'elle paraisse dans le cas présent : c'est que le bonheur ou le malheur d'une vie est moins le résultat des circonstances extérieures que l'effet des qualités morales, tenues de nature ou acquises par discipline. Les circonstances à travers lesquelles s'est déroulée la vie de madame de Chateaubriand lui furent presque toujours adverses, mais elle avait reçu en partage un ensemble de qualités propices qui auraient suffi à en neutraliser l'action, si deux dons ne lui avaient été refusés. Elle apportait, en effet, dans la vie, les éléments les plus

efficaces du bonheur, c'est-à-dire un esprit sain et droit, un jugement sûr et mesuré, des goûts susceptibles de satisfactions très diverses et des exigences très modérées, une sensibilité tendre sans excès, une rare puissance d'attachement, un admirable équilibre intellectuel et moral. Mais, comme le charme lui a manqué, elle n'a pu retenir près d'elle son époux inconstant, et elle n'a pas su se créer une de ces affections qui consolent de tout et font tout oublier. Mariée, elle a vécu plus isolée que les veuves ; femme, elle n'a pas eu d'amant. Quand les secrets les plus douloureux de la vie lui furent révélés, elle souffrit seule, et nul ne pansa les plaies de son cœur. Et comme l'imagination n'avait point de prise sur son esprit net et positif, elle n'a connu ni les enchantements du rêve ni ceux de la piété mystique, ces enchantements suprêmes qui, dépassant toutes les réalités, apaisant les plus vives douleurs, firent trouver à quelques âmes privilégiées une douceur infinie dans la souffrance.

L'AMOUR CHEZ HENRI HEINE

« L'amour est l'histoire de la vie des femmes, c'est un épisode dans celle des hommes. » A cet aphorisme de madame de Staël, Henri Heine s'est chargé d'opposer un éclatant démenti. Il a vu dans l'amour, non pas seulement un passe-temps de jeunesse, une occasion éphémère de rêve et d'illusion, une fête passagère du cœur et des sens, mais la grande fonction de l'homme ici-bas, le seul emploi sérieux de tous ses jours et de tous ses instants, l'unique chose enfin qui donne un prix à la vie.

Les dernières études publiées en Allemagne sur le poète de l'*Intermezzo* et quelques pages

inédites ajoutées récemment à sa correspondance ont apporté des éléments précieux à la connaissance de sa physionomie intime; je voudrais, à l'aide de ces documents nouveaux, marquer ici les caractères principaux de sa sensibilité, l'une des plus originales et des plus attachantes qui se soient produites en ce siècle.

*
* *

Le trait le plus frappant de sa biographie morale est la précocité des émotions du cœur. Henri Heine avait onze ans à peine quand il s'éprit d'une enfant délicate et souffrante, qui n'avait même pas son âge, « la petite Véronique ». Rien de plus simple et de plus gracieux que ce début dans la vie sentimentale, rien qui montre mieux que pour une âme née tendre tout est occasion de s'attendrir et d'aimer : « Un jour d'été, en gravissant la colline, l'enfant jouait avec la fleur qu'elle tenait à la main ; c'était un brin de réséda. Tout à coup elle le porta à ses lèvres, puis me

le donna. » Et c'est tout, et c'est assez pour faire éclore l'amour dans cette âme novice. La rencontre ne sera suivie d'aucune autre; Heine rentrera le lendemain même au collège de Dusseldorf et durant de longs mois ne reverra pas son amie; mais il ne cessera plus de rêver d'elle avec une émotion si douce, si subtile et si pénétrante que le poète plus tard ne pourra jamais la ressaisir ni la raconter.

Enfin les vacances reviennent et le jeune Heine accourt vers sa chère Véronique. Il trouve la maison tout en larmes : l'enfant vient d'expirer.

Avec mille précautions, il fut introduit dans la chambre funèbre. L'idée de la mort lui était si étrangère encore qu'il ne ressentit d'abord ni douleur ni effroi à voir sa pauvre amie immobile et si pâle; elle lui paraissait au contraire plus jolie et plus séduisante que jamais dans son linceul : « Les cierges allumés qui étaient dressés autour d'elle jetaient leur clarté sur son petit visage pâle et souriant et sur les rosettes de soie rouge et les feuilles de clinquant d'or dont sa petite tête et sa petite chemise mortuaire étaient ornées. La pieuse

Ursule m'avait conduit le soir dans cette chambre tranquille, et en voyant ce petit cercueil, les cierges et les fleurs disposés sur la table, je crus d'abord que c'était une belle image de sainte en cire; mais bientôt, je reconnus cette figure chérie, et je demandai en riant pourquoi la petite Véronique était si tranquille. Et Ursule me répondit:

— C'est la mort qui fait cela.

Il eut ensuite un grand chagrin, — chagrin d'enfant, bientôt consolé. Mais jamais, de toute sa vie, il n'oublia la petite créature, souffrante et douce, qui la première lui avait fait battre le cœur. Sans cesse, comme une ombre légère, elle reparaît dans son souvenir et traverse son œuvre. Un jour, c'est une voix de femme qui soudain le trouble jusqu'au fond de l'être parce qu'il a cru reconnaître la voix de la chère disparue; une autre fois, c'est un visage de jeune fille entrevu qui l'émeut d'une tendresse et d'une pitié subites, parce que « dans ses yeux habitait l'âme de la petite Véronique ». Jusqu'à la fin de sa vie, le gracieux fantôme viendra se glisser ainsi « au travers de toutes les fluctuations de son cœur », et quand sa dernière

heure aura sonné, il suppliera sa plus fidèle amie de porter « un brin de réséda » sur sa tombe en souvenir de celle qui jadis lui avait révélé l'amour.

Rien ne nous autorise à douter que le sentiment de Heine pour la petite Véronique ait été sincère et que ce fût déjà de l'amour. Une pareille précocité est assez fréquente en effet chez les poètes. Faut-il rappeler que Dante avait neuf ans lorsqu'il rencontra Béatrice et l'aima pour toujours? N'est-ce pas vers la dixième année aussi que Rousseau, Alfieri et Novalis ressentirent les émotions du cœur? N'est-ce pas au même âge enfin que Byron conçut sa passion pour la petite Mary Duff, — « passion si violente, écrira-t-il un jour, que je ne crois assurément pas en avoir plus jamais éprouvé une semblable? » Le cas de Henri Heine n'offre donc rien d'invraisemblable ni de trop anormal. D'ailleurs, il ne devait pas tarder à être plus sérieusement épris et troublé.

Quatre ans après la mort de la « petite Véronique », errant un jour dans la banlieue de Dusseldorf, il fit rencontre d'une étrange

créature, la fille du bourreau de Westphalie. Elle avait seize ans au plus. « Mais, comme elle avait grandi subitement, sa taille élancée la faisait paraître beaucoup plus âgée. Cette soudaine croissance était aussi la cause de son extrême maigreur. Elle avait cette taille fine que nous remarquons chez les quarteronnes des Indes occidentales, et comme elle ne portait ni corset, ni douzaine de jupons, son vêtement qui lui collait au corps ressemblait à la draperie mouillée d'une statue. Aucune statue de marbre ne pouvait rivaliser avec elle pour la beauté, car elle était la vie même et chacun de ses mouvements révélait les rythmes de son corps, je pourrais même dire la musique de son âme. Aucune des filles de Niobé n'avait un profil plus noble; la couleur de son teint et de sa peau était d'une blancheur un peu changeante. Ses grands yeux très foncés semblaient procurer une énigme dont ils attendaient patiemment la solution, tandis que sa bouche, avec ses lèvres minces, aux coins retroussés, et les dents un peu longues, d'une blancheur de craie, semblaient vous dire : « Tu es trop bête, et tu chercheras en vain. »

Son nom était Josepha, mais on l'appelait Sefchen la Rousse, à cause de la couleur de ses cheveux, qui, lorsqu'elle les enroulait autour de son cou, lui donnaient « l'aspect d'une décapitée dont le sang coulerait à flots ».

L'infamie attachée à ses parents condamnait la pauvre enfant à une solitude presque absolue. Elle vivait hors la ville, dans la « maison franche » que le bailliage du Dusseldorf avait assigné pour logement au bourreau, masure sinistre, entourée de terrains vagues, et dont les passants se détournaient. Ces conditions d'existence avaient fortement réagi sur le caractère de la jeune fille. « De là lui était venue la timidité, ce tressaillement de sensitive que lui causait tout contact étranger, son état de rêve plein de mystère, uni au caractère le plus indépendant et le plus indomptable, à la sauvagerie la plus opiniâtre et la plus fière. »

Dès leur première rencontre, elle exerça sur Henri Heine une singulière séduction. Elle lui chantait les romances populaires dont on l'avait bercée, elle lui racontait les légendes que les familles de bourreaux se transmettaient de génération en génération, les pra-

tiques étranges de magie divinatoire et de sorcellerie amoureuse auxquelles elle assistait parfois la nuit, du fond de son lit, dans la masure maudite. Elle s'émouvait elle-même à ses récits, et un trouble pareil gagnait ces deux âmes adolescentes chez qui la sensualité nouvellement éveillée se tempérait encore de la pudeur enfantine. Un soir que Sefchen venait de chanter un vieux *Lied* tragique, « je fus, dit Heine, si frappé de son agitation et un tel trouble m'envahit moi-même que soudainement je fondis en larmes, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, en sanglotant, et nous restâmes ainsi près d'une heure, sans dire un seul mot; les larmes nous coulaient des yeux, et nous nous regardions comme à travers un voile humide. »

Ils continuèrent quelque temps leurs relations : lui, s'enhardissant bientôt à « étreindre les hanches délicates de son amie et à baiser ses lèvres fières », elle, se défendant avec une timidité audacieuse de vierge qui craint tout et désire tout.

Comment finit le roman? Heine ne nous le conte pas, mais il est aisé de le deviner, —

comme finit le roman de Daphnis et de Chloé, comme finiront tous les romans des êtres jeunes, vifs, libres de s'aimer dans la franchise de leur nature première.

Cet amour si ingénu et si troublant à la fois laissa une trace profonde dans l'esprit et dans le cœur de Henri Heine. C'est auprès de Sefchen qu'il acquit le goût et le sens de la poésie populaire; c'est elle qui, comme une Muse un peu sauvage, l'instruisit dans l'art naïf et pénétrant des anciens *Lieder*, des vieilles ballades, des courtes épopées vulgaires où pendant des siècles le trésor poétique de la race allemande s'est conservé ; c'est elle enfin qui, par ses récits d'aventures romanesques et de légendes tragiques, lui révéla la puissance mystérieuse, fatale et ensorcelante de l'amour passionné.

*
* *

Ainsi, dès l'entrée dans l'adolescence, Henri Heine avait terminé son premier apprentissage sentimental, cette sorte de noviciat où s'essaient

et s'affirment les vocations de la vie passionnelle. La « Petite Véronique » lui avait enseigné la rêverie tendre; Sefchen l'avait initié au charme troublant des contacts féminins : il ne lui restait plus à connaître que le grand amour.

Il fréquentait en ce temps-là, à Hambourg, une fraîche, blonde et gracieuse cousine, la fille du richissime banquier Salomon Heine. Elle s'appelait Amélie ou, de son diminutif familier, Molly. Du même âge qu'elle, il l'avait connue tout enfant, puis perdue de vue. Quand, vers la dix-septième année, il l'eut retrouvée, il se mit aussitôt à l'aimer.

La jeune fille se prêta d'abord aux sentiments qu'elle inspirait. C'étaient les premières paroles de tendresse qu'on lui murmurait à l'oreille, et elles lui semblaient exquises à entendre, car elles disaient :

« Roses, lis, colombes, soleil, autrefois j'aimais tout cela avec délices; maintenant je ne l'aime plus, je n'aime que toi, source de tout amour, et qui es à la fois pour moi la rose, le lis, la colombe et le soleil.

» Quand je vois tes yeux, j'oublie mon mal

et ma douleur, et quand je baise ta bouche, je me sens guéri tout à fait.

» Si je m'appuie sur ton sein, une joie céleste plane au-dessus de moi; pourtant si tu dis : « Je t'aime! » soudain je pleure amèrement.

» Appuie ta joue sur ma joue, afin que nos pleurs se confondent; presse ton cœur contre mon cœur pour qu'ils ne brûlent que d'une seule flamme.

» Et quand dans cette grande flamme coulera le torrent de nos larmes, et que mon bras t'étreindra avec force, alors je mourrai de bonheur dans un transport d'amour. »

Bientôt les serments et les baisers avaient succédé aux aveux. La « petite » se laissait aimer, adorer, caresser et rendait serments et baisers. Mais soudain sur le bonheur de l'amant un nuage vint à passer, le pressentiment confus d'un malheur inconnu, d'une trahison effroyable : « Tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes pas... Tu vas me haïr, tu me hais déjà. »

Pourtant la chère Molly continuait de sourire, de jurer un amour éternel et de tendre

ses lèvres roses. Elle se trompait elle-même, elle ne le trompait pas; avec la prescience des êtres qu'un grand sentiment domine, il avait désormais la certitude de son infortune prochaine : « Oh! ne jure pas, et embrasse-moi seulement; je ne crois pas aux serments des femmes. »

Et voici qu'en effet, du jour au lendemain, sans une hésitation, sans une larme, Molly se fiance à un autre.

Les parents de la jeune fille avaient brusquement mis le holà à ce qui jusqu'alors ne leur avait paru qu'une idylle enfantine. Admettre leur neveu comme gendre, ils n'y voulaient pas songer. Henri Heine était sans patrimoine. On avait en vain tenté de lui enseigner une profession lucrative; il avait aussitôt quitté tous les emplois qu'on lui avait procurés, prétendant ne subir d'autre règle que sa fantaisie, n'exercer d'autre métier que celui de poète.

C'était, on en conviendra, un triste parti pour la fille du banquier le plus cossu de Hambourg. Quoi d'étonnant qu'on lui préférât un bourgeois sérieux, riche et médiocre, Jean Friedländer, de Kœnigsberg?

Amélie Heine, nature insignifiante et neutre, obéit sans résistance aux injonctions de ses parents et accepta sur l'heure le mari qu'on lui donnait. La noce suivit de près les fiançailles, et le pauvre amant rebuté put voir passer, rayonnante de beauté dans sa parure nuptiale, celle qui venait de l'initier à la passion et à la souffrance.

De cette banale aventure est né le merveilleux poème d'amour qui a nom l'*Intermezzo*, — poème unique, capricieux et charmant, ironique et tendre, mélancolique et passionné d'une grâce et d'une fraîcheur incomparables, où l'émotion du poète, encore toute frémissante, se communique invinciblement à nous, où sous chaque vers on sent battre un cœur et vibrer une âme : une de ces œuvres rares qu'on reprend sans cesse, qui émeuvent toujours et ne lassent jamais.

Et pourtant, on a mis en doute la sincérité des accents qui y résonnent. Une nièce du poète, la princesse della Rocca, a prétendu que la soi-disant passion de Heine pour sa cousine Molly était une amourette sans conséquence et que l'*Intermezzo* n'est qu'une brillante narration sur

un thème de fantaisie. Plus récemment encore un de ses neveux, le baron Louis de Embden, a réédité cette affirmation et traité de « racontars sans fondement » la version généralement adoptée. « Il se peut, écrit-il, que quelques strophes éparses dans les poésies de Heine se rapportent à Amélie. Heine avait une grande admiration pour elle, mais leurs relations se bornèrent à un échange de sympathie tout amicale. » Rien de plus faux. Une lettre, écrite par Heine à son ami Christian Sethe dans l'automne de 1816 et publiée récemment, établit d'une façon indiscutable que le poète aimait alors sa cousine, qu'il la savait coquette envers lui et qu'il en souffrait cruellement.

Et, ne posséderions-nous pas ce témoignage authentique, l'*Intermezzo* porte en soi-même la preuve péremptoire de la sincérité. Il est en effet tels accents dont le cœur seul a le secret et que l'imagination ne saurait inventer. Le sentiment vrai a, pour se révéler, des marques particulières échappant à toute définition critique, uniquement perceptibles à l'âme, mais contre lesquelles rien ne prévaut. Quand, par des procédés aussi simples que ceux de Heine,

par un art aussi naturel, par des traits aussi familiers, un poète fait vibrer aussi fortement vos fibres les plus intimes, abandonnez-vous sans défiance à l'émotion qu'il vous communique et répétez avec lui : « Ce poème est vrai ou je ne suis moi-même qu'un mensonge. »

Enfin, si les arguments qui précèdent ne paraissaient pas suffisants, n'en trouverions-nous pas un décisif dans cet autre poème qui fait pour ainsi dire suite à l'*Intermezzo :* le *Retour?*

Le recueil publié sous ce titre est le journal des impressions ressenties par Henri Heine lorsque, dans l'été de 1823, il revint à Hambourg pour assister au mariage de sa sœur Charlotte avec Maurice Embden. Depuis près de sept années, il n'avait pas revu les lieux où s'était déroulé le drame de son cœur. Il avait mené à Gœttingue et à Berlin la vie d'étudiant, fréquentant plus volontiers la brasserie que l'Université, adonné sans mesure aux distractions médiocres et aux amusements vulgaires, mais sentant toujours sa blessure saigner au fond de sa poitrine et d'autant plus attaché, semble-t-il, à son cher souvenir qu'il le profanait davantage. Ses amis, qui savaient bien ce que

sa dissipation cachait de tristesse accumulée et de sensibilité étouffée, avaient en vain tenté de le détourner du voyage à Hambourg. Dès son arrivée, en effet, il écrivait à l'un d'eux : « La vieille passion éclate encore une fois dans sa violence. Je n'aurais jamais dû venir à Hambourg. »

C'est que l'influence des lieux a aussitôt agi sur lui. La magie des souvenirs l'a saisi, et, dans son âme de poète, les tableaux du passé ressuscitent avec une intensité extraordinaire. Il erre, la nuit, au hasard, à travers la ville endormie, et d'eux-mêmes ses pas le conduisent devant la maison fatale. La nuit est silencieuse, les rues sont calmes ; c'est dans cette maison que demeurait ma bien-aimée ; il y a longtemps qu'elle a quitté la ville, mais la maison est toujours à la même place.

» C'est étrange ! Il y a là un homme debout, les regards fixés au ciel, et qui se tord les mains dans les transports de sa douleur. Je frémis en le voyant... A la clarté de la lune, j'ai reconnu que c'était moi.

» O toi, pâle et somnambule compagnon ! pourquoi imites-tu ainsi ces souffrances

d'amour qui, à cette même place, m'ont torturé jadis pendant tant de nuits? »

Et les émotions, les troubles, toutes les joies et toutes les douleurs des anciens jours renaissent dans une suite de tableaux charmants, de visions étranges et passionnées.

Voici pourtant qu'il revoit, non plus en songe, mais en réalité, la bien-aimée d'autrefois. C'est à la campagne, sur les bords de l'Elbe, dans la banlieue de Hambourg; l'été splendide exhale ses parfums, et les fleurs saluent le poète comme un ancien ami. Introduit dans une pièce à demi obscure, il aperçoit celle qui fut Molly. « Êtes-vous Molly? » demandai-je, surpris moi-même de la fermeté de ma voix. Et une voix de marbre, une voix sans timbre, répondit : « Ainsi m'appelle le monde. »

Elle était là devant lui. Il avait jadis pressé ses lèvres, rêvé contre son cœur, vécu dans son amour. Mais il ne la reconnaissait pas; elle n'avait plus « ces grands yeux de violette » où tant de fois il avait miré son âme; elle n'était plus cette merveille de grâce coquette et fine, si douce, si fraîche et si par-

fumée. Elle avait les mains vulgaires, mal soignées, les hanches lourdes, toute la personne déformée par les grossesses et par les besognes du ménage.

Silencieux ou n'ayant que des paroles banales à la bouche, ils sortirent, s'en allant tous deux vers les prés qui bordent l'Elbe. Le soir tombait, des souffles tièdes flottaient dans l'air, et les rayons du soleil couchant, filtrant à travers les branches, mettaient sur le visage de « la pauvre créature flétrie », suspendue à son bras, un dernier éclat de grâce et de jeunesse. Alors, émue, reconquise peut-être par le passé, elle laissa « de sa douce voix d'autrefois » tomber ces mots : « Comment as-tu su que je suis si misérable, ainsi que je l'ai lu dans tes *Lieder* sauvages? »

C'était la dernière fois qu'il devait la voir, mais il l'aima toujours et la blessure qu'elle lui avait faite au cœur ne se cicatrisa jamais. Que, par la suite, il ait eu d'autres amours, qu'importe? Et pourquoi la sincérité de ses sentiments en serait-elle infirmée? N'est-ce pas le propre des natures sentimentales d'avoir une vie complexe, illogique et contradictoire?

La passion, pour peu qu'elle dure, est fatalement inégale et intermittente, car il est un certain degré de tension que les fibres de l'âme ne peuvent longtemps supporter. De là, dans la vie du cœur, ces flux et reflux continuels d'impressions, ces phases alternantes de fièvre et d'atonie, ces réveils imprévus et ces indifférences soudaines qui, certains jours, nous rendent méconnaissables à nous-mêmes et incompréhensibles aux autres.

C'est ainsi qu'à travers toutes les aventures de son âme, Henri Heine conservera toujours vivant le souvenir de Molly et que, moribond, après trente années de séparation et de silence, il répondra, par ce cri passionné, à un mot de banale sympathie reçu d'elle : « Ta lettre a été pour moi un de ces éclairs d'orage qui illuminent subitement la nuit d'un abîme. Elle m'a montré, avec une clarté effrayante combien mon malheur est profond, combien il est profondément horrible.

» Toi-même, te voilà émue de compassion, toi qui dans le désert de ma vie te tenais là, silencieuse, pareille à une statue, belle comme le marbre, froide aussi comme le marbre !

» O mon Dieu! faut-il que je sois misérable! Elle se met à me parler, des larmes coulent de ses yeux, la pierre elle-même a pitié de moi! »

*
* *

Au lendemain du voyage de Hambourg, Henri Heine subit une crise profonde de mélancolie et d'abattement. Rien ne l'intéressait plus; il croyait de bonne foi sa vie perdue pour toujours, son cœur clos et refroidi à jamais; il n'avait même plus le désir d'être heureux, et le monde entier lui semblait « exhaler un fade parfum de violettes desséchées ».

La poésie lui offrit alors ses consolations; par sa bienfaisante influence, il se sentit peu à peu renaître et respirer, il éprouva sur lui-même l'efficacité du remède tant recommandé par Gœthe : traduire poétiquement sa douleur pour l'apaiser. Et bientôt il connut la douceur secrète de la convalescence morale, ce bien-être intime et vivifiant qui accompagne

le retour des forces de l'âme et la transformation de la souffrance en souvenir. C'est l'impression que traduit cette strophe charmante :

« Ne soyez pas trop impatient si parfois les accents de mes douleurs d'autrefois résonnent dans mes nouvelles chansons.

» Attendez ! il se dissipera, cet écho de mes douleurs, et un nouveau printemps de poésie jaillira de mon cœur convalescent. »

De jour en jour l'amélioration s'accentue, un sang plus chaud circule dans les veines du poète, des clartés plus vives passent devant ses yeux, son âme renaît à l'espérance, et il s'écrie :

« Mon cœur, ô mon cœur, ne soit plus triste ! Supporte ta destinée ; un nouveau printemps te rendra ce que t'a enlevé l'hiver.

» Et que de biens te restent encore ! Le monde est si beau ! Et puis, mon cœur, tout ce qui te plaira, tu peux l'aimer. »

Le printemps n'est pas loin quand on le salue par de tels accents. Et voici qu'en effet, par un clair matin d'avril, l'amour s'insinue à nouveau dans le cœur du poète. La surprise de cet émoi le pénètre à la fois de crainte et

d'allégresse : « Ah ! la douce misère et l'amère volupté de l'amour, je les sens qui se glissent, ô torture exquise ! dans mon âme à peine guérie. »

Et soudain cet amour s'épanouit dans son cœur comme la végétation naissante après la première nuit chaude de mai. Rien de plus frais, de plus jeune et de plus spontané n'est sorti de l'imagination de Heine que le poème du *Nouveau Printemps*, où il nous raconte ce retour inattendu de son âme à l'amour.

Ces vers sont comme imprégnés d'un parfum de verveine et de réséda, de cytise et de chèvrefeuille; un tapis de pervenches se déroule sous nos pas; des chants d'oiseaux, des murmures d'eaux ruisselantes semblent traverser l'air. Le poète communique à tout ce qui l'entoure la puissance de vie et de désir qu'il retrouve en lui, et le charme de ses impressions personnelles se mêle si intimement à la féerie de la nature, qu'on ne sait plus si c'est le réveil du cœur qu'il célèbre ou le renouveau de l'année.

Par instants, cependant, un souffle de mélancolie passe sur son bonheur, comme un nuage

sur le ciel azuré : c'est le souvenir du premier amour perdu, la conscience de l'instabilité de nos sentiments et de l'illusion de nos tendresses.

« N'ai-je pas autrefois rêvé du même bonheur ? N'étaient-ce pas les mêmes arbres, les mêmes fleurs, les mêmes baisers, les mêmes regards ?

» Hélas ! je sais comme ils changent, ces beaux songes trop charmants, et comme les fleurs se fanent, et comme les arbres s'enveloppent d'un froid vêtement de neige.

» Je sais comment nous en viendrons à nous refroidir nous-mêmes, à nous fuir et à nous oublier, nous qui aujourd'hui nous aimons si tendrement et nous serrons si doucement cœur contre cœur. »

Mais qu'importe ! L'homme a beau reconnaître l'inanité de ses désirs et la chimère de ses rêves, il désirera et rêvera toujours.

Une fois ressaisi par la passion amoureuse, Heine s'y abandonne avec une fougue qu'il n'avait encore jamais connue. Son cœur ranimé déborde de tendresse et s'épanche de toutes parts. Le printemps qu'il venait de chanter

était loin déjà ; c'était l'été maintenant, le plein été, à en juger par l'exubérante floraison de ses sentiments. Un défilé ininterrompu de figures de femmes traverse dès lors sa vie ; on les aperçoit dans sa correspondance, on les devine dans son œuvre, images précises ou silhouettes furtives.

C'est Frédérique Robert, la femme du poète Louis Robert, belle et voluptueuse comme une Vénus du Titien, à laquelle il dédia un choix de ses meilleurs sonnets. C'est madame de Varnhagen, la célèbre Rahel, déjà sur le déclin, mais toujours noble, exquise et tendre. C'est l'inconnue rencontrée aux bains de mer de Norderney, dont la présence secrète fait le charme singulier du recueil de la *Mer du Nord* et que cette seule allusion de la *Correspondance* nous laisse entrevoir : « La lune semblait vouloir me montrer qu'il y avait encore pour moi des splendeurs dans ce monde. Nous ne dîmes pas un mot. Ce ne fut qu'un long et profond regard ; la lune y ajouta la mélodie. Mon âme palpita et brûla... » C'est Miriam, la petite Juive de Gnesen, à qui sont dédiés ces vers d'une inspiration si délicate et si chaste : « Tu

es pareille à une fleur par ta beauté, ta grâce et ta pureté. Tandis que silencieux je te regarde, un sentiment de tristesse indicible me pénètre: il me semble que je devrais étendre les mains sur toi, et te bénir, et implorer le ciel de te conserver si belle, si gracieuse et si pure. »

C'est encore lady Mathilde, l'héroïne des *Bains de Lucques*, nature tendre et fière, charmant esprit de femme, « cœur du métal le plus pur, mais dont une fêlure invisible étouffe par instants les claires vibrations ». C'est enfin la foule des *Deæ minores*, les amantes d'un jour, les compagnes d'une nuit, les « prêtresses de l'Aphrodite berlinoise », les « Vestales hanséatiques », les « Aspasies de Gœttingue, doctoresses ès philosophie horizontale », les «Messalines d'Amsterdam dont les yeux sont bleus comme le ciel et les mains pieuses comme des lis », etc... etc.

Il allait ainsi, poussé par un ardent et insatiable appétit de beauté, promenant sa fantaisie amoureuse à travers l'Allemagne, la Hollande, l'Autriche et l'Italie, aussi prodigue de son argent que de son cœur, toujours à court de l'un, mais retrouvant sans cesse au fond de

l'autre un trésor nouveau de tendresse à dépenser et d'illusions à dissiper.

Ce fut bien autre chose encore, ce fut une véritable ivresse de passion et de plaisir quand, au mois de juin 1831, las des tracasseries que son origine sémitique lui attirait en Allemagne et indigné de l'ostracisme qui y frappait ses œuvres, il vint s'installer à Paris.

Alors, rien ne fit plus obstacle à l'épanouissement de sa riche, impressive et rayonnante nature.

Physiquement, il en était à cette heure où le succès, la confiance en soi, l'accord secret des facultés et de leur emploi, l'harmonie du tempérament avec les circonstances extérieures, se traduisent en beauté. Théophile Gautier, qui le connut à cette époque, nous a laissé de lui un vivant portrait : « C'était un bel homme de trente-cinq à trente-six ans, ayant les apparences d'une santé robuste ; on eût dit un Apollon germanique à voir son haut front blanc, pur comme une table de marbre, qu'ombrageaient d'abondantes masses de cheveux blonds. Les yeux bleus pétillaient de lumière et d'inspiration ; ses joues rondes, pleines, d'un

contour élégant, n'étaient pas plombées par la lividité romantique à la mode à cette époque. Au contraire, les roses vermeilles s'y épanouissaient classiquement ; une légère courbure hébraïque dérangeait, sans en altérer la pureté, l'intention qu'avait eue son nez d'être grec ; ses lèvres harmonieuses « assorties comme deux belles rimes », pour nous servir d'une de ses phrases, gardaient au repos une expression charmante ; mais, lorsqu'il parlait, de leur arc rouge jaillissaient en sifflant des flèches aiguës et barbelées, des dards sarcastiques ne manquant jamais leur but ; car jamais personne ne fut plus cruel pour la sottise : au sourire divin du musagète succédait le ricanement du satyre. »

Se rappelant plus tard cette époque de sa vie, il disait :

« Je me croyais alors la Loi vivante de morale, j'étais impeccable, j'étais la pureté incarnée ; les Madeleines les plus compromises furent purifiées par les flammes de mes ardeurs et redevinrent vierges entre mes bras : ces restaurations de virginités faillirent parfois, il est vrai, épuiser mes saintes forces ; j'étais tout

amour et tout exempt de haine ; je ne me vengeais plus de mes ennemis ; car je n'admettais pas d'ennemis vis-à-vis de ma divine personne, mais seulement des mécréants, et le tort qu'ils me faisaient était un sacrilège, comme les injures qu'ils me disaient étaient autant de blasphèmes. Il fallait bien de temps en temps punir de telles impiétés, mais c'était un châtiment divin qui frappait le pécheur, et non une vengeance par rancune humaine. Je ne connaissais pas non plus à mon égard des amis, mais bien des fidèles, des croyants, et je leur faisais beaucoup de bien. »

Jamais dieu de l'Olympe ne fut plus complaisant aux mortelles et ne leur fit charité de plus d'amour.

Il se prodiguait dans le monde, dans tous les mondes, dans le salon de la princesse Belgiojoso comme dans le boudoir de la « Vénus aux camélias », portant le désir de la femme toujours éveillé dans les yeux, toujours allumé dans les veines, cédant à tous les entraînements de sa nature facile, passant du sentiment le plus sérieux et le plus pur aux formes les plus troublantes de la volupté, entremêlant par-

fois ses aventures au point de confondre entre elles les figures de ses rêves passionnés, pratiquant sans scrupules l'amour « double », l'amour « triple », l'amour multiple. D'ailleurs peu exigeant dans la majorité de ses choix. « Le papillon, disait-il, ne demande pas à la fleur : As-tu déjà reçu les baisers d'un autre papillon? Et celle-ci ne lui dit pas : As-tu déjà voltigé autour d'une autre fleur? »

Pareil au papillon, il ne demandait pas aux fleurs qu'il voulait cueillir d'être « en odeur de vertu » comme les roses de Saron. Les roses déjà respirées, un peu flétries même, ne lui déplaisaient pas: car, sur ce chapitre, il pensait avec l'auteur du *Décaméron* que « *Bocca basciata non perde ventura ; anzi rinnuova, come fa la luna.* »

*
* *

A se porter tour à tour sur tant d'objets divers, la fantaisie sentimentale de Heine finit par se fixer un jour.

C'était en 1832. Le poète errait à l'aventure

dans les rues de Paris, quand il aperçut derrière la vitrine d'un magasin de modes un fin visage de vierge, frais comme un matin d'avril, encadré de cheveux noirs si compacts qu'ils semblaient lourds, et éclairé de larges yeux plus noirs encore. Il se sentit pris à l'instant même, et irrévocablement. Ce fut une de ces brusques sympathies physiques, une de ces flammes subites que la pensée trop assidue de la femme allume parfois au fond de l'homme et qui, certains jours, le poussent à donner tout son cœur à un cœur inconnu, toute son âme à une âme de rencontre.

Il ne lui fallut ni temps ni peine pour entrer en relations avec la jeune fille : elle s'appelait Mathilde et commençait sa dix-huitième année. Sortie d'une famille pauvre de paysans belges, orpheline dès l'enfance, elle avait été recueillie à Paris par sa tante, la modiste, et l'aidait à recevoir les clients.

Celle-ci, qui avait l'esprit des affaires, avait, d'un coup d'œil sûr, estimé la beauté de sa nièce, et n'attendait que l'occasion d'en tirer un honnête profit. Le hasard voulut que Heine se trouvât en fonds dans ce temps-là ; ses

offres étaient raisonnables : il eut la fille, et la duègne empocha les écus.

L'objet de ce contrat cynique valait bien son prix. Mathilde était physiquement d'une beauté rare ; elle avait les lignes pures ; les formes harmonieuses et pleines des statues grecques ; elle semblait, a dit l'un de ses admirateurs, « avoir posé pour le modèle de la Phryné antique de l'Académie de Madrid ». C'était un superbe animal féminin, une éblouissante fleur de chair. Fière de ses avantages, elle les laissait volontiers paraître, avec une impudeur naïve et superbe, tandis que Heine, plus fier encore de posséder un pareil trésor, en racontait indiscrètement le mystère. « Je ne crois pas, a-t-il-dit, que la femme de Candaule fût plus belle. »

La beauté plastique de Mathilde n'avait d'égale que sa nullité intellectuelle. Et ce contraste, loin d'affliger son amant, le ravissait. Habitué à vivre dans les salons littéraires, dans les cercles précieux du Paris d'alors, il éprouvait un véritable bien-être auprès de cette créature simple et tout instinctive, qui savait à peine lire, qui n'aimait qu'à

jouer et à rire, à habiller des poupées où à élever des oiseaux, comme si dans son corps exquis de jeune femme elle avait gardé son âme d'enfant.

Cependant, si originale et piquante que parût à Heine l'ignorance de sa maîtresse, il y trouva sans doute quelque inconvénient, puisqu'il entreprit de la faire instruire. Après un an de libre existence, Mathilde vit se refermer sur elle la porte d'un pensionnat. On lui enseigna les rudiments de l'orthographe, un peu de littérature, les quatre règles du calcul, et quelques notions d'histoire et de géographie. Le goût qu'elle prit à ces études fut si vif que, dans la suite, rendue à elle-même, elle n'ouvrit plus jamais un livre, et mourut sans avoir lu une seule ligne du merveilleux écrivain qui l'avait attachée à sa vie.

Henri Heine venait paternellement la voir le jeudi ; puis aux congés du dimanche et des fêtes solennelles, il la reprenait chez lui. Ils couraient alors les théâtres, les cafés, les cirques, les pâtisseries, ou bien, si le temps était beau, s'en allaient aux environs de Paris. Elle se pendait à son bras, insouciante, gaie,

parlant sans cesse et toujours haut, riant plus haut encore. Son regard, son sourire, sa voix musicale, sensuelle et prenante, sa démarche souple et légère, ses moindres gestes, toute sa personne enfin enchantait le poète. Jamais il n'avait senti de la sorte comme la femme est un être joli et charmant, comme sa domination est ensorcelante, souveraine et délicieuse. Elle ne le possédait pas seulement par ses grâces extérieures, elle le captivait encore, lui, cet esprit si délicat et si sensible aux travers d'autrui, par son insignifiance morale, par son bavardage stupide et sans fin, par son caquetage inepte de perruche écervelée. Étrange chose, et qui prouve une fois de plus que l'amour s'accommode aussi bien de l'inégalité des esprits et de la différence des caractères que de l'analogie des goûts et de la similitude des tempéraments.

Quand Mathilde eut reçu la dose infinitésimale d'instruction que comportait son cerveau d'oiseau, les amants reprirent d'une façon définitive la vie commune. Ce fut un ménage d'apparence régulière et bourgeoise : « Mathilde, écrivait Heine en 1840, est devenue

une bonne maîtresse de maison malgré son humeur folle, et notre ménage est aussi moral que le meilleur de Krahwinkel. »

L'inconstance d'humeur, était, en effet, le défaut grave du caractère de Mathilde. Capricieuse, têtue, elle se livrait comme les enfants aux scènes les plus violentes pour les causes les plus futiles ; elle criait, trépignait, s'arrachait les cheveux, puis, subitement, sa colère tombée, elle reprenait son enjouement et sa gaîté.

Mais elle possédait deux qualités qui, aux yeux de Heine, lui tenaient lieu de beaucoup d'autres : elle était fidèle et n'était pas jalouse.

Fidèle, pourquoi ne l'eût-elle pas été, n'ayant ni imagination ni curiosité, et ne demandant à l'amour que ce dont elle était comblée : des robes fraîches, des parties de campagne, des billets de théâtre, des occasions continuelles de plaisir et de toilette? Tout au plus était-elle coquette et s'amusait-elle du trouble qu'elle provoquait au cœur des hommes sans en être effleurée elle-même, du frisson de désir qu'elle sentait passer en eux et qui lui laissait l'âme tranquille, la chair indifférente et froide. Enfin

elle ignorait la jalousie. Elle se montrait même d'une complaisance singulière envers ses rivales éphémères, soit apathie de sa part, soit conscience de la supériorité de sa beauté.

Heine se proclamait donc, lui aussi, très heureux de cette association où il ne mettait en commun rien de son génie, rien de sa pensée, seulement une partie de son cœur.

Un événement imprévu changea soudain le caractère de cette liaison, en la fixant pour jamais.

Henri Heine venait de publier, sur le critique allemand Borne, un article où se lisaient ces lignes : « A Francfort, j'ai demandé où était la demeure de Borne et personne n'a su me l'indiquer ; mais tout le monde m'a dit que l'habitation de madame Wohl se trouvait au Wallgraben. » Il insinuait clairement par là que madame Wohl était la maîtresse de Borne. Quelques mois plus tard, la dame ayant épousé en secondes noces un certain docteur Strauss, celui-ci n'eut rien de plus pressé que de venir provoquer Heine à Paris, de l'amener sur le terrain et de lui traverser le bras d'une balle.

Durant les pourparlers qui précédèrent la

rencontre, Heine profondément troublé de la situation précaire où, en cas de malheur, il laisserait Mathilde, résolut de lui créer un titre à la charité de sa famille en légitimant les liens qui depuis neuf ans la tenaient attachée à lui. Autant que la loi le permettait, on abrégea les formalités nécessaires, et le mariage fut célébré le 31 août 1841.

Mais, après comme avant la cérémonie, ils s'aimèrent en amants. Leurs rapports ne gagnèrent ni en sérieux ni en dignité. Mathilde demeura pour Heine la *maîtresse*, une créature de plaisir et de frivolité, une âme de poupée dans un corps superbe, docile et voluptueux.

*
* *

De tant d'expériences amoureuses, légères ou profondes, fugitives ou durables, une conclusion s'était peu à peu dégagée dans l'esprit de Heine, c'est que l'amour est non seulement l'affection dominante du cœur humain, mais la grande loi de la vie et le véritable maître du

monde. Déjà, dans la première ardeur de son enthousiasme romantique, il avait revendiqué la supériorité des droits de la passion sur les lois de la morale sociale et proclamé le caractère divin du sentiment qui attire l'un vers l'autre les sexes. Parvenu plus avant dans son évolution intime, il fera de l'Amour le principe souverain de l'univers, la flamme qui crée, anime et régit tous les êtres, la force irrésistible et implacable devant laquelle les Puissances même du ciel s'inclinent désarmées. C'est cette prééminence absolue de l'Amour que traduit, d'une façon si saisissante et si poétique, l'admirable *Lied* du *Pèlerinage à Kevlaar*, où nous voyons la vierge Marie, la sainte mère de Dieu, demeurer impuissante devant le mal d'amour d'un pauvre enfant, et ne pouvoir guérir le cœur qui a gémi vers elle qu'en l'arrêtant pour toujours.

Ainsi, après avoir été tour à tour un passe-temps de jeunesse ou un motif de rêverie sentimentale, l'amour devint pour Heine une occupation de toutes les heures et de tous les instants, le principal mobile de son activité, le but, la règle et comme la religion de

sa vie. Ce fut même sa seule religion.

Israélite de naissance, converti au protestantisme dans sa vingt-quatrième année pour échapper aux vexations qui poursuivaient alors les Juifs en Allemagne, il n'était jamais devenu chrétien. Par l'esprit et par les sens, il fut toujours païen. Ses vraies divinités étaient celles de l'Olympe héllénique. Malgré certaines parodies où s'est parfois amusée sa moquerie, il adorait, en secret, les dieux aux corps majestueux et sains dont l'immortelle vie s'écoulait comme un songe heureux et noble, et les déesses éternellement belles et florissantes qui, lasses parfois des amours d'en haut, pouvaient sans déchoir prendre des héros pour amants. Aphrodite surtout, la « Courtisane céleste », hantait son imagination : il la voyait partout, dans les brumes matinales qui baignaient les prés de l'Elbe, dans les clartés qui blanchissaient les ombrages du Hartz, dans les rayons lunaires qui argentaient les plages de la mer du Nord. Un jour même, croyant reconnaître son image divine dans une Vierge peinte d'une église italienne, il implora la Mère du Crucifié sous ce vocable sacrilège: « *O Venus dolorosa!* »

Ce qui l'éloignait des dogmes chrétiens, c'était leur tristesse et leur sévérité. Il reprochait à la religion du Christ d'avoir à jamais assombri la vie en faisant planer sur les âmes la terreur perpétuelle de la mort, d'avoir mutilé la nature humaine en condamnant toute joie terrestre, enfin d'avoir détruit l'amour en mortifiant la chair. Étrange erreur de ne pas comprendre qu'en inaugurant un idéal de moralité supérieure, le christianisme, loin de détruire l'amour, l'a pour ainsi dire recréé, et qu'en imposant la pudeur à la femme, il lui a conféré une volupté nouvelle !

Que l'amour puisse tenir lieu de religion à certaines âmes et suffire à toutes leurs aspirations, on doit certes l'admettre si l'on songe au rôle qu'a joué ce sentiment dans le progrès moral de l'humanité. Pour combien d'êtres, en effet, n'a-t-il pas été le seul mobile de désintéressement, l'unique révélation de l'idéal? Combien d'existences n'a-t-il pas élevées au-dessus de l'égoïsme vulgaire, pénétrées du plus pur esprit de sacrifice, illuminées d'un rayon de grâce et pour ainsi dire sanctifiées?

Mais, de toutes les religions, il faut bien

convenir qu'il est la plus décevante, celle qui, pour le plus d'appelés, compte le moins d'élus, puisque le désaccord de l'amour et de son objet est la loi presque constante des affections humaines, et que c'est miracle s'il en va parfois d'autre sorte entre des êtres qui changent à tout instant, pour qui leur propre âme est un secret insaisissable, et dont le *moi* s'échappe à lui-même dans une fuite éternelle.

Nul plus que Heine n'a souffert de cette discordance, parce que jamais nature ne fut plus mobile, plus instable, ni plus fuyante que la sienne. Avec une sincérité absolue, il a professé toutes les opinions, religieuses, politiques, littéraires, esthétiques, passant d'une croyance à l'autre sans transition, adoptant un système pour le rejeter aussitôt, incapable de maintenir un moment l'équilibre de sa pensée entre les points extrêmes qui l'attiraient tour à tour. Même versatilité dans ses sentiments que dans ses idées : il va de la tendresse au mépris, de la pitié à la haine, de la joie à la mélancolie, de l'extase au désespoir, avec une soudaineté surprenante. Ses gaîtés comme ses tristesses sont subites. Ses larmes sèchent dans

un sourire; son rire s'éteint dans un sanglot. Jamais, je crois, le *moi* humain ne fut plus ondoyant et plus divers; jamais âme de poète ne fut plus mobile, plus vibrante ni plus contradictoire. De là les disparates de son œuvre, ces sautes brusques de l'émotion à la raillerie, de la satire à l'élégie, de la poésie la plus pure à la prose la plus vulgaire. Il oscille sans cesse, et dans le même morceau, entre les sentiments les plus opposés : « Mon cœur, écrit-il, renferme des parfums si violents, qu'ils me montent à la tête et m'étourdissent au point que je ne sais plus où l'ironie cesse et où commence le ciel. » De là aussi le contraste de ses aventures amoureuses et la secrète mésintelligence qui le sépara toujours de l'objet de ses affections. On l'a vu, dans l'*Intermezzo*, donner le meilleur de son âme enthousiaste et tendre à une jeune fille niaise, coquette et intéressée. Pour se consoler de son idéal perdu, il a cherché, sur tous les chemins, d'autres amours : il a trouvé ce que donnent les amours qu'on cherche. « Je suis condamné, écrivait-il à son ami Laube, le 27 septembre 1835, à n'aimer que ce qu'il y a au monde de plus bas et de plus fou. »

Pas une fois il ne s'est livré à une femme, qu'il ne se soit senti perdu d'avance et n'ait crié à celle qui *doit* détruire bientôt son rêve : « Oh ! ne mens pas ! ne mens pas ! » A chaque tentative nouvelle, il a reconnu le leurre des lèvres qui s'offrent, des yeux qui promettent et des bras qui enlacent; il a constaté que « les dernières gouttes de la coupe d'or de l'amour sont de l'absinthe », et qu'en vérité « la femme est plus amère que la mort ». Marié même, il doutera de l'épouse comme il a douté de la maîtresse. Et, de son lit d'agonie, il croira voir sans cesse aux bras d'un autre la créature inconsciente qu'il aime d'une passion impuissante et frénétique.

Étrange situation que la sienne! Avoir fait de l'amour une religion, y croire comme à un dogme, et ne pouvoir croire aux êtres qui l'inspirent !

Ce que cette contradiction a infligé de souffrances à son cœur et d'humiliations à son orgueil, les stances tragiques du *Château des Affronts*, écrites presque à la veille de sa mort et comme un adieu à la vie, suffisent à le montrer : « Jardin maudit! Ah ! il n'y avait

pas là une seule place où mon cœur n'eût été torturé, où mes yeux n'eussent versé des pleurs. »

Contre ces souffrances et ces humiliations, Henri Heine n'a trouvé de remède que dans le développement exagéré et volontaire de deux facultés, généralement exclusives l'une de l'autre et dont la réunion chez lui fait l'originalité propre de son génie poétique : l'ironie et le rêve.

*
* *

L'ironie est susceptible de traduire des sentiments très divers. Moquerie légère ou critique narquoise des travers d'autrui, elle peut consister aussi, selon le mot de Voltaire, « en un retour sur soi-même qui exprime parfaitement l'excès du malheur ».

Cette ironie-là est celle de Heine. Elle est née chez lui le jour où il a connu la douleur. Mais, comme la première blessure n'a pas atteint encore les parties vives de son être, son ironie est d'abord légère et voilée. C'est une

sorte de pudeur qui, voilant sa plainte, laisse deviner sa souffrance au lieu de la traduire, comme par exemple, dans cette strophe de l'*Intermezzo :*

« Tu as donc entièrement oublié que bien longtemps j'ai possédé ton cœur, ton petit cœur si doux, si faux et si mignon que rien au monde ne peut être plus mignon et plus faux?

» Tu as donc oublié l'amour et le chagrin qui me serraient à la fois le cœur?... Je ne sais pas si l'amour était plus grand que le chagrin, je sais qu'ils étaient suffisamment grands tous les deux. »

Et dans cette autre strophe encore :

« Sur les yeux de ma bien-aimée, j'ai fait les plus belles canzones; sur la petite bouche de ma bien-aimée, j'ai fait les meilleurs terzines; sur les yeux de ma bien-aimée, j'ai fait les plus magnifiques stances. Et si ma bien-aimée avait un cœur, je ferais sur son cœur quelque beau sonnet. »

Sous cette forme, l'ironie n'est qu'une délicatesse de plus. L'émotion se communique d'autant mieux à nous qu'elle s'épanche plus

discrètement. Mais voici qu'aux chagrins de l'*Intermezzo* ont succédé les douleurs poignantes du *Retour*. Le poète est maintenant initié à la souffrance. S'il aime encore et de toute son âme, le premier charme de son amour est rompu. La vue claire des choses lui est revenue, il analyse son mal avec une impatience et une perspicacité nerveuses, il aperçoit nettement ce qu'il y avait de futilité, d'inconscience et de niaiserie dans l'objet de sa tendresse ; combien étaient vides ces yeux ingénus où se reflétait son âme, combien froides ces lèvres roses où sa bouche était enivrée de baisers, combien insensible ce cœur qu'il avait tant de fois senti battre contre le sien. Et, dans son ironie, une nuance nouvelle apparaît : ce n'est plus le reproche soumis et attendri d'une âme endolorie, c'est un sourire désenchanté où l'on devine l'amertume des larmes dévorées en silence.

Enfin, sont venues les amours de rencontre. Le poète a placé son rêve, au hasard de la vie, sur des êtres qui, ne pouvant le comprendre, le lui ont rendu terni, défloré, souillé. Alors, honteux de lui-même, sentant chaque jour

plus profondément sa misère intime, il se raille sans pitié de son insatiable besoin d'aimer, de ses tendresses toujours renaissantes quoique toujours déçues, de son incorrigible crédulité aux sortilèges de la femme et aux illusions de l'amour. Et dans cette raillerie amère il goûte une étrange volupté. Se moquer de ses propres émotions, n'est-ce pas, en effet, se proclamer supérieur à elles, s'en détacher, se venger du mal qu'elles vous ont causé et, par suite, s'en guérir? Heine a proclamé dans un vers de superbe allure l'efficacité de ce remède : « Quand notre cœur, s'écrie-t-il, est brisé, broyé, alors il nous reste encore le beau rire éclatant. »

L'ironie n'a pas tardé à être pour Heine comme les narcotiques pour les personnes en proie au mal physique : après avoir constitué un remède occasionnel et passager contre une crise de souffrance, elle est bientôt devenue, entre ses mains, un antidote préventif procurant la sensation délicieuse de l'anesthésie morale et permettant de défier la douleur. Dès lors, il en fera usage à tout propos, au plus léger symptôme du retour du mal. Il ne

se laissera plus aller à aucune émotion, si spontanée et délicieuse soit-elle, sans la railler, sans exécuter ce que Schlegel appelait la *selbstparodie*, cette parodie de soi-même qui tourne en dérision les sentiments les plus sérieux et les plus intimes. Une sorte de mauvais génie s'est emparé désormais du poète et ne le quittera plus : « J'étais sur le point, confesse-t-il un jour, de dire quelque chose d'intime, de plein d'âme, et, comme d'habitude, le démon de l'ironie a substitué à tout cela des paroles contraires. »

De là l'impression singulière de charme et de malaise sous laquelle nous laisse la lecture de Henri Heine. Le poète nous enchante par la magie de son art, par le rythme et la mélodie de sa langue, par la beauté de ses images, par la grandeur et la simplicité de son lyrisme ; et, au moment où nous subissons la contagion de son émotion, où notre âme vibre à l'unisson de la sienne, il jette sur lui-même et sur nous, sur son trouble et sur le nôtre, son sarcasme douloureux et déconcertant. Presque toujours, c'est à la fin des pièces les plus sereines et les plus doucement rêveuses que son rire éclate

le plus strident. L'effet produit sur le lecteur est aussi puissant que pénible ; le contraste entre le dernier vers et les premiers est trop violent ; le sursaut est trop brusque. Parfois on croit voir les traits du poète grimacer dans une crispation subite de douleur. La souffrance morale ainsi traduite cesse d'être matière poétique et ne nous émeut plus que physiquement, si l'on peut dire.

Avec l'expérience décevante de la vie, ce défaut ira toujours croissant chez Henri Heine. Le finale ironique sera désormais la marque et comme la signature de ses compositions poétiques. Son rire sonnera de plus en plus faux, parce qu'il sera mouillé de larmes plus amères ; sa raillerie sera plus acerbe et plus envenimée, parce que son âme toujours éprise verra plus clairement son incurable misère ; l'ironie de ses derniers jours aura je ne sais quoi de tragique et de désespéré.

Mais le démon de l'ironie ne régnait pas seul sur l'esprit de Heine : autant qu'analyste il était poète, et, chez lui, le don de la rêverie ne sommeillait jamais.

S'il connaissait trop bien l'impuissance qui

frappe les âmes imaginatives et sentimentales quand elles tenten td'adapter leur rêve à la réalité qui leur est chère, il partageait aussi la bienheureuse prérogative qui leur permet par instants de s'abstraire dans le rêve jusqu'à perdre conscience de la réalité.

Il possédait éminemment ce singulier et précieux privilège ; il avait à certaines heures la faculter de s'halluciner à son gré, de *croire* aux créations les plus irréelles de son cerveau, aux visions les plus fantastiques de ses songes. Les figures qu'il a évoquées à travers son œuvre n'étaient pas pour lui des êtres factices, de simples formes poétiques, de vains symboles littéraires, mais des créatures vraies, douées de vie, passionnées et passionnantes, capables de sentir, d'aimer et de souffrir. De là leur puissance persuasive, leur magique empire sur notre esprit et nos sens, sitôt que nous les voyons paraître ; de là le trouble mystérieux et charmant qu'elles entretiennent en notre âme après qu'elles se sont évanouies.

Les exemples abondent, qui nous montrent le poète se laissant prendre aux sortilèges de son imagination. Qu'il erre dans les montagnes

du Hartz ou dans les plaines du Hanovre, sur les grèves d'Héligoland ou sur les collines du pays toscan, qu'il fasse ce qu'il appelle « une sieste d'âme » dans une église de Pologne ou dans un cloître d'Italie, il suffit d'un visage de jeune fille entrevu, d'une voix ou d'un parfum de femme venant jusqu'à lui pour qu'aussitôt sa sensibilité et son imagination entrent en jeu. Des visions se lèvent alors du fond de sa pensée et s'emparent de tout son être avec une promptitude et une énergie extraordinaires. « Avec quelle soudaineté, nous avoue-t-il, une passion sans bornes et l'attachement le plus tendre peuvent naître dans mon cœur des impressions les plus fugitives ! » Ces figures de songe ne flottent pas en lui à l'état de vagues fantômes ; elles sont nettes et précises ; elles revêtent des formes presque tangibles ; elles ont une physionomie individuelle, des mouvements, des poses, des paroles, des regards, tout ce qui traduit au dehors la vie de l'âme. Dociles à son appel, il les voit s'avancer vers lui avec la démarche souple et les attitudes gracieuses qu'ont les amantes lorsqu'elles tendent les lèvres, avec les gestes

doux et lents que font les bras de la femme lorsqu'ils enlacent. Elles se prêtent à tous les caprices de sa tendresse exaltée, elles devinent ses plus secrets désirs ; elles lui donnent ce qu'il a vraiment cherché dans le monde réel, un amour fait à la juste mesure de son cœur. Entre elles et lui, il ne retrouve plus l'invincible obstacle, l'indestructible cloison qui sépare ici-bas les âmes, qui les condamne à s'ignorer toujours, à ne pouvoir jamais se comprendre ni se pénétrer, à rester éternellement les unes pour les autres un mystère indéchiffrable et passionnant. Elles lui révèlent ainsi des trésors de jouissance intime et le transportent au plus haut degré de la volupté.

Cet état d'émotion, factice et sincère à la fois, dure une semaine, un jour, une heure seulement. Mais pendant cette semaine, ce jour, cette heure, il a conscience de mieux posséder ses maîtresses idéales « que d'autres avec toute leur puissance ne possèdent leur maîtresses de chair pendant toute leur vie ». Et si l'on cherche à lui prouver la folie de ses rêves et l'illusion de ses sens, il répond : « En vain, te dis-je, chercherais-tu à changer en

mensonges ce que je porte au plus profond de mon sein ! »

Nombreuse est la série des visions amoureuses qui ont ainsi charmé sa fantaisie : les jeunes filles de Johannisberg, la petite harpiste de Trente, la jeune fileuse de l'Eisach, la « délicieuse petite tête de blonde » du cimetière de Goslar, et bien d'autres encore.

La plus gracieuse, la plus pénétrante de ces figures est la Polonaise Jadviga, « d'une beauté si délicate, qu'elle semblait formée de parfums de lis ». Heine l'a entrevue, un soir, dans la pénombre de la cathédrale de Gnesen, priant devant le sarcophage de saint Albert. Tout de suite il s'est épris d'elle. Puis sa pensée est restée obsédée de cette vision d'une minute et, pendant de longs mois, est revenue sans cesse à Gnesen : « Alors je me retrouve dans la cathédrale, appuyé contre les piliers, près du tombeau de saint Albert ; j'entends de nouveau retentir l'orgue, comme si l'organiste répétait un morceau du *Miserere* d'Allegri ; on murmure une messe dans une chapelle lointaine ; les dernières lueurs du soleil traversent les vitraux peints des fenêtres ; l'église est vide ; seulement

devant le sarcophage d'argent est agenouillée une jeune personne en prières, une angélique figure de femme qui me jette vivement un regard oblique, mais se retourne aussi vivement vers le saint, et de ses lèvres sentimentalement fines, murmure ces mots : « Je t'adore ! » Ces mots étaient-ils pour moi ou pour le saint Albert d'argent ? Que signifiait le regard oblique qu'elle me jeta auparavant, et dont les rayons se sont répandus sur mon âme comme ces traînées de lumière que la lune verse sur la mer quand elle sort de l'obscurité des nuages, pour s'y replonger aussitôt après ? »

A ces figures entrevues, si légères et séduisantes soient-elles, la tendresse imaginative du poète préfère des visions plus vaporeuses et plus immatérielles encore, les fantômes des mortes. « Voici que tout à coup je pense avec tristesse à tout ce cortège d'amies mortes depuis si longtemps. Un amour subitement allumé agite d'étranges flammes dans mon cœur. » Son imagination se complaît et s'attarde avec ces ombres mélancoliques, dont les mains demeurent glacées, dont les yeux sont clos pour toujours, dont le cœur ne

battra plus, mais en qui l'âme garde encore un dernier souffle de vie et comme un dernier parfum. Rien de plus poétique et de plus touchant que ce culte, fait de regrets et de pitié, voué à de pauvres fantômes qui ne peuvent plus vivre que dans le souvenir des survivants et pour qui l'oubli serait comme une seconde mort.

Celles que Heine a aimées de cet amour étrange, c'est d'abord la petite Véronique qui fut l'objet de sa première tendresse, c'est Juliette dont nous ne connaissons que le nom, c'est Johanna, la poitrinaire d'Andernacht, et, plus que toutes celles-là peut-être, c'est la mystérieuse Maria des *Reisebilder*. Trois fois son image reparaît dans le cours du récit, et chaque fois elle s'évanouit en gardant son mystère. « L'obscurité était venue, et les étoiles jetaient dans mon cœur leurs regards clairs et chastes; mais au fond même de ce cœur palpitait le souvenir de Maria la morte. Je pensai de nouveau à cette nuit où j'étais debout devant le lit sur lequel était étendu ce beau corps pâle avec ses douces lèvres muettes. Je me rappelai le singulier regard que me jeta la vieille femme

qui devait veiller le corps, et me confia son emploi pour quelques heures. Je pensai encore à la jaune hespéris qui était dans un verre sur la table et répandait un parfum si extraordinaire... Puis je me remis à frissonner en doutant de nouveau si c'était réellement un coup de vent qui alors avait éteint la lampe, si réellement il n'y avait pas un tiers dans la chambre mortuaire... »

Et, quinze jours plus tard, malgré les distractions et les péripéties d'un voyage, l'étrange vision revient faire palpiter le cœur du poète : « Et alors je revis ma douce amie défunte, belle et sans mouvement; la vieille surveillante s'éloigna encore avec son regard énigmatique, l'hespéris répandit son parfum; je baisai de nouveau ces lèvres si chères, et ce corps adoré se leva lentement pour me rendre mon baiser... »

Au pâle cortège des mortes viennent se joindre, dans le cœur de Heine, quelques belles visions d'art, rencontrées au cours de ses nombreux voyages et aimées aussitôt qu'aperçues. Déesses grecques, de noblesse idéale dans leur nudité sculpturale, femmes

de la Renaissance, patriciennes florentines en robes somptueuses et chatoyantes, courtisanes du Véronèse et Danaés du Titien aux formes épanouies, aux corps ambrés et florissants, — ces incarnations diverses de la beauté féminine provoquaient en lui une étrange exaltation, non pas la griserie superficielle et cérébrale du poète ou de l'artiste, mais une ivresse d'amant, ivresse profonde, voluptueuse et passionnée. Une fois même, promenant sa rêverie dans une église de Cologne, il osa s'éprendre d'une Madone toute rayonnante de pureté mystique dans son vieux cadre d'or. La frêle et divine figure lui inspira un sacrilège amour qui lui inonda l'âme de félicité. « Mais cet état ne dura guère, nous déclare-t-il, et je quittai presque sans cérémonie la sainte Vierge quand j'eus fait, dans le musée de Cassel, la rencontre d'une nymphe grecque qui me retint longtemps captif dans ses chaînes de marbre. »

Mais dans ces visions fugitives, dans ces fantômes de mortes, dans ces fictions de l'art, trop de réalité extérieure palpite encore. Si docilement qu'elles se plient à son rêve, elles

en diffèrent toujours ; elles gardent à ses yeux trop exercés la marque indélébile de leur origine étrangère. Or, pareil à tous les grands idéalistes, c'est son rêve même, c'est son rêve même, c'est son rêve seul qu'il aime. Il cherchera donc en lui seul désormais l'objet de cet amour parfait qui le hante, l'attire et le désespère. Et telles sont, en effet, la puissance de son imagination et l'ardeur de son désir, que les créations les plus abstraites et les plus symboliques de son cerveau se transforment d'elles-mêmes en belles visions concrètes et animées. La plus accomplie d'entre elles est l'étrange apparition des *Nuits florentines*, d'essence si immatérielle qu'elle n'avait pu se révéler à lui que dans le sommeil de tous ses sens. — « Oui, c'était en songe que je la voyais, cette charmante créature qui m'a rendu le plus heureux des hommes. J'ai peu de choses à dire sur son extérieur. Je ne suis point à même de détailler les traits de son visage ; c'était une figure que je n'avais jamais vue auparavant et que je n'ai jamais revue dans la vie. Je me rappelle seulement qu'elle n'était point blanche ni rose, mais

d'une seule couleur, d'une blancheur d'ambre. Le charme de cette figure ne résidait ni dans une parfaite régularité de traits, ni dans une intéressante mobilité. Ce qui la distinguait était un caractère de sincérité séduisante, ravissante, presque effrayante ; c'était une figure pleine d'amour consciencieux et de sainte bonté ; c'était plutôt une âme qu'une figure : c'est pourquoi je ne pus jamais la fixer complètement dans mon souvenir. Elle portait un peignoir de soie couleur barbeau ; c'était là tout son vêtement. Ses pieds et son cou étaient nus, et à travers ce voile souple et fin se trahissait quelquefois, comme à la dérobée, la svelte délicatesse des membres. Quant aux discours que nous tenions ensemble, je ne suis guère plus en état de les reproduire ; je sais seulement que nous nous fiançâmes, et que nos caresses étaient sereines et heureuses, ingénues et intimes comme celles des fiancés, des caresses presque fraternelles. Il arriva même souvent que nous ne nous parlions pas, mais que nous confondions nos regards et demeurions des éternités plongés dans cette extatique contemplation... Comment vint le

réveil ? Je ne saurais le dire, mais je vécus longtemps sur les arrière-délices de cet amour. Longtemps je restai comme abreuvé de joies inouïes ; mon âme semblait plongée dans une langoureuse et profonde béatitude ; un contentement inconnu vivifiait toutes mes sensations et je me maintins heureux et satisfait, quoique ma bien-aimée ne m'apparût plus depuis dans mes songes. Mais n'avais-je pas puisé dans son regard une éternité de bonheur ? »

C'est ici le suprême effort et presque le miracle de l'imagination sentimentale, c'est l'amour sans objet, une construction tout idéale sans le moindre support réel, c'est la « cristallisation » de Stendhal sans le rameau de bois mort qui la détermine. Il faut se référer aux *Exercitia spiritualia* pour rencontrer des états analogues, des créations aussi spontanées de l'âme imaginative et passionnée. On retrouve dans ces guides de la piété mystique ces mêmes extases, ces mêmes pâmoisons, ces mêmes joies délicieuses et terribles, enivrantes et ineffables, provoquées par un objet conçu de l'âme seule en dehors de toute réalité.

*
* *

Les épreuves qui remplirent les dernières années de Heine, en le retranchant du monde, en l'isolant de tout contact extérieur, marquèrent plus vivement encore les traits que nous venons d'observer dans l'expression de sa sensibilité.

Vers 1839, il avait ressenti les premiers symptômes d'un mal qui ne pardonne pas : la paralysie générale. Sa « santé païenne », sa « divinité physique », dont quelques ans auparavant il s'était montré si fier, étaient irrémédiablement atteintes.

En 1848, la maladie avait opéré dans son organisme de graves ravages, et bientôt il prenait le lit pour ne plus le quitter. « Je ne suis plus, écrivait-il un jour à son éditeur Campe, un Hellène heureux de vivre et quelque peu corpulent qui abaissait un gai sourire sur les mélancoliques Nazaréens : je ne suis maintenant qu'un pauvre Juif malade à la mort,

une image désolante de la souffrance. »

Emacié, les jambes percluses, obligé de soulever du doigt sa paupière paralysée pour percevoir ce qui l'entourait, incapable de lire et d'écrire, il restait allongé sur sa couche, blotti contre ses oreillers, en parfaite conscience de son état et sachant combien la mort serait lente et douloureuse à venir.

Mais il ne témoignait ni tristesse ni impatience. L'être moral, chez lui, restait intact; la pensée était toujours claire, l'esprit vif, l'imagination prompte au rêve, le cœur infiniment tendre et sensible à la beauté. « Oui, écrivait-il à Varnhagen d'Ense, je suis fort malade de corps, mais l'âme a peu souffert; fleur fatiguée, elle est un peu penchée, mais nullement flétrie, et fermement enracinée encore dans la vérité et dans l'amour. »

Quelques visites d'amis ou d'amies étaient ses seules distractions. A vrai dire, les amis étaient rares. Outre que le caractère et le tour d'esprit de Heine étaient peu faits pour lui concilier les amitiés masculines, le monde possède un si large fonds d'indifférence qu'il eut bientôt oublié le pauvre poète immobilisé

pour jamais sur sa couche. Un jour que Berlioz lui faisait visite : « Vous venez me voir, vous ! lui dit-il. Vous serez donc toujours original ! » Mais les amitiés féminines lui restaient fidèles. Madame Jaubert, « la fée », la princesse de Belgiojoso, la comtesse Kalergis et quelques jeunes femmes du même groupe venaient assez régulièrement s'asseoir au chevet du malade et l'aider à tromper la longueur des heures corrosives. Il habitait alors, pendant l'hiver, un modeste appartement de la rue d'Amsterdam et, pendant l'été, une petite villa, située à Passy, qu'il avait poétiquement baptisée *Villa dolorosa*.

Parmi les sympathies que son isolement, sa misère physique et le charme toujours vivant de son esprit lui attiraient ainsi, une vint s'offrir à lui qui devait jeter sur sa vie un dernier rayon. C'était une toute jeune femme, d'origine allemande, madame de Krienitz, connue plus tard sous le pseudonyme littéraire de Camille Selden [1]. Mariée à un homme qui, pris de folie

1. Elle a publié, sous ce pseudonyme, un roman, *Daniel Vlady*, des *Portraits de femmes*, et des souvenirs sur *les Derniers Jours de Henri Heine*.

jalouse, avait tenté de la faire enfermer comme folle, elle s'était bientôt séparée de corps et vivait dans une profonde retraite. Ses écrits nous laissent deviner en elle une intelligence prompte et fine, une âme sérieuse, délicate et tendre.

Un hasard la mit en présence de Heine. Elle arrivait de Vienne, chargée de lui remettre quelques feuillets de musique qu'un de ses admirateurs lui envoyait. Elle s'acquitta elle-même de la commission; ils causèrent, et dès cette première rencontre ils se sentirent unis.

De quelle nature au juste furent leurs rapports? Camille Selden les a définis ainsi : « Quand, après tant d'années et d'amitiés nouvelles, je cherche à me rappeler l'emploi des instants que nous passions ensemble, je retrouve surtout le souvenir d'une grande cordialité mutuelle, celui d'une liaison intellectuelle qui demeura toujours intact et ne fut jamais gâtée par le mélange d'un sentiment banal. Pas ombre d'amour-propre, de vanité, de pose de part et d'autre. Nous étant mutuellement jugés dès le début, tout était accepté, excusé, pardonné d'avance. Nul malentendu possible;

nous pouvions nous montrer vrais sans crainte de paraître faux, ce qui ajoutait beaucoup au charme de nos rapports mutuels et leur prêtait quelque chose d'exquis et de rare qui frappait jusqu'aux indifférents et inspirait du respect à tous. »

Il ne semble pas cependant que, de la part du poète, cette liaison ait gardé un caractère si parfaitement intellectuel. Même malade, même moribond, Henri Heine n'était pas homme à se contenter de pur platonisme; il avait une âme de voluptueux, et toujours un peu de sensualité se mêlait à ses sentiments. Le ton de ses lettres à son amie en porte témoignage, et elle-même nous a confié que plus d'une fois il l'effraya par la hardiesse de son langage passionné : « Pardon, lui disait-il ensuite. Mais cela va bientôt finir. Vois-tu, c'est la faute de la mort qui arrive. »

Elle était donc pour lui mieux qu'une amie, presque une amante, une dernière occasion de rêve sentimental, une « dernière fleur » à respirer avant de mourir. Elle ranimait toutes ses facultés de tendresse et d'imagination; elle lui donnait une suprême illusion d'amour.

Un admirable poème qu'elle lui inspira, *la Fleur de la Passion,* est le commentaire le plus significatif de leur roman intime. Le poète se voit, en songe, déjà mort, étendu au fond d'un sarcophage, au chevet duquel une plante sombre, surmontée d'une fleur violette et jaune a pris racine. C'est la fleur de la Passion, celle que, selon la légende, le sang du Christ fit éclore jadis au sommet du Calvaire; elle porte dans son calice blême l'image de tous les instruments qui servirent à la torture du divin Crucifié.

« Une telle fleur était auprès de ma tombe, et, penchée sur mon cadavre comme une femme en deuil, dans une désolation muette, me baisait le front, les yeux, la main.

» Magie du rêve! Voilà que, par une transformation étrange, la fleur de la Passion, la fleur couleur de soufre devient effectivement une femme, et cette femme, c'est elle, la bien-aimée.

» Oui, c'était toi, la fleur, ô mon enfant! Je devais te reconnaître à tes baisers! Des lèvres de fleur sont moins tendres; des larmes de fleur moins brûlantes.

» Nous ne parlions point. Toutefois mon cœur entendait ce qui se passait dans le tien; le mot prononcé hautement est sans pudeur, la chaste fleur de l'amour est le silence.

» Entretien muet! On ne croirait guère comme le temps fuit pendant la silencieuse causerie, dans le rêve charmant de la nuit d'été, ce rêve tissé de voluptés et de frissons!

» Ce que nous nous sommes dit, ne le demande jamais. Demande le secret de ses clartés au ver luisant; à l'onde, l'explication de son murmure; au vent d'ouest demande le mot de son gémissement et de sa plainte.

» Demande ce que signifient les feux de l'escarboucle; ce que veulent dire les parfums de l'hespéris et de la rose; mais jamais, entends-tu, jamais ne demande de quoi, sous les rayons de la lune, dans le jardin funèbre, l'homme mort et la fleur du martyre s'entretenaient ensemble. »

A côté de Camille Selden qui personnifiait si poétiquement le rêve du mourant, Mathilde représentait la réalité, l'ironique et toujours séduisante réalité.

Les années semblaient ne l'avoir changée n

au moral ni au physique. Elle était restée aussi futile, bavarde, taquine, capricieuse et sensuellement belle que par le passé.

Ce n'était pas qu'elle assistât indifférente aux souffrances de son mari. Elle le soignait de son mieux, en bonne garde-malade. Mais, incapable de sérieux, toujours avide de plaisir, elle ignorait les paroles douces, les attentions intimes et délicates qui auraient pu soulager l'infortune du poète et l'aider dans son agonie sans fin. Dès qu'il n'avait plus de soins matériels à recevoir, elle s'échappait du logis, la conscience libre, le cœur léger, pour courir aux Champs-Élysées, aux magasins du boulevard, au Cirque ou dans les petits théâtres.

Elle avait gardé tout son empire sur l'homme qui, dix ans plus tôt, l'avait attachée à sa vie. En 1843, étant déjà malade, il écrivait à son frère Maximilien : « J'aime Mathilde avec une tendresse et une passion qui touchent au fabuleux. Pendant ce temps, j'ai joui d'une somme de bonheur effrayant, du plus horrible mélange de tourments et de félicité, plus que ma nature sensible n'en pouvait supporter. »

Enfin, si l'on veut savoir à quel degré pou-

vait atteindre cette passion insensée, qu'on relise les tragiques aveux du *Livre de Lazare :*

« La *femme noire* avait pressé tendrement ma tête sur son cœur. Ah! mes cheveux devinrent gris là où ses larmes avaient coulé.

» Elle m'embrassa, et je fus paralysé; elle me baisa les yeux, et je devins aveugle; elle me suça, de ses lèvres sauvages, elle suça la moelle de mes reins. »

Mais un sentiment plus doux, presque paternel, calmait par instants ces transports passionnés. Heine se demandait avec angoisse ce qu'il adviendrait de Mathilde quand il ne serait plus là pour la protéger contre son inexpérience de la vie, contre la légèreté de son caractère, contre sa faiblesse et son insouciance d'enfant. Et, le cœur débordant de tristesse et de pitié, il s'écriait :

« C'est la méchante mort; elle arrive, montée sur un cheval fauve; j'entends le coup de son sabot, j'entends le trot; le sombre cavalier vient me quérir, il m'entraîne, il faut que je quitte Mathilde! Oh! mon cœur ne peut se faire à cette pensée.

» Elle était ma femme et mon enfant tout

ensemble; et si je vais dans le royaume des ombres, elle sera veuve et orpheline! Je laisse seule au monde la femme, l'enfant, qui, se fiant à mon courage, reposait fidèle et sans inquiétude sur mon cœur.

» Anges du ciel, vous comprenez mes sanglots et mes prières : quand je serai dans la fosse noire, gardez la femme que j'ai aimée, soyez les boucliers protecteurs de celle qui vous ressemble. Protégez-la! veillez sur Mathilde, ma pauvre enfant. »

Entre Mathilde et Camille, entre sa femme et sa dernière amie, il poursuivait ainsi le rêve de tendresse et de volupté qui le hantait depuis l'enfance, qui avait rempli toutes les années de sa jeunesse et de sa maturité. Jamais il ne s'était senti plus de désirs au cœur; jamais la vie ne lui avait semblé plus belle à vivre, ni plus évidemment faite pour l'amour : « Oh! implorait-il, une fois encore avant que la lumière de ma vie s'éteigne, que mon cœur se brise, une fois encore, avant de mourir, je voudrais jouir d'un amour de femme! » Cependant, ses yeux, si avides des spectacles de la nature, ne s'ouvraient plus; ses mains,

ses fines mains d'artistes, qui s'étaient délectées à la caresse des belles formes, demeuraient immobiles et crispées; enfin, ses lèvres, qui tant de fois avaient posé « leur empreinte vivante » sur la chair féminine, étaient devenues inertes, froides et insensibles. « Mon état physique est horrible, écrit-il à un ami; j'embrasse, mais je ne sens rien. » Et encore : « Je n'y vois presque pas et mes lèvres sont tellement paralysées que le baiser m'est devenu impossible. *Et pourtant il est plus difficile de se passer du baiser que de la parole.* »

Bientôt l'image de la mort ne quitta plus son chevet. Elle se rendait sans cesse présente par d'atroces douleurs, par de brusques alertes, par de terrifiantes syncopes. Il la regardait en face, sans crainte, sans trouble. Il supportait avec une héroïque fermeté le tourment d'une agonie sans fin. « Je suis sur le brasier ardent de la torture du Saint-Office », disait-il avec un pauvre sourire, et sa plainte n'était jamais suppliante ni maudissante. Phénomène moral inexplicable, si l'on songe que rien, ni foi religieuse, ni doctrine philosophique ne soutenait son courage. Malgré de vagues et passa-

gères aspirations au spiritualisme, Heine était l'âme la moins croyante et l'esprit le moins spéculatif. C'était un poète, un artiste, un épicurien, une nature sensible et vibrante à l'excès; un de ces êtres raffinés à qui la souffrance devrait être épargnée parce que leur organisme hyperesthésié est incapable d'y résister. Eh bien! c'est ce nerveux et délicat qui, sans autre réconfort intérieur que le regret d'une vie de scepticisme et de volupté est mort en héros. Ironie des choses et qui prouve que les doctrines valent seulement ce que valent les âmes! Le stoïcien le plus opiniâtre n'aurait pas affronté plus fermement la mort, et il aurait mis à l'attendre je ne sais quelle raideur, quelle pose théâtrale; le plus fervent chrétien n'aurait pas enduré avec plus de sérénité ce martyre interminable, ce crucifiement de plusieurs années.

Et pourtant leur existence à tous deux n'aurait été qu'une longue préparation à la mort.

Et l'un se serait consolé de quitter la vie par l'orgueilleuse pensée d'adhérer volontairement aux Lois universelles établies par

la Raison suprême. Et l'autre, pour tromper sa douleur, aurait eu la certitude de la vie future et l'espérance des joies éternelles. Ainsi l'épicurisme aussi peut aider à bien mourir.

A se représenter les derniers moments de Henri Heine, on ne peut se défendre de rappeler la fin si élégante de cet autre épicurien, de ce raffiné séduisant qui fut Pétrone. On en relit le récit dans Saint-Évremond, on en retient la conclusion : « Pour sa mort, après l'avoir bien examinée, ou je me trompe, ou c'est la la plus belle de l'antiquité ».

Et l'on se dit qu'en un temps comme le nôtre, où toute foi s'affaiblit, où le sens du sérieux de la vie se perd de jour en jour, où bientôt nous ne vivrons plus que « du parfum d'un vase vide », le souvenir de la mort de Heine est digne aussi d'être conservé et médité.

FIN.

TABLE

LA RELIGIEUSE PORTUGAISE 1
ADRIENNE LE COUVREUR 43
LOUISE, REINE DE PRUSSE 97
MADAME DE CHATEAUBRIAND. 181
LE SENTIMENT DE L'AMOUR CHEZ HENRI HEINE. . . 275

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3838-2-95. — (Encre Lorilleux).

La Bibliothèque
niversité d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 001842912b

CT 3230 .P3 1895

PALEOLOGUE, GEORGES MA

PROFILS DE FEMMES.

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 01 05 06 11 2